26e Année N° 20 15 Octobre 1919

GENERAL LIBRARY
DEC 3 - 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Ernest Lavisse	*Quelques Mots avant les Élections*	673
Jane Cals	*La Ronde* (1re partie)	686
Émile Mâle	*L'Art du Moyen Age et les Pèlerinages*	717
Abel Hermant	*La Journée brève* (fin)	755
Georges Marçais	*Nostalgie de Fellahs*	788
Edmond Sée	*Poèmes*	808
L. Desclos-Auricoste	*Aux jeunes Françaises*	819
Jules-Séverin Caillot	*La Reine Chrysostome*	837
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	848
Félicien Challaye	*La Politique intérieure en Chine*	866

Copyright 1919 *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

LIVRES NOUVEAUX

LE PRIX DE L'HOMME
par **Jean de Granvilliers.**

Ce roman a paru dans la *Revue de Paris*. Nos lecteurs l'ont apprécié comme un des livres vraiment considérables où il a été parlé de la guerre. Non seulement il constitue une suite de fresques émouvantes et débordantes de vérité, mais il contient des enseignements de morale sociale qui sont d'une haute portée. Certaines théories de l'auteur pourront susciter des controverses, mais nul ne contestera la généreuse inspiration du livre ni son accent de passion et de sincérité. Le *Prix de l'Homme* nous fait connaître en M. Jean de Granvilliers un romancier et un philosophe social également dignes d'intérêt.

LE MOUVEMENT PANRUSSE ET LES ALLOGÈNES
par **Gaston Gaillard.**

Ce livre témoigne d'une sérieuse connaissance des problèmes si complexes qui relèvent de l'ancienne Russie. Il établit d'une part la persistance, sous le couvert d'un programme fédératiste, de visées impérialistes chez les représentants de la Russie antibolcheviste à Paris et en Sibérie ; et, d'autre part, il prouve, avec textes à l'appui, l'irrésistible mouvement séparatiste qui s'est emparé non seulement de la Lithuanie et des provinces baltiques, mais des peuples du Caucase et de l'isthme transcaspien, et même de l'Ukraine et de la Ruthénie blanche. L'auteur, s'inspirant des principes démocratiques et wilsoniens, et craignant la reconstitution d'un empire russe dirigé par l'Allemagne, condamne l'attitude incertaine — sinon hostile — de certains gouvernements de l'Entente vis-à-vis de ces jeunes nations déjà vigoureuses.

LE LIVRE DE GOHA LE SIMPLE
par **Albert Adès et Albert Josipovici.**

Une préface chaleureuse d'Octave Mirbeau signale la profonde humanité de ce livre et l'originale création du type de Goha le Simple qui « à travers ses gestes, ses mots comiques ou tristes, nous découvre son âme, notre âme à tous ». Il est certain que le livre de MM. Adès et Josipovici est riche en substance philosophique, et que sa forme, volontairement dépouillée de tout ornement parasite, atteint à une rare qualité littéraire. Il y a lieu de le signaler tout spécialement.

LE GOUVERNEMENT DE LA FRANCE
par **Joseph-Barthélemy.**

Nos institutions sont l'objet de vives et copieuses critiques; mais si on les attaque, on se soucie peu en général de bien les connaître. M. Joseph-Barthélemy, au contraire, s'est préoccupé avant tout de décrire, avec la méthode scrupuleuse du juriste et sans entrer d'ailleurs dans les subtilités du droit constitutionnel, les bases de notre organisation politique : organes du Gouvernement, Parlement, ministères, rouages administratifs, judiciaires, financiers. Son livre, judicieusement condensé, est donc comme le tableau des conditions permanentes de la vie de l'État français. Mais ce précis de nos institutions ne s'interdit pas la critique : il montre qu'elles ont des défauts, auxquels il faut remédier, mais qu'elles ne méritent pourtant pas le dénigrement systématique. M. Joseph-Barthélemy apparaît donc comme un réformateur modéré, ennemi des solutions extrêmes, soucieux à la fois de remanier sans bouleverser, et de maintenir la continuité de notre activité politique.

CES CHOSES QUI SERONT VIEILLES
par **Louise Faure-Favier.**

En attendant qu'elles vieillissent, les choses que nous raconte madame Faure-Favier ont une aimable jeunesse, et nous sont présentées de la plus agréable façon. On trouve dans ce livre une fraîcheur de ton et d'accent qui le rend sympathique dès les premières pages.

LA POLITIQUE DE DEMAIN
par **André Thiers.**

Poursuivant, dans l'anxiété patriotique des destinées de la France, ses études sur la réforme de nos services publics, l'auteur estime que la première condition de notre prospérité comme le but immédiat de nos efforts doit être de donner d'abord au pays la sécurité et l'équilibre de sa vie économique et d'y rendre l'existence possible à tous. Après une vigoureuse critique de notre politique de guerre dans les domaines de la production, des échanges, des finances et de l'administration, M. André Thiers trace avec une belle intrépidité le programme de la politique de demain. Ce programme, riche de proportions et de matières, ne manquera pas d'être discuté : il ne saurait laisser indifférents ni le public directement intéressé ni les hommes politiques et les administrateurs responsables.

QUELQUES MOTS

AVANT LES ÉLECTIONS

L'armistice à peine signé, on parla des élections qui semblaient prochaines. Quelques personnes pensèrent qu'après cette guerre, au lendemain de cette victoire, à la veille, croyait-on, d'une ère nouvelle et splendide, il convenait de rompre les formes constitutionnelles et de préparer la convocation d'une Assemblée nationale, unique et constituante. Par la nouveauté même du fait, disait-on, le pays comprendrait la gravité exceptionnelle de l'acte qu'il allait accomplir. Dans la période préparatoire — un semestre, je suppose — il serait éclairé par une large discussion d'idées; libéré des petites coteries locales et des mauvaises mœurs contractées dans la pratique du scrutin d'arrondissement, il choisirait en connaissance de cause sa destinée. Une nation qui a révélé aux autres et à elle-même tant de qualités, parmi lesquelles le bon sens, et de si hautes vertus, méritait bien qu'on lui fît pleine confiance.

A quoi, d'autres objectèrent : cette exceptionnelle nouveauté n'est pas nécessaire ; la volonté nationale se manifestera tout aussi bien par les élections au Sénat et à la Chambre des députés ; seuls les chemins frayés sont sûrs; il y a de l'inconnu dans toute nouveauté; nous n'avons pas le droit de nous engager dans l'inconnu.

Tout se passa en conversations. La presse ne s'intéressa point à l'idée, qui ne fut l'objet d'aucune proposition au Parlement. D'ailleurs, que serait-il arrivé, si cette proposition avait été faite? Elle aurait été mal accueillie : on n'en peut douter après avoir vu les efforts du Parlement pour prolonger sa durée, sa mauvaise grâce à modifier le régime électoral et les tumultes de la Chambre dans ses accès de *delirium electorale tremens*. On ne pouvait espérer que les parlementaires, abdiquant entre les mains de la nation, missent en péril leurs intérêts personnels; ce que je dis sans aigreur ni malice, car on ne peut raisonnablement reprocher aux hommes politiques d'être des hommes comme vous et moi. Hélas! ce serait une trop grande naïveté que de croire naturel l'héroïsme du sacrifice [1].

***

Les élections, que vont-elles nous donner? C'est un grand mystère.

Un député considérable me disait : « Je suis un de ceux qui peuvent se tenir pour assurés de leur réélection; pourtant je ne parierais pas cent sous que je serai réélu. » Il craignait l'entrée en scène des « anciens combattants ». Ceux qui ont fait la guerre et qui tant en souffrirent, et que la paix n'a pas satisfaits, ne vont-ils point promener par toute la France ce mot d'ordre : « Ces gens n'ont pas su prévenir la guerre ; ils l'ont mal préparée; ils n'ont pas su faire la paix. Qu'ils s'en aillent, tous, tous, tous! » Et mon député semblait croire à la possibilité d'un courant irrésistible.

Des pronostics s'entre-croisent. On dit que les socialistes perdront des sièges ; eux-mêmes s'y attendent ; cela se voit au soin qu'ils prennent de déclarer à l'avance viciées et nulles les élections prochaines. Les radicaux sont manifestement inquiets. D'autre part, il est affirmé que ce sont là des propos en l'air; avec quelques retouches, le tableau parlementaire resterait ce qu'il est aujourd'hui.

1. Il est beaucoup plus difficile de faire abdiquer un Parlement qu'un roi même un empereur-roi.

Qui le sait ?

Terrible question qui, à propos de tout, est répétée.

Qui sait ce que cette paix aura produit dans dix ans; ce que deviendra l'Allemagne, qui s'efforce de reprendre son unité, de la fortifier même, mais que menacent deux périls — révolution, réaction —, l'Allemagne hantée à la fois par les souvenirs de grandeur et de richesse et la crainte de l'abaissement et de la misère? Qui sait comment vivront les nations libérées du joug des empires centraux ? Elles ont prouvé qu'elles savent ne pas mourir, mais elles ont à démontrer qu'elles sont aptes à vivre en liberté. Qui sait en quel état le bolchévisme laissera l'obscur domaine de « toutes les possibilités », qu'on appelle la Russie? Qui sait combien de temps dureront les constellations qui clignotent aujourd'hui au ciel politique; si l'Amérique acceptera de prendre place dans le concert de l'humanité, ou si, Nouveau Monde, elle ne voudra pas mener sa destinée à part, abandonnant l'Ancien Monde aux conséquences de tant d'erreurs et de sottises; si en ce cas, on ne cherchera pas à établir, face à l'Amérique, un concert européen? Et que signifient au juste les paroles prononcées par le chef de la délégation japonaise à la Conférence de la Paix, au moment où il quittait Paris : « Il reste à résoudre des questions plus difficiles que celles qu'on a résolues »? N'a-t-il pas voulu dire que le moment est venu d'admettre la peau jaune à l'égalité avec la peau blanche, quoi qu'en puissent penser les États-Unis? Si bien qu'il faudrait prévoir une nouvelle ère de guerres, les guerres entre couleurs de peaux...

D'autre part, quelle sera l'issue du conflit universel entre le capital et le travail ? Comment se poursuivra l'organisation démocratique élaborée aujourd'hui dans tous les pays? En quoi et comment modifiera-t-elle les relations internationales? La paix s'ensuivra-t-elle, ou la guerre pour causes économiques?

Et c'est toujours le : « Qui sait? » Un état d'esprit très pénible est entretenu par cette générale incertitude, cette impossibilité de prévoir, cette marche vers l'inconnu par des voies obscures... Mais revenons aux élections prochaines.

L'impossibilité de toute prévision précise n'empêche pas les conjectures.

***

Nous allons voir appliquer les recettes de la cuisine électorale. Tout un personnel répandu sur la surface française les connaît par vieille expérience. Les députés d'aujourd'hui, redevenus candidats, ont leur comité, leurs agents, leurs obligés, ceux qu'ils ont faits officiers d'académie ou d'instruction publique, chevaliers, officiers, ou commandeurs du mérite agricole, même chevaliers de la Légion d'honneur, et tous ces électeurs qui obtinrent de leurs mandataires des faveurs grandes ou petites, une recommandation pour quelque bonne place désirée, ou simplement le retrait d'un procès-verbal de garde champêtre. Il y a, dans tous les ministères, un personnel occupé à recevoir et classer la correspondance de nos législateurs-quémandeurs, à répondre par lettre imprimée que le ministre a pris bonne note de la chose, et, plus tard, si la chose est faite, à en donner la bonne nouvelle. Tous les ministres ont leurs heures d'audience réservées à messieurs les parlementaires; si l'on y parle affaires publiques, c'est incidemment, en s'asseyant ou en se levant; le député vient traiter une ou plusieurs affaires particulières qu'il trouve trop importantes pour être présentées par correspondance. D'un ministère, il court à un autre. Un jour que j'étais assis dans une antichambre ministérielle — incident extrêmement rare dans mon existence —, je vis un député sortir du cabinet du ministre. Il reprit sur la banquette son chapeau et son parapluie, se coiffa, regarda sa montre, et dit à un collègue qui attendait son tour : « Il est dix heures trois quarts; j'ai encore le temps de faire la Justice. » Ce député-commissionnaire avait, d'ailleurs, l'air d'un très brave homme.

Nous entendrons des surenchères électorales; des candidats promettront le soleil si un concurrent promet la lune. La profession de foi ne sera pas pour tous un acte de foi. Nombre d'électeurs ne comprendront pas ces professions. Si l'on pouvait dresser un catalogue des motifs de ces millions de votes, le document serait d'un grand intérêt politique et même humain. Je ne parle que pour mémoire de la corruption par les pièces de cent sous. Je connais directe-

ment une circonscription où elle se pratique avec une effronterie stupéfiante, et qui pourtant là-bas ne stupéfie personne.

Voilà certes de vilaines mœurs; mais elles ne nous sont point particulières. Elles sont de tous les pays, elles sont de tous les temps.

Ne remontons pas jusqu'aux temps antiques, jusqu'au Forum romain et à l'Agora hellénique; l'histoire moderne connaît deux collèges électoraux de particulière importance.

L'un est le *Sacré Collège*, électeur des Souverains pontifes de l'Église catholique. L'autre est, ou plutôt était — car il n'existe plus — le collège des princes électeurs, qui élisait l'empereur, chef de l'Empire germanique, et réputé la tête du monde, *caput totius orbis*.

Ces deux collèges sont éminemment augustes.

Les membres du premier sont les cardinaux, successeurs des apôtres. Ceux du second étaient des princes ecclésiastiques et des princes laïques. Pendant longtemps ils ne furent que sept, à savoir : l'archevêque de Mayence, archichancelier du Saint-Empire pour l'ancien royaume de Germanie; l'archevêque de Cologne, archichancelier du Saint-Empire pour l'ancien royaume d'Italie; l'archevêque de Trèves, archichancelier du Saint-Empire pour l'ancien royaume d'Arles; le duc de Saxe; le roi de Bohême, archiéchanson; le comte Palatin de Bavière, archimaréchal; le margrave de Brandebourg, archichambellan.

Voilà, pour élire le chef spirituel de la chrétienté, pour en élire le chef temporel, des personnages hautement qualifiés. Les uns et les autres savaient qu'ils accomplissaient un acte religieux ; avant d'y procéder, ils invoquaient pieusement le Saint-Esprit : *Veni sancte spiritus*.

Or, ces deux collèges fonctionnèrent, au début du XVIe siècle, à quelques années de distance.

Le Sacré Collège se réunit à Rome en 1522, pour l'élection du successeur de Léon X. Pendant qu'il délibérait, un ambassadeur d'Angleterre, nouveau venu à Rome et très naïf, causant avec l'ambassadeur de France, exprima le vœu que les cardinaux fussent éclairés dans leur choix par le Saint-Esprit; mais notre ambassadeur, qui connaissait son terrain, ne put s'empêcher de lui dire : « Ce n'est guère la coutume à Rome

de donner des voix d'après l'inspiration du Saint-Esprit. » Cela était vrai au XVIe siècle et n'a pas cessé de l'être. Un conclave est un lieu de cabales et d'intrigues, parmi lesquelles il y en eut maintes fois de bien vilaines.

Trois ans auparavant, le Collège des Électeurs s'était assemblé à Francfort; il s'agissait d'élire le successeur de Maximilien Ier. Deux candidats se présentaient, notre roi François Ier et Charles d'Autriche, petit-fils du défunt empereur [1]. Parmi les électeurs était un honnête homme, l'électeur de Saxe ; peut-être y en eut-il un autre, mais cela n'est pas sûr. Le reste mit à l'encan sa voix électorale. Les deux plus scandaleux de ces personnages furent deux frères, deux Hohenzollern : l'un, margrave de Brandebourg, chef de la maison qui devint dans la suite royale, puis impériale, et l'autre, l'archevêque de Mayence.

Ceux-là s'y étaient pris de bonne heure pour s'offrir à François Ier. En 1517, deux ans avant la mort de Maximilien, le margrave vend sa voix à de belles conditions : mariage de son fils, le prince héritier, avec Renée de France, fille de Louis XII, dotée de 150 000 écus d'or au soleil; plus une pension pour Renée, plus une pension pour lui-même. Quelques semaines après, l'archevêque s'engage à son tour envers le roi de France. En 1518, premier revirement : le margrave traite avec Maximilien; il promet sa voix à Charles d'Autriche, à condition que son héritier épousera une petite-fille de Maximilien ; la dot de la princesse sera de 70 000 florins d'or ; lui, margrave, recevra un don gratuit de 30 000 florins. Encore une fois, l'archevêque suit l'exemple fraternel; il recevra 52 000 florins d'or, plus une crédence et un service d'argent à discrétion, plus le prix d'une tapisserie qu'il a commandée en Flandre. En 1519, après la mort de Maximilien, retour à François Ier : la dot de Renée de France sera portée à 200 000 écus d'or au soleil ; le roi de France mariera en France le second fils de l'électeur. Encore une fois le cadet archevêque emboîte le pas derrière son frère. Mais ce n'est pas fini. Ils retourneront à Charles d'Autriche, puis ils reviendront au roi de France. Le plus effronté des deux frères était l'arche-

1. Voir sur l'histoire de cette élection, Mignet, *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint*, t. I, p 119 et suiv.

vêque ; le margrave eut quelques moments de pudeur ; de l'archevêque, l'ambassadeur de Charles écrivait à son maître : « J'ai honte de sa honte ! »

Le jour vint de l'élection. Le 21 juin 1519, les cloches de Francfort sonnèrent à grande volée; les électeurs, vêtus de drap écarlate, se rendirent à l'église de Saint-Barthélemy, dans une petite chapelle près du chœur, où la coutume était que leur conclave s'assemblât. L'archevêque de Mayence parla le premier, et l'homme dont la honte faisait honte à qui en était témoin, l'homme à la crédence et à la tapisserie de Flandre, parla le premier, comme c'était son droit. Il fit un très beau discours, très grave, où il exposa toutes les raisons de voter pour Charles d'Autriche. Le lendemain le petit-fils de Maximilien fut élu.

Je sens bien que cette digression est un peu longue ; mais il fallait démontrer que le suffrage universel ne redoute pas la comparaison avec les plus augustes des suffrages restreints.

***

Revenons à notre affaire. Il est permis d'espérer que la gravité des circonstances sera comprise par le corps électoral.

La France est victorieuse ; mais elle a payé plus cher qu'aucun de ses alliés la commune victoire. Aucune dette n'égale la sienne; son industrie et son agriculture sont ruinées dans les plus laborieuses de ses provinces; son sang a coulé par torrents. Et la paix ne lui donne pas toutes les garanties qui lui étaient certainement dues. La France peut compter sur des amitiés qui sont presque des alliances ; mais la prudence veut qu'elle compte avant tout et surtout sur elle-même. Donc pour l'œuvre de son relèvement, elle n'a pas une minute à perdre.

La France est fière de sa conduite — non point orgueilleuse, mais fière. Elle a conscience de sa dignité. Un très important journal anglais écrivait naguère que les États-Unis et l'Angleterre sortiraient de cette guerre plus puissants et plus forts qu'ils n'ont jamais été; l'Amérique et la Grande-Bretagne ont lieu en effet de se tenir pour satisfaites. Et déjà elles se pressent — un peu trop peut-être — de reprendre

les affaires avec l'ennemi d'hier, et, comme on sait, « les affaires sont les affaires ». Nous, nous n'avons pas cherché dans cette guerre un surcroît de puissance ou de richesse. Nous avons revendiqué notre droit et défendu notre vie et la liberté du monde. Nous ne sortons pas de la guerre à l'état de grosse puissance ; mais, plus que jamais, nous sommes une grande puissance.

La nécessité du relèvement et le sentiment de la dignité française hausseront au-dessus d'eux-mêmes, au-dessus des coteries, au-dessus des bas intérêts, électeurs et candidats.

Sans doute, les lenteurs de la Conférence, l'imperfection de son œuvre, les campagnes de droite et de gauche qui publient que la paix est un désastre, le réveil de l'esprit de parti, les fêlures profondes de l'union sacrée, les difficultés de la vie ont troublé bien des cœurs; mais la France prouvera qu'elle est sage, avisée, et si intelligente!

***

Il faut que les élections de 1919 nous donnent la possibilité d'un gouvernement solide, et qui gouverne, c'est-à-dire qui prévoie la tâche qu'il faut accomplir. La France a besoin de connaître en toute vérité tout ce qu'elle doit faire, comment elle le doit faire. La nation attend un programme national.

Ce programme est immense : relever nos ruines; recréer la vie où l'ennemi a fait le désert; susciter énergiquement l'activité économique du pays; établir avec le *maximum* de justice possible notre régime fiscal; reviser la législation sociale si imparfaite encore, rédiger méthodiquement le code du travail; réformer l'institution parlementaire, dont les défauts et les vices sont avoués par des hommes politiques qui n'ont pas eu la prudence d'entreprendre une réforme si évidemment nécessaire ; affranchir le pouvoir exécutif du servage à l'égard des législateurs-quémandeurs ; décongestionner le Parlement, dont chaque membre aujourd'hui est réputé omniscient, et, si j'ose dire, omnicapable ; donner une représentation aux intérêts économiques et professionnels; décentraliser, s'apercevoir enfin que le département n'est plus la circonscription qui convient au temps des chemins de

fer, du télégraphe et du téléphone; constater sur notre sol la pérennité de régions naturelles, qui, parce que naturelles, sont historiques; substituer aux conseils départementaux des conseils régionaux — mais tout cela prudemment, avec les précautions requises pour ne pas compromettre l'unité nationale; organiser notre armée conformément aux conditions nouvelles du régime international; pour des raisons pédagogiques, économiques et sociales, transformer notre instruction publique, l'adapter aux besoins actuels du pays, tout en sauvegardant la culture de l'esprit, qu'on appelle désintéressée, et qui intéresse grandement l'avenir de la France; protéger la vie nationale contre les fléaux mortels, tuberculose, alcoolisme, malthusianisme.

Immense programme en effet, mais un gouvernement solide et stable le décomposera en ses parties, sériera les questions et proposera l'ordre des discussions. Il dira les difficultés, qui ne peuvent être surmontées en un jour. Le passé qui vient de s'écrouler fut l'œuvre des siècles; les choses vont plus vite en notre temps; mais toute marche précipitée expose à des culbutes; nous le savons par l'histoire de la France depuis un siècle et demi. Il faut ouvrir à notre peuple une perspective sur l'avenir, lui faire aimer et vouloir cet avenir.

Surtout qu'on ne lui ménage pas la vérité! Qu'il sache bien que les années qui viennent ne seront pas des années de joie, mais des années de labeur, avec des heures pénibles, peut-être douloureuses. Le banal optimisme est un mensonge sur lequel la vérité prend toujours sa revanche. Si vous ne faites pas mesurer à ceux que vous exhortez toute l'étendue de l'effort que vous leur demandez, ils n'armeront pas tout leur courage; un moment viendra où, aux prises avec le réel, la lassitude les fera se désespérer. Descendons jusqu'au fond de notre abîme, jusqu'au fin fond, et là, le pied posé sur du solide, d'un coup de jarret vigoureux, remontons.

***

Ayons foi en cet avenir. Nous en avons le devoir, mais aussi le droit.

La France a connu au cours de sa longue histoire d'aussi

terribles moments que celui-ci. Qu'on me permette de rappeler des faits que j'ai déjà plusieurs fois exposés[1]; c'est un sujet où je ne crains pas de me répéter; au contraire.

La guerre de Cent ans avait couvert la France de misères et de ruines :

« J'ai vu, déclare Thomas Basin, évêque de Lisieux, les campagnes de la Champagne, de la Brie, du Gâtinais, du pays chartrain, de Dreux, du Maine et du Perche, celles du Vexin, du Beauvaisis, du pays de Caux depuis la Seine jusque vers Amiens, de Senlis, du Soissonnais, du Valois et toute la contrée jusqu'à Laon et au delà vers le Hainaut, *hideuses à regarder, vides de paysans, pleines de ronces et d'épines.* »

Un autre évêque, celui de Beauvais, Juvénal des Ursins, écrivait au roi Charles VII :

« *Combien d'églises ont été brûlées !* On prend les pauvres laboureurs ; on les emprisonne *dans des lieux pleins d'ordures, pleins de vermine.* Ils ne sont délivrés qu'après avoir payé plus que leur avoir. *Ces brigands maltraitent aussi les femmes et les filles.* » L'évêque parle ensuite de moulins, de fours, de tous les ustensiles de travail détruits par l'ennemi.

Cette désolation s'étend à tout le royaume : « Hélas ! Sire, regardez vos autres cités et pays comme Guyenne, Toulouse, Languedoc. Tout va à destruction, désolation, même *à fin et perdition* ! »

Cet évêque pensait donc que la France était définitivement perdue.

Or, quand vint le jour de la paix, les paysans réfugiés dans les châteaux et les villes retournèrent à leurs chaumières, et ce leur fut une grande joie de revoir les bois, les champs, la verdure des prés et de regarder couler l'eau des rivières. La charrue reprit les anciennes cultures, en attaqua de nouvelles ; les terres cultivées s'accrurent d'un tiers. Et les métiers recommencèrent à battre dans les villes ; le commerce se ranima, la foire de Lyon attira des gens de tous pays ; le roi Charles signa des traités de commerce, entra en correspondance avec le sultan d'Égypte et celui du Maroc. Les

1. Voir, dans les *Lettres à tous les Français* (Paris, librairie Armand Colin), la douzième lettre : *la Vitalité française.*

« marchands gagnaient en toute marchandise », en même temps que « celliers, greniers, étaient riches et pleins de vins, de blés, avoine et bons grains ». Charles VII, qui n'était à son avènement que le miséreux petit « roi de Bourges », redevenait le plus grand prince de la chrétienté. Le doge de Venise, recevant ses ambassadeurs, déclarait que « le Roi de France est le roi des rois, et que nul ne peut rien sans lui ».

Passons à peu près un siècle et demi. Voyons en quel état la longue période des guerres religieuses a mis le royaume de France.

Ces quarante années ont fait autant de mal que les cent ans de la guerre anglaise. « Il n'y a pas une famille noble en France où le père ou le fils n'ait été tué ou blessé, ou fait prisonnier », écrit un ambassadeur étranger. Plus de 700 000 hommes sont morts de male mort. Plus de 4 000 châteaux, 9 villes, 125 000 maisons villageoises ont été incendiés. « A la frontière, dit une déclaration royale, presque tous les villages sont déserts ». Des loups affamés rôdent dans les campagnes. Dans les villes, le travail est moribond; à Provins, de 600 métiers à draps, restent 40. A Tours, à Senlis, à Meaux, à Melun, Amiens, etc., la diminution du travail est égale ou pire. Des réfugiés, ouvriers ou paysans encombrent les villes, s'entassent dans les cimetières; à Paris, le 4 mars 1596, la police en a compté au cimetière des Innocents 7 769. Les hôpitaux regorgent de malades et d'invalides qu'ils ne peuvent nourrir. Énumérant tous ces maux, Étienne Pasquier disait qu'un homme qui aurait dormi pendant ces quarante années de guerre, aurait cru voir au réveil, non plus la France, mais son cadavre ».

Lui donc aussi croit que la France est morte.

Mais voici qu'en 1598 la paix est rétablie au dedans du royaume et au dehors. Le cadavre se ranime; la France ressuscite. De nouveau, la charrue est à l'œuvre : « Labourage et pâturage, écrit Sully, sont les deux mamelles par lesquelles la France est alimentée : les vraies mines et trésors du Pérou. » Tous les métiers se remettent à battre. Les routes abîmées sont refaites, et les ponts écroulés rebâtis. La navigation reprend sur nos fleuves. Le grand commerce, aidé

par de bons traités, fait des merveilles. Bordeaux expédie chaque année cent mille barriques de son vin. Plus de mille vaisseaux français trafiquent au Levant. Québec est fondé au Canada, qui s'appelle « La Nouvelle France ».

L'étranger s'étonne, et il admire. Les provinces les plus éprouvées ont retrouvé leur prospérité. La Picardie, qui n'était qu'un amas de ruines, est redevenue « le grenier de Paris ». Un de ces étrangers, ambassadeur vénitien, prédit à son gouvernement que si, « dans dix ans, le royaume de France n'est pas revenu à son antique splendeur, il s'en manquera de bien peu ». Le successeur de cet ambassadeur constate que la France s'est rétablie aisément « comme cela est arrivé plusieurs fois dans l'espace de mille ans et plus ». Peu de temps après la mort d'Henri IV, deux envoyés extraordinaires sont venus de Venise à Paris. Ils écrivent que « le royaume de France », par les malheurs passés, n'a rien diminué de ses forces ; le corps, très robuste, ragaillardi dans la maladie, développé dans les épreuves, et comme ressuscité d'entre les morts, se relève « après avoir touché terre plus fort que jamais auparavant ». Enfin, méditons cette parole, d'un Vénitien encore : « La France, *quand elle-même n'affaiblit pas ses propres forces*, peut toujours faire contrepoids à une puissance quelconque. »

*
* *

Trois siècles après, de nos jours, un homme politique étranger admire que la France possède « une foi inaltérable en l'indestructibilité des forces vitales de la nation ». Il ajoute : « Ce dogme se base sur les données de l'histoire. » En effet : « *aucun peuple n'a jamais réparé aussi vite que les Français les suites d'une catastrophe nationale ; aucun n'a retrouvé avec la même aisance, le ressort, la confiance en soi et l'esprit d'entreprise, après de cruels mécomptes et des défaites qui semblaient écrasantes. Plus d'une fois, l'Europe crut que la France avait cessé d'être dangereuse, mais chaque fois la nation française se redressait devant l'Europe après un court délai, avec sa vigueur d'antan ou un accroissement de force.* »

Cet homme politique étranger est le prince de Bulow,

qui fut chanc elier de l'Empire allemand. Il trouve dans tout notre histoire les preuves de ses dires, celle-ci, par exemple :e « *la rapidité et l'intensité avec laquelle l'esprit d'entreprise de la France re fleurit immédiatement après le cataclysme de 1870* ».

Et d'aucuns, chez nous, mettraient en doute l'avenir de la France aujourd'hui victorieuse et glorieuse? La victoire et la gloire nous auraient-elles abâtardis? Ne sommes-nous plus le peuple d'autrefois? Y a-t-il donc longtemps que notre peuple a manifesté ses vertus indestructibles? Juste cinq ans. Il est vrai, cette histoire est si belle qu'on dirait une légende ; mais elle est de l'histoire vraie. Nous sommes encore frémissants de l'avoir vécue.

Messieurs les électeurs, messieurs les candidats, rappelez-vous : « La France, quand elle-même n'affaiblit pas ses propres forces, peut toujours faire contrepoids à une puissance quelconque. » Ni les uns ni les autres vous ne commettrez le crime d'affaiblir les forces de la France.

ERNEST LAVISSE

LA RONDE

AVERTISSEMENT

Si vous me demandez : — Que dites-vous de neuf aujourd'hui ?

Je vous répondrai :

— Rien.

... C'est que ce sont toujours les mêmes plantes qui poussent sur la terre, la même eau les désaltère, le même vent les secoue, les mêmes tourmentes les dévastent, le même beau temps les console.

... C'est que toujours tout est pareil, depuis que les saisons courent autour de la terre, et depuis que la terre, comme une amoureuse, tourne et danse autour du soleil.

— Femme entre toutes les femmes : en robe de deuil, en robe de fête, en robe de tous les jours — dans le pays de mes idées faites les gestes éternels.

I

Premier chapitre : fin.

Il m'a laissée, celui qui parmi les hommes était le mien...
Il est mort... il s'en est allé...
Dans la terre ou dans les étoiles...

Les coquilles.

Comme je suis loin !... au bord de la mer... au bord de la terre... loin de tout ! de tant d'espace... de tant de jours...

Sous les pins, dans le sable aux vagues mortes d'océan pétrifié, il y a des coquilles rondes et des coquilles longues, je les ramasse parce qu'elles sont jolies, et je les jette, parce qu'elles sont vides... parce que je ne sais qu'en faire...

Je n'aime pas la mer, je ne la connais pas... je ne veux pas la connaître... je ne veux pas que mon cœur soit épars à tous les coins du monde.

Les souvenirs.

Sur le bord de la dune où je me suis assise, les souvenirs anciens viennent l'un après l'autre...

— La maison...

— Le jardin...

— Quand nous étions petits, quand nous étions nombreux.

— Le village,

— Le chien,

— Les chats,

— Les courbes tourterelles,

— Les fossés pleins d'eau,

— Les champs pleins de fleurs,

— Les champs pleins de blé,

— Et les champs rasés, qui sont comme taris,

— La bonbonnière du salon au jour de l'an,

— Les gâteaux de fête,

— Les jouets ! si grandes petites choses, tant aimées, que déjà on les prend sur son cœur pour dormir,

— Le pensionnat,

— Les grandes amitiés,

— Les grands poètes,

— Les grandes dévotions,

— La jeunesse,

— Les plus belles robes,

— La fenêtre où l'on se penche pour voir l'amour venir de plus loin,

— L'heure où l'on se sent droit à tout au monde... pour avoir été jolie au bal,

— Le banc dans l'allée,

— La robe de mariée,

— Et l'amour qui est là, avec ses ardeurs,

— Le visage épouvantable, les mains bleues soudées, des morts qu'on aimait ; des morts sur le lit,

— La maison brûlée,

— Le jardin fermé,

— Et les champs vendus,

— Les larmes qui s'en vont toutes, comme les perles d'un grand collier au fil cassé...

— Les jours, les jours, les jours...

— Et ce soir, cosmique, énorme et rond, vide et noir...

Ce soir ! où mes souvenirs s'écroulent autour de moi et sont à mes pieds, comme des décombres.

Le sommeil perdu.

Ma nourrice... vous appeliez pour moi le sommeil en chantant :

« Soun ! soun !

« Veni ! Veni ! Veni !

« Soun ! Soun !

« Veni Veni doun... »

Et le sommeil, toujours obéissait à votre objurgation patiente...

Comme il savait aussi, près de lui, m'endormir, lui qui s'est pour toujours endormi, loin de moi !

O ma nourrice ! O mon mari ! pour qu'on puisse dormir, faut-il qu'on soit bercé? faut-il qu'on soit aimé? faut-il qu'on soit heureux?

Qui parla de nuits blanches?

Elles sont noires, mes nuits sans sommeil ; noires et poignardées par les éclairs du phare tournoyant.

Ma tête sanglotante y roule sur les draps comme un galet dans la tempête...

O sommeil, sommeil perdu !.... repos... oubli... trêve de dieu...

Le pays incolore.

De grands oiseaux qui sont venus... qui sont partis... vers quel climat meilleur?

Des nuages qui roulent sur la mer, gonflés des larmes qu'ils vont verser...

Une algue arrachée... Aux confins d'un pays d'eau, de ciel et de vertiges, un horizon couleur de rien...

Je ne sais plus même le temps qu'il fait... L'ombre de ma peine m'a éteint la nuance des jours et le bruit de ma peine est plus grand que le vent.

Les joies mortes.

Jamais plus, ne recommenceront les journées tendres, un peu divines, où l'un pour l'autre, nous ressuscitions de l'absence...

Jamais plus, il n'y aura à l'arrivée des lettres, celle qui parmi les autres était la seule et qui sortait de l'enveloppe comme la joie elle-même, toute vivante, pour tout le jour, ailée de feuilles claires...

Le reliquaire.

Quand il t'a donné à moi, un jour de fête, tu étais un coffret à parfums...

Devenu reliquaire, tu contiens ses lettres, son portrait, de sombres cheveux courts et quelques roses mortes...

Je t'ouvre avec mes mains qui tremblent, je regarde s'élever de toi le fantôme de mon bonheur évanoui... et je pleure...

Charité.

Une femme pauvre, sur la plage, traînait son enfant et ses fleurs comme deux charges écrasantes.

Elle avait tant l'air en perdition, qu'elle semblait crier : « Au secours ! » Son mouchoir, flottant sur son chignon,

semblait un signal de détresse et je me suis arrêtée ; elle m'a étalé sa triste histoire, comme un chiffon de pauvre. Une grande charité souffrante était en moi, une détresse inexprimable me possédait, la femme pleurait et je pleurais aussi, sans savoir si j'avais pitié d'elle ou si j'avais pitié de moi.

Je lui ai donné de l'or que j'avais, sous sa forme d'or; il est tombé dans sa main de pauvreté comme de l'étoile, du miracle et de la consolation.

Ah ! que pourrait-on bien me donner à moi, d'assez miraculeux et d'assez étoilé pour m'être consolant?

Les fleurs inutiles.

Quand j'étais petite, avec les fleurs de mon jardin sauvage je faisais des bouquets ronds et durs que je posais devant la figure de Dieu.

Plus tard, j'ai cueilli des roses et mon amour unique en est resté tout enivré.

Plus tard encore, j'ai offert des guirlandes aux lares de ma maison.

Maintenant... j'achète des fleurs, par charité... et je les mets n'importe où... je ne sais plus qu'en faire...

Mes dieux m'ont abandonnée.

Plus haut.

La mer est verte, houleuse et froide, le sable en furie tourbillonne et vous saute aux yeux...

Que je suis en exil dans les choses étrangères !

Je regarde la montagne qui m'arrête et m'étouffe...

J'écoute la mer venir et s'en aller comme une éternelle et sanglotante respiration; je la vois se déchirer le cœur sur la même jetée... mes yeux se perdent infiniment... vaguement... mes yeux se perdent dans le vide.

Je pars dans le vent qui me fait tousser et flotter... la mer, la dune et la montagne, descendent et se mettent à mes pieds, comme apaisés, comme purifiés, mais je ne sais pas jusqu'où je pourrai jamais monter, pour être enfin, plus haute que moi.

Un départ.

Loin de ce désert de pins, de ciel, de sable et d'eau, je m'en vais.

Je m'en vais, lasse que les pins soient noirs en mai, comme en hiver, que le sable ne fleurisse pas, que le ciel et l'eau ne soient jamais pareils et soient toujours les mêmes... lasse que rien ici ne marque un temps nouveau.

Je m'en vais, faible et seule comme ceux qui commencent à mourir.

Voyage.

Des villes, des bois, des plaines, des villages : quelques maisons autour d'un clocher.

Toute la France parcourue dans un fumeux tumulte, puis, longtemps... longtemps... la banlieue : des usines, des maisons et pas de clochers; la banlieue semée de dépouilles comme le champ de bataille de la campagne et de la ville... des disques, des lanternes, les godets en espaliers du télégraphe, toute la flore de fer étrange et colorée des abords des gares...

Indéfiniment l'arrivée qui n'arrive pas... et là-haut, dans le filet, cette valise; cette valise, qui est bien trop lourde...

L'aide perdue.

O mon ami ! sur toutes les côtes rudes, dans tous les escaliers tournants, vous passiez devant moi, vous me donniez la main et m'aidiez à monter.

Dans les rues de Paris, et dans les carrefours, où des monstres ferraillants viennent de l'horizon comme des catastrophes, vous me preniez le coude et m'aidiez à traverser...

Hélas ! maintenant ! qui m'aidera à monter les escaliers et les côtes, à traverser les rues et à passer la vie?

Le tombeau.

J'ai retrouvé notre maison; elle était pleine d'un air silencieux et funèbre où les rideaux pendaient comme des fantômes.

Il y avait partout des habitudes mortes, celle aux mains abandonnées d'attendre ici qu'il rentre... celle aux bras levés de peigner mes cheveux entre la glace et lui ; celle aux yeux clos de dormir contre son cœur et toutes les autres...

Et l'ombre, le souvenir et le parfum de notre amour...

II

Elle a passé en faisant le mal.

Les lettres.

En pleurant, en pleurant toutes mes larmes : celles qui roulent, celles qui retombent sur le cœur ; les plus méchantes... j'ai ouvert son bureau où des lettres dormaient...

Les lettres lues, je me suis levée, sans pleurer et refermant le tiroir, j'ai dit : « Ci-gît : ... »

La délivrance.

O notre amour ! tu pourrissais aussi à la fosse commune !

Et maintenant ta mort — homme que j'ai aimé, ô mon mari, — ta mort m'apparaît belle comme ma délivrance !

Je ne pleurerai pas longtemps sur tes mensonges, moi qui sur ton souvenir pur, aurais pleuré éternellement.

Dors en paix — ou erre en peine... cadavre ! qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?

Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous : Seigneur! Seigneur!

Et vous avez écouté ma voix : un mort est mort.

La fille.

Tu étais mon amie et je t'aimais bien.

Je revois comme un soir, dans l'ombre du salon, ton profil busqué de mauvais oiseau.

Je te revois ! ta figure fardée aux yeux verts, à la bouche sombre, les cheveux roux en sertissure, reposait dans un

coussin noir comme un amas de pierres fausses en forme de tête humaine.

Ta tête ! lourde d'iniquité.

Je pense à toi, fille malade, je pense au mal que tu voulais me faire, je pense au mal que tu m'as fait, que je ne savais pas et que je sais. Je pense à tous les coups de bec, à tous les coups de griffe immondes, que tu as donnés dans mon bel amour dont tu étais jalouse et que tu as déchiré et traîné et sali.

Le cœur ensemencé.

Il y a des lettres qu'on ne peut plus jamais relire.

On les regarde, mais on ne voit plus sur le papier que la salissure de l'encre.

Lettres ! lettres lues, lettres bues, épuisées d'un coup et pour toujours vides de sens, je sais où votre sens s'en est allé.

Votre sens s'en est allé dans notre cœur, comme au cœur de la terre le soc et la semence.

Purification.

Que la fenêtre s'ouvre et qu'entre un air nouveau ! Que l'air nouveau chasse jusqu'à l'ombre, jusqu'au parfum et jusqu'au souvenir ! que les bruits de la rue remplacent le silence ! que les lettres déchirées s'en aillent dans la boue ! et que tout ce qui fut de tout ce que j'aimais, soit dispersé aux quatre vents !

III

« Seigneur, délivrez l'âme de votre servante, comme vous avez délivré l'ange de la prison. »

Oraison.

Jadis, la Foi des autres m'emporta comme un flot, — et le flot s'est tari.

J'ai rencontré l'amour et, de mes yeux agrandis d'extase ou clignés de tendresse, je n'ai plus vu que lui...

L'amour m'a quittée.

La douleur m'a prise et possédée avec une si âpre fureur, une si sombre jalousie, qu'elle ne me permettait de regarder aucun visage, hormis le sien, si proche du mien dans la ténèbre, que ses dents me mordaient la bouche.

J'ai chassé la douleur.

Maintenant, seule parmi les autres, je regarde autour de moi, les choses... je dis aux choses : « Enseignez-moi », et je prie — si cela s'appelle prier de désirer de toute sa force...

... Je prie pour que mon cœur ressuscite d'entre les morts.

La nouvelle maison.

Depuis que ma maison est brûlée, depuis que mes champs sont vendus, près du même pays, j'ai une autre maison.

Elle est dans cette petite ville, que j'aimais autrefois sans guère la connaître et que je voyais de loin, haute et pointue, jamais, jamais pareille.

Le temps triste la dévastait comme une ruine sur un récif, le brouillard l'habillait en fantôme de ville, le beau temps vernisssait ses maisons comme des joujoux neufs.

La ville endormie.

O ma ville, rose brique, petite et toute chaude sous le soleil tournant au bleu de mon pays si profond et si bleu !

Tu as connu la haute piété des monastères, la noblesse des tournois glorieux et des assauts guerriers, tu as été sainte, enivrée, vaillante, forte et belle, les bannières des prémontrés et les étendards des seigneurs, au-dessus de tes tours ont flotté dans ton ciel.

Maintenant, tu es vieille de tant de siècles ! De lassitude tu t'es endormie !

Dors... ma ville... je ne dis ton nom à personne... on viendrait voir comme tu es régnante et jolie, sur ta colline haute, dans le cercle bas des collines serves.

Dors... ta Place au milieu de toi, comme ton cœur où aboutissent tes artères tranquilles, les rues et les routes.

Dors... il te reste la gloire odorante des giroflées rousses sur le faîte de tes vieux murs.

L'eau dans la rue.

Ma rue est sombre, à cause de la grande ombre morte d'un couvent désaffecté.

Les maisons, crochées l'une à l'autre comme les pauvres gens des sociétés mutuelles, se donnent l'appui de leur sordide et penchante vieillesse.

Entre les pavés, coule un liquide affreux... ô pitié ! ce fut de l'eau ! de l'eau de source ou de nuage, comme fut une petite fille, cette fille accroupie sur sa porte caverneuse, et comme tout fut propre — divinement — avant que d'être humainement sali.

Les fenêtres ouvertes.

On entre « chez moi » par une porte ogivale, vieille ancêtre décrépite, mais noble, de bien des portes dégénérées...

Il y a un escalier d'un froid noir de cave et au bout, subitement, des salons ! des salons dont les fenêtres sont immenses, éclatantes et magnifiques d'ouvrir sur l'univers...

Comme sur un monde nouveau étalé à mes pieds.

La servante.

Personne ne m'attendait...

Ma maison était morte...

Pourtant les lampes éteintes ont éclairé, les pendules arrêtées ont marché, les cheminées noires et froides ont rayonné et chauffé et la maison a ressuscité...

Ma nourrice, ma servante, ô ma serve ! dans mes tendres mains à cinq pétales, dans mes mains inutiles, je tiens vos mains... je tiens vos pauvres poings honteux, qui sont comme des pommes de terre.

Écrasée de je ne sais quelle pitié humble, j'ai envie de pleurer sur elles, qui ont tant travaillé pour moi.

O mon amie, ancienne et servante grand'mère ! j'ai envie de demander pardon à vos mains saintes, de je ne sais quel long péché involontaire...

Adoption.

Il y avait encore quelques meubles et trois portraits dans la maison que j'ai achetée.

Les portraits me regardaient avec un air fâché qui me faisait intruse : j'avais peur d'eux, et peut-être ils avaient peur de moi?

Maintenant, la vieille dame me sourit, la petite fille a l'air de me donner sa rose, le jeune homme aux yeux bleus a l'air de me donner son cœur...

Nous nous connaissons...

Je sens que tous ces morts, vivants m'auraient aimée.

Je sens qu'ils me veulent bien, dans leur maison, et qu'elle est à moi « corps et âme ».

Et moi, je les ai recueillis, parce que leur lignée est éteinte ou les dédaigne et qu'ils étaient des souvenirs abandonnés.

L'ouvrage de mademoiselle Élodie.

Toi que j'ai dérangée dans ton ensevelissement, au fond d'un coffret bleu, plein de choses passées !...

Broderie qui me viens d'une morte inconnue et dont je sais le nom — et dont je sais l'histoire — je te tiens là... contre mon cœur... contre ma pitié...

Oh ! pauvre belle broderie aux milliers de points serrés !...

Je te tiens là... longue, inutile et blanche... et je pense à toute la vie de mademoiselle Élodie... derrière la vitre.

Terrasse et jardin.

J'ai une grande terrasse, pavée de larges dalles, qui ont empêché l'herbe depuis cent ans et plus, et que l'herbe, par vengeance, désagrège et disjoint ; des passiflores bleues, fidèles et funèbres sur le mur qui la borde, portent le deuil du Christ.

Mon jardin descendant, s'encadre dans le triptyque fait par les troncs élevés de quatre marronniers pareils, et par leurs branches jointes : vers les côtés sont des arbres fruitiers de toutes les saisons, des buis noirs, étoilés de lauriers reluisants ; au milieu, le roi Lys et la reine Rose, règnent sur leur peuple de fleurs, une source inutile se perd dans les allées et la statue de l'Amour s'effrite sur son socle ruiné.

Retour.

Comme un avion chimérique, avec mes grandes ailes vivantes, je m'étais envolée jadis pour conquérir... les nébuleuses...

Mes ailes sont cassées.

Tel est le sort des ailes.

Et maintenant, possédée d'indifférence, comme d'un malheur doux ou d'un triste bonheur, je me promène dans ce jardin terrestre. Je regarde les fleurs qui me regardent aussi et je mange les fruits des branches basses.

L'arbre dans le vent.

Le vent souffle éternellement dans le même sens, et te plie, et tu te redresses, et tu te révoltes, — à cause de ta jeunesse...

Mais regarde autour de toi... regarde les vieux arbres... ils ont été forts, ils sont courbés pourtant.

Le vent qui souffle éternellement — les a courbés pour toujours.

Le Temps incertain.

J'ai vu le Temps incertain qui se promenait sur ma terrasse.

Il portait une robe en étoffe changeante, toute mouillée, toute plaquée. Il était décoiffé par le vent, défrisé par la pluie et tantôt, se penchant, il secouait au soleil sa robe et ses cheveux et tantôt, se dressant, une main sur les yeux, il regardait le ciel avec inquiétude et semblait dire : « Suis-je encore sous la nuée? »

La fête votive.

Il y a des gens qui dansent aujourd'hui !

Humanité de pauvres et pauvre humanité, qui piétine et tournoie dans la poussière de son piétinement et de son tournoiement !

Où t'en vas-tu, toi — poupée pour hommes? tu quittes le bal?

... Tu as trop tourné... tu as trop roulé... tu as trop dansé dans les bras de trop de danseurs et tu dis : « Je suis fatiguée, je voudrais m'asseoir. »

Le jeu de massacre.

Oui, il y a des gens qui dansent et c'est une fête.

J'ai vu en passant les bonshommes du jeu de massacre.

Ils sont là, dressés, fiers et laids : la mariée, le vieux, la vieille et la suite de la noce.

Au hasard des grosses balles brutales, ils chavirent comme sous les coups du malheur.

Tous ils chavirent, l'un après l'autre, affreusement comme dans la vie.

Le chacal enfermé.

J'ai vu aussi devant la ménagerie, un pauvre chacal.

On l'a pris et mis en cage, tout grand, paraît-il.

Lui, l'épouvanté, le féroce, le sauvage et le fuyard, il est là, condamné à tous les regards humains braqués sur lui.

Fou de rage, de peur et de détresse, il allait d'abord de long en large, se cognant aux barreaux, à l'auge, jetant parfois un aboiement désespéré... écoutant?... reprenant sa course, sans fin, sans cesse...

Longtemps... longtemps après, il a compris que tout était inutile.

Il s'est couché en rond, les oreilles désespérées, il n'a plus bougé, il ne bouge plus, il ne bougera plus jusqu'à sa mort.

Des nuages sont passés.

Des nuages sont passés dans le ciel vide et grand comme l'ennui, j'ai « espéré » dans une angoisse la tempête que

j'aurais regardée, que j'aurais entendue, mais les nuages de bonne humeur n'ont eu ni larmes ni colère.

. . . . . .

Le temps est si lourd sur la petite ville, qu'il courbe les hommes et les plantes : le temps est lourd des rires, des cris et des soupirs, de la fatigue et de la poussière qui, depuis la fête, pèsent sur la terre.

. . . . . .

L'orage s'approche avec ses éclairs ferraillants et ses lourdes nuées traînant à l'horizon ; l'orage approche avec ses armes et bagages...

. . . . . .

Les plantes et les hommes ont relevé la tête, les choses du dehors ont repris leur luisance, la fraîcheur monte avec l'apaisement.

Il a plu ! il a plu ! l'eau du ciel a lavé le temps de la terre !

Le couvent désaffecté.

Je suis allée dans le couvent :

— Jadis une cloche sonnait en plein ciel, dans un clocher triangulaire.

Des religieuses, blanches et noires, circulaient dans le cloître, priaient selon les rites à la chapelle, soignaient les plantes du jardin et les petits enfants.

Un Christ les bénissait avec ses bras en croix.

On a fait partir les « sœurs », elles sont parties, elles sont mortes. La cloche ne sonne plus, le cloître a pris un air de ruine et je ne sais où sont allés les plantes et les petits enfants.

Les vagabonds, les infirmes et les malfaisants logent dans le couvent et les herbes mauvaises ont envahi le jardin.

Le Christ ouvre toujours ses bras pour eux...

Le grand Christ pitoyable semble leur dire : « Soyez en paix sur la terre, vous dont la volonté est bonne et vous aussi dont la volonté est mauvaise...

» ... Il n'y a point de péché...

» La beauté est la plus haute vertu... la bonté est la bénédiction suprême... mais pourra-t-on vous appeler pécheurs...

» O privés de bonté... ô déshérités de beauté... »

La maison brûlée.

J'ai voulu revenir dans mon pays perdu...

Jadis, j'étais partout chez moi, et tout m'appartenait et je me suis sentie dans mon propre village devenue *une étrangère* et je n'ai pas osé boire à la fontaine, et je n'ai pas osé m'asseoir sur le banc.

Et vous ! notre domaine et mon premier jardin ! Derrière les portes qui se défont et les murs renversés, je ne vous ai pas reconnus... vous ne m'avez pas reconnue... mon doux jardin familier, vous êtes devenu sauvage, vous êtes devenu farouche et méchant...

O ma maison, en vous rien d'abord ne m'est apparu de sinistre. J'ai vu vos murailles intactes.

J'ai cherché, j'ai tourné, comme on insiste parfois d'un cœur anxieux et pitoyable, pour connaître les chagrins lourds et les secrets profonds...

Ma maison ! brûlée vive et mangée des ronces ! j'ai découvert enfin votre infinie désolation, votre désastre inguérissable cachés par tout l'orgueil de la façade intacte, dans sa majesté familière.

Le cimetière.

Quel mort est venu écrire sur le mur, cette vérité toute glacée?

J'ai été ce que vous êtes.
Vous serez ce que je suis.

C'est dans cette allée, c'est ici que dorment mes parents, et c'est tout ce que j'ai à moi, maintenant, dans ce pays : une tombe.

Et sur cette terre promise je me repose, puisque j'en ai le droit, pour aujourd'hui — et pour toujours.

Ces deux cyprès me sont d'une fraternité profonde et sombre, leurs racines et les miennes sont ensemble là-dessous...

... Il y a des tombes nouvelles.

La terre en est rouge et déchirée comme une blessure, ceux qui vivent encore, portent là, — des larmes, des bouquets, des prières.

Le temps coule... entraînant, naufrageant le désespoir, le

regret, le souvenir et personne ne vient plus sur la terre cicatrisée.

Et je suis là... comme hors des âges, dans le grand silence stagnant de ces murs où tant d'êtres engloutis sont devenus la terre... devenus tout... devenus rien...

Les canéphores.

Rien. Rien. Je le sais ! je le sais ! de tout ce que j'avais il ne me reste rien.

Je le sais ! je ne pleurerai pas ! je veux porter ma peine comme les filles devant moi portent le vin des travailleurs, sur leur tête, dans des cruches pleines, avec orgueil et précaution — sans en perdre une seule goutte.

Le refuge.

Quel vent de tempête s'est levé?

Petite église ancienne, étincelante et sombre — me voici...

Ah ! c'est demain une fête et l'on t'a parée d'étendards de toutes les claires couleurs — comme si l'on ignorait que ce qu'il peut y avoir de plus beau en toi... belle église ! c'est toi, belle église...

Attendons ici la nuit qui viendra... plus douce qu'ailleurs, la veilleuse là-bas est une rose ardente au cœur du sanctuaire...

Une vieille est assise, petite ombre dans la grande ombre... Elle songe... vaguement... que le monde — démon, ses pompes et ses œuvres — se brisent au dehors avec la tempête forcenée qui tourne autour des murs et qui hurle aux vitraux et, tout en béatitude, elle est dans sa foi et dans son église, comme au port des suprêmes sécurités..

Fantômes.

C'est une journée qui finit, c'est une petite vie qui s'endort ou qui va mourir...

J'ai travaillé, ri et parlé, je suis allée loin sur la route et je suis revenue et je suis fatiguée...

Sur la terrasse où je me suis assise, la nuit tombe sur moi, le jardin vers moi, monte, de toute son âme verte, odorante et forte, et je suis seule... je suis toute seule.

Il n'y a plus au monde une vieille voix pour me dire : « Tu prendras mal. » Je suis orpheline.

Il n'y a plus au monde une voix amoureuse pour me dire : « Rentrons... »

Je suis veuve... et je ne connais plus que des morts...

La lune blanche... derrière les arbres... remplit la terrasse... de fantômes noirs et dodelinants...

Les cierges de fête.

Je vous salue Marie...

Vous avez été une petite fille, vous grandissiez dans les lys en étoile et les oliviers bleus, vous alliez chercher de l'eau — de l'eau des sources pures, pour boire et pour laver.

Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous..

Un archange est venu et vous avez été mère d'un dieu...

Et Jésus, le fruit de votre sein est béni...

Les hommes ont tué votre enfant, son sang coulait sur votre visage et roulait avec vos larmes.

O Marie ! O femme ! ô toutes les femmes et moi-même...

Sainte Marie, mère de Dieu...

Votre autel est paré pour les magnificences... dans les haies symétriques de ses chandeliers d'or, sont des cierges brûlant, et beaucoup de leurs flammes sont comme possédées de force intérieure et comme secouées et comme tourmentées...

Priez pour nous, pauvres pécheurs...

A travers la cataracte des orgues, le brouillard de l'encens et son odeur sacrée, les lumières flamboient comme un buisson ardent de pureté, de désirs et de foi...

Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort...

La fête se tait... noircit, finit et les lumières s'éteignent, une à une, comme toutes les lumières de fête.

Ainsi soit-il.

La bénédiction des animaux.

Des deux côtés de la route, dans le soir soleilleux et nimbé, les bêtes sont rangées.

Elles attendent, douces et humbles, ce que l'homme voudra qui soit.

Cette fois, ce ne sont ni des coups, ni du travail, ni la mort.

O saints innocents ! ô résignés ! ô martyrs ! Chevaux et bœufs, porcs et moutons, on bénit ce soir votre pauvre viande, et comme sur les gens qui s'épanouissent hors des vêpres, l'apaisement du dimanche soir est descendu sur vous.

Les bienvenus.

La ville dormait parmi l'après-midi d'été... seules les éphémères y tournaient en rond, seuls, dans leur cage les grillons, ces canaris de l'enfance, y chantaient tout ce qu'ils savaient.

Et toute cette nonchalance au soir tombant — au soir couchant, a été massacrée par l'arrivée inattendue et un peu infernale d'une automobile — à grands bruits, à grands cris amenant mes amis.

Ma maison somnolente a brusquement écarquillé ses contrevents et bâillé de toute sa porte, et s'est éveillée, et je me suis éveillée aussi de je ne sais quel songe...

Voilà Elsie qui ondule à travers chez moi, claire de robe, et de cheveux ; son mari, à carreaux ; Jacques, roux et puissant comme un jeune lion, et Pierre, dont les yeux bleus lointains parfois s'appuient sur moi.

O mes amis ! soyez les bienvenus, voilà mon cœur et ma maison, du pain, des noix, des gâteaux et des fruits, et du vin tendre et du vin fou !

Le garage.

L'auto repose là sa grande force trépidante.

Avec son mufle énorme, ses gros yeux ronds écartés, elle a l'air, véritablement, d'une bête vivante inventée par les hommes.

Elle est grosse, brillante et belle et d'aspect bien portant et glorieuse dans ce garage, au milieu des tacots sauvages ou domestiques, dégingandés, déclinqués, démodés, dévernis et maigres, elle est comme une espèce de reine des animaux.

La petite ronde.

Véritables lauriers de mon jardin, véritablement coupés, je vous porte en fagots vivants et vous entrez chez moi, sur mes bras nus, avec vos fleurs fanées et vos feuilles amères.

Nous n'irons plus au bois! les lauriers sont coupés.

Je suis heureuse pour beaucoup de raisons dansantes autour de moi comme des enfants !... rondes de mon enfance ! êtes-vous ressuscitées?

Dansez ! petites figures de la ronde éternelle et dont je sais les noms !... dansez, Piété ! Croyance ! Amour ! Fidélité, Inconstance, Désolation, Consolation et Recommencement !

Nous n'irons plus au bois ! les lauriers sont coupés.
La belle que voilà les a tous ramassés...

Mon destin lui-même me crie : « O jeune femme, vos lauriers dans les bras, vous êtes comme la Belle au milieu de la ronde. »

La belle que voilà ! la ferons-nous danser ?
Entrez dans la danse !
Voyez comme on danse !
Dansez, sautez !
Embrassez qui vous voudrez !

O destin... ! ô ronde ! qui chantez l'églantier, la fraise et la bergère... vous n'avez pas tourné trois fois...

Et les lauriers du bois... sont déjà repoussés !...

Regret.

Sur la terrasse, assis en rond, comme autour d'une table chimérique, nous avons l'air de goûter à la douceur de vivre...

Je ris, nous causons, et je tiens une rose.

Qui saura que le regret vient encore de m'atteindre, en plein cœur, comme un coup de pierre?

Je ris, nous causons, ma rose est toute cassée...

Les ressouvenirs.

Auto ! que ton odeur évoque les temps morts ! ton odeur âcre, forte, métallique et mauvaise et que j'ai tant aimée, ton

odeur froide des départs, chaude des arrivées... ton odeur de voyage — ô campagne d'hiver, blanche de gelée, Provence d'été, blanche de chaleur ! mer horizontale et bleue tendue au fond des tamarins ! ô villes inconnues, et routes infinies, forêts incendiées, terres où nous avons passé, chambres où nous avons dormi...

Fantômes des pays perdus, fantômes des bonheurs éteints et fantôme surtout de celui qui m'a tant emportée, et qui m'a tant aimée, parmi tant de vertiges...

Laissez-moi ! laissez-moi ! je ne veux plus traîner mon cœur vivant comme un poids mort...

Mes amis m'attendent... ils m'appellent...

Et je vais avec eux !

Des deux côtés de la route.

PAYSAGES

Simplicité. — Un petit village blanc et neuf, et d'aspect frais pondu ; un moulin qui remue l'eau parmi les peupliers oscillants, un pré montant et doux, fleuri jusqu'au ciel bleu...

Un paysage simple et naïf comme un chant de bergère...

. . . . . .

Tristesse. — Trois saules pleureurs qui ont tant pleuré, que leurs larmes, entre eux, ont fait un étang, et que toutes les herbes ont été noyées.

. . . . . .

La bergère. — Au milieu d'un champ où la lessive sèche, couchée par terre, une femme debout et qui semble garder le troupeau de son linge...

. . . . . .

Les pauvres maisons. — Des maisons calcinées de chaleur, blanches comme la cendre, avec de petites fenêtres pour la clarté et de grandes portes pour le travail...

. . . . . .

La vision du vieux. — Un vieux, devant sa porte, assis sur

un banc, accablé sous sa vie, courbé vers la terre, comme s'il n'avait plus à son âge le droit de contempler une autre chose...

. . . . . .

La terreur. — Des poules imbéciles errant, serrées et noires et qui s'enfuient, déclenchées par la terreur dans le sens du danger.

. . . . . .

La poursuite. — Luttons de vitesse avec le train !

Hello ! crie Jacques, nous l'aurons au tournant !... le voilà, il se cache !...

Nous avons l'air d'étudier les mœurs du grand serpent des mers...

. . . . . .

La pauvre route. — Une humble route étroite... vous pensez bien qu'une grande route est trop grande dame pour monter si haut?

Une route si maigre que ses os, les pierres la percent partout, si pauvre qu'elle n'a ni haies, ni arbres, qu'elle n'a jamais connu la douceur de dormir à l'ombre, que l'herbe sur ses bords est épuisée comme des haillons — et si dépossédée pourtant ! que les trois marguerites qu'elle avait, un nostalgique pourceau les a mangées...

Hélas ! hélas ! les marguerites au pourceau !

. . . . . .

La terre en colère. — Sur un ciel rouge de fureur, tourmenté de nuages, la montagne, devant nous, qui commence à gonfler comme la colère du pays.

O montagne ! cris d'horreur et visage pétrifié de la terre convulsionnaire !

Je n'aime ni les malédictions, ni les passions, nulle violence...

Retournons-nous...

. . . . . .

La terre apaisée. — Retournons vers les plaines...

J'aime ! j'aime les arbres symétriques au feuillage massif montant dans le recueillement d'un ciel crépusculaire, de toutes les couleurs atténuées... j'aime la paix des champs dans la douceur universelle...

J'aime les rangs de collines comme des rangs de vagues, bleues... si douces, qu'il me semble qu'en leur opposant ma main je les apaiserais...

Et ces tournesols posés au bord de l'aire comme des ostensoirs.

. . . . . .

Rêve somptueux. — J'aurais voulu avoir un amoureux aimé, pour entrer avec lui dans la maison que j'ai vue si petite, au bord du chemin creux, parmi les fleurs violettes et buissonneuses que l'on appelle « vendangeuses ».

Il y avait — je suppose — une cuisine — puis une chambre avec un grand lit, couvert d'un édredon rouge, dans des rideaux à fleur tombant du plafond.

Nous aurions dîné à la cuisine, avec les bonnes choses paysannes que nous aurions trouvées.

Nous aurions pris l'eau du puits, de la menthe et de la verveine pour nous parfumer.

Et puis, nous nous serions couchés.

. . . . . .

Retour. — La route coule claire sous l'ombre et sous la lune, et la lune dans l'eau se regarde danser...

J'ai peur...

Les femmes ont peur la nuit dans la campagne...

O mes amis, ô Pierre ! je refais avec vous le chemin d'autrefois... je suis dans ce chemin comme une revenante... il y a derrière chaque arbre — son fantôme à côté du mien...

Et les astres s'allument comme les cierges des morts...

L'hippogriffe.

La journée finie s'entourbillonne avec la nuit, autour de moi qui vais dormir.

Mes bras au-dessus de ma tête, sont déjà liés au sommeil, comme ceux de Galswinthe, à la queue d'un cheval indompté, furent liés jadis...

... Le sommeil, par la fenêtre, est descendu de la lune et va, dans le noir béni, m'emporter comme un hippogriffe.

L'herbe.

Nous t'avons trouvée au bout de la longue route et voilà ton histoire :

— Tu étais de l'herbe des fossés, de l'herbe heureuse pleine de sang vert.

La borne kilométrique un jour s'est renversée sur toi et pendant des jours, elle t'a écrasée, de tout son pesant de borne.

D'autres temps sont venus; grand comme un libérateur, un passant — Pierre — a soulevé la borne et la liberté t'a été rendue.

Mais tu avais perdu ton sens, ta force et ta couleur, et je ne saurai — jamais — si tu as reverdi dans la lumière ou si tu es morte de bonheur.

Le hideux souvenir.

Ils me disent... (eux qui ne savent pas) qu'il faut oublier... Celui qui est mort... et me consoler...

Ah ! je me console ! mais je n'oublie pas.

Le souvenir de *lui*...

Le souvenir de lui, me pourrit sur le cœur, comme une chouette sur une porte.

Le tournant.

Dans ce matin de brume rose et bleue, emperlée, ensoleillée, j'ai regardé s'en aller mes amis...

Ils ont disparu, engloutis par la route tournante, et, subitement, les choses m'ont semblé décolorées et le reste du jour a été vide de sens.

Le temps d'été.

L'été s'est endormi à l'ombre, couché dans sa tunique d'or. Ses cheveux roux, tournés en boucles rondes, étaient comme des roses sombres, autour de sa grande face pure.

Avec ses membres étendus, ses pieds creusés, ses mains ouvertes, il était dans les blés coupés, comme un gladiateur fatigué.

La gerbe.

Huit journées d'août, immuables, pareilles, huit belles journées vont s'épanouir comme huit fleurs bleues, énormes, au cœur rayonnant tous les soirs vont se faner, devenir noires comme les lys coupés des jardins d'Hélios. Et, quand je les aurai toutes, une à une, déliées de la gerbe et lentement effeuillées de leurs vingt-quatre pétales...

— J'irai voir mes amis au château de mon amie.

IV

« Ils ont des yeux et ils ne voient point. »

Le château.

Là-haut, sur la montagne,
Est un joli château !...

Il est si joli, si étonnant, au milieu des grandes forêts vertes-noires, et maléfiques, qu'il a l'air d'y être venu par ensorcellement, avec ses tourelles pointues, ses escaliers à balustres, sa pièce d'eau où on le voit la tête en bas et son beau jardin ancien, éternellement neuf qui se déroule devant, géométrique, et brillant comme un tapis fleuri.

La petite fille.

Fille de mon amie, Ève de six ans... Petite chose ! petit bébé, petite fille, comme vous avez grandi !

Vous avez levé vers moi votre visage enfantin et correct et vos petits bras légers comme des ailes !... tout gentiment, tout blanchement, vous êtes apparue dans ma vie.

Les roses du perron.

Les balustres du perron et des escaliers sont comme des rangées d'urnes pleines de roses.

Un air suave et naturel, noble et voluptueux nous environnait ce soir, où nous descendions, Elsie et moi, traînant derrière nous nos robes lentes, les mains perchées sur le poing que dans un geste de fauconnier nous tendaient Jacques et Jean. Pierre devant nous — étant seul — se penchait pour respirer les roses et semblait les baiser sur la bouche.

A la lumière des belles bêtes.

Une essence apaisante coule sur nous, comme une source, avec l'ombre des arbres...

On ne sait pas le soir ce qu'on a fait tout le long du jour...

On n'a rien fait... on a *existé* dans un grand silence où seules, les feuilles de la forêt font un bruit doux et remué.

On a regardé le jour à la lumière des lévriers blancs, des grands paons bleus et des cygnes indifférents...

Honnêteté...

Je sais qu'en me retournant dans l'allée ou dans le jardin, je vous verrai, Jean, marchant vite et vous dirigeant vers moi.

Je sais que vous viendrez vous reposer sur le même banc ou le même tronc d'arbre, comme si je vous disais impérieusement : « Venez ici ! venez ici ! »

Elsie... n'ouvrez pas vos yeux deux fois jaloux et clos sur je ne sais quel impossible rêve...

Je ne prends pas le bien des autres...

Et d'ailleurs... il ne me plaît pas, votre mari.

Pierre.

De tout votre corps et de toute votre âme vous êtes si grand ! et si beau ! et si fort ! que tout autre auprès de vous n'est que l'ombre d'Apollon... allongée, rétrécie, élargie... déformée...

Jacques.

Jacques, vous installez sur l'existence une sportive carrure de dix-huit ans, faite d'un buste triangulaire, planté dans des hanches de souplesse, sur des jambes aux cambrures fortes.

Votre puissance primitive éclate dans le rire silencieux de vos grandes dents carrées, dans toute votre face un peu camuse de lionceau et vous dites : « Quand je suis fatigué... les autres sont morts. »

La poupée déshonorée.

Au milieu de la pelouse, la poupée d'Ève était assise comme une personne somptueuse, tous ses cheveux d'or frisaient autour d'elle, et parmi les fleurs, l'herbe et l'herbe d'amour, elle écarquillait ses yeux tranquilles, ornés de cils surnaturels.

Les grands lévriers sont passés, ils ont un instant tourné autour d'elle, puis chacun d'eux l'a saisie avec ses dents fortes et, la voulant pour lui seul, tâchait de l'arracher à l'autre...

. . . . . .

La poupée s'est retrouvée en travers de la pelouse, parmi les fleurs, l'herbe et l'herbe d'amour saccagées... elle était toute hérissée d'horreur, sa tête et ses bras pendaient au bout de ses ficelles lâches, et toute aplatie, parmi ses loques, elle n'offrait plus que le triste exemple d'une pauvre personne déshonorée.

Sagesse et résignation.

Voilà que vous dites, Jacques : « Que faisons-nous? partons... allons ailleurs. » Vous êtes à l'âge anxieux où l'on se figure que quelque chose d'inexprimable va venir comme une fête éternelle et vous vous agitez, tout plein d'une impatiente frénésie.

Je sais qu'il faut rester attentive et patiente ; parfois un bonheur passe avec un visage divin... s'il s'approche, on lui donne la main et s'il veut s'en aller, on lui dit : bonne route...

La tendresse sans nom.

Non, je ne vous aime pas d'amitié, Jacques.
Ni d'amour.
Pourtant, je vous aime.
J'aime aussi les pêches, l'eau fraîche et le feu.
Et ce n'est ni d'amitié, ni d'amour...
Alors ! comme ces choses de force et de délice je vous aime — d'une troisième tendresse et qui n'a point de nom.

Un après-midi.

Et d'abord, nous sommes allés voir, au village, cette assistée si malade.

Sa jambe énorme était posée inerte, en avant d'elle, sa tête maigre était posée inerte, en arrière d'elle, et la pauvre respirait sa maladie... souffrait sa souffrance... regardait sa mort.

Et puis l'après-midi a eu le goût de pêche mûre... l'odeur de la rivière, la nuance des jours heureux ; notre barque était lourde et traînait son sillage, de notre gouvernail aux herbes des deux rives.

Au soir, vers le château nous sommes remontés par les allées bordées, par les allées dorées...

Terre ! qui es-tu?... toi qui dispenses — pour quelle expiation?... pour quelle récompense? aux uns la pourriture... aux autres la douceur de ces heures... flottant... au gré de l'eau... à notre gré.

Le cœur lumineux.

C'est une lanterne vénitienne. Elle est éteinte et pliée, elle n'est rien — mais dépliez-la, — allumez-la et regardez !

Elle est devenue dans le jardin nocturne une pomme d'or énorme et brillante, une ronde fleur chimérique, une citrouille d'enchantement rayonnante et légère...

Par la grâce de la lumière épanouie au milieu d'elle comme un cœur ardent...

La soirée.

Devant le perron, des carrosses arrivant, tournant, se rangeant, — des laquais, allant, venant... un affairement de féerie nocturne, et montant les escaliers des couples en apparat, les hommes couleur de pies, les dames couleur de fleurs, avec des robes « espompées ».

Dans les salons qui resplendissent jusqu'au bout de la contrée, des musiques, des saluts, des danses, des girandoles, chacun de nous avec ses manières ondulées et moi, possédée d'un esprit malin.

— Oui, Jean, je veux bien danser avec vous...

— Oui, Jacques, je veux bien danser avec vous.

Inconnu parmi les autres, avec vous aussi, je veux bien danser — et puisque ce soir... (ma robe n'est pas plus basse que celle des autres) — puisque Pierre, ce soir, me fuit, et boude aux étoiles... venez ! Cidalise ! Marguerite ! Jacques et Jean et qui voudra ! dévalons les escaliers au clair de la lune ! Mon ami Pierrot ! (la lune était usée, ces dernières nuits, on a mis pour la fête une lune neuve).

Promenons-nous — dans le bois, tant que le loup n'y sera pas ! — cherchons de la menthe sauvage pour parfumer l'extra-dry, et pendant que deux yeux, aveuglés de nuit et de jalousie, nous cherchent de loin... Cidalise et Marguerite ! donnez-moi la main... et dansons — toutes scintillantes, dans l'herbe, comme trois sorcières.

Le temps orageux.

L'orage est venu, porté par un vent impétueux comme celui de l'Esprit-Saint dans le cénacle.

Je n'ai vu parmi les nuées que son visage redoutable au centre des cheveux rebroussés et tordus qui s'étiraient en arrière.

De mes yeux effrayés, je n'ai vu que son visage violent, pâle d'une sainte colère.

Pourquoi ?

Je vous ai dit : « Pourquoi partez-vous? »

Vous m'avez répondu : « Pourquoi resterais-je ?...

Elsie, Jacques et Jean, vous tiendront compagnie sans moi. »

— Pierre, oh ! Pierre ! pourquoi m'avez-vous abandonnée?

Les fruits mûrs.

Quelquefois, on voudrait pleurer, mais, on ne peut pas...

Qui pourrait avoir des prunes, en secouant les pruniers d'avril?...

Les larmes sont à peine germées...

Quelle peine sera assez chaude pour qu'au premier sanglot elles tombent, comme des prunes dans le vent d'août. Pour qu'elles tombent des yeux, et roulent au long des joues, enfin ! enfin ! les larmes mûres?...

L'obscurité.

J'ai peur, dans cette forêt pleine de grouillements lents ou rapides; rentrons, cette allée est froide, cette allée est sombre...

On ne sait où elle va, puisqu'on sait qu'elle va dans la forêt, qui empêche de voir, et qui empêche de savoir, — qui est grande et petite, étouffante et affreuse comme l'obscurité... et où chaque feuille de chaque arbre est une chose qui fait de l'ombre.

La légende du lierre : ou je meurs où je m'attache.

Le bel arbre que tu as choisi, tu l'entoures de toutes les branches souples, dures et minces, de la carapace de tes feuilles verdoyantes et vernies ; tu montes tout le long de lui-même en enfonçant dans son écorce vive, les innombrables suçoirs de tes radicelles et tu l'enlaces et tu l'étouffes et tu l'étrangles.

Au nom de la fidélité.

Les cœurs importuns.

Vous et vous ! Jacques et Jean, laissez-moi ! je crois voir en face le malheur des pauvres, quand je vous regarde, et

quand vous me regardez, tendant votre cœur, comme on tend la main.

Oh ! ne pleurez pas surtout ! vous me feriez pitié et pour vous consoler, il faudra encore que je vous embrasse.

L'idole sur une étagère.

Elle est assise sur le trône de la domination.

Plus seule et plus captive dans sa divinité qu'un lépreux dans sa maladie, elle regarde ses adorateurs... sans savoir si elle les méprise parce qu'ils sont indignes... ou parce qu'elle est en bois.

Les flambeaux.

Tu as dit tout extasiée : « Dire que moi j'existe ! »

O petite Ève ! tant aimée ! tant gardée et bercée, que cela t a donné un cœur d'enfant royal, orgueilleux et confiant !

Écoute !... on t'apprendra les choses qu'ont inventées les hommes ; on mettra en captivité tes boucles élastiques de petit roi chevelu ; grande, tu porteras tes rêves comme des flambeaux, mais, sur la flamme de tes rêves, soufflera le vent des tourmentes et tombera la pluie des jours ordinaires...

Tu deviendras « une vieille » et tout sera éteint et tu seras démodée comme les formes et les couleurs qui étaient fleurissantes en même temps que toi, et tu n'auras plus rien... tu n'auras plus de larmes, tu n'auras plus même de petit nom...

O pauvre petite fille bien-aimée ! Dire que *toi*, tu existes...

Les petits bonheurs.

On a porté des fruits, de beaux fruits luxueux : ils sont là dans l'argent et la dentelle comme des petits bonheurs nouveau-nés.

Les petits bonheurs, seuls, sont véridiques et certains...

Ève ! que dis-tu? tes si belles prunes?

Tu lèves vers moi tes yeux tout ronds, aux cils en soleil, et tu me réponds triste et dégoûtée :

— Y a un ver dedans, toutes les chacune.

Le souvenir.

Au moment du départ, mes amis réunis : Elsie, Jacques et Jean me faisaient des signes d'adieu, sur le quai de la gare resplendissante de soleil.

Quand, emportée, j'ai cessé de les voir, la forme d'eux m'est restée devant les yeux, couleur de souvenir et de soleil éteint...

Ils ont encore un peu survécu... Ils m'ont encore un peu accompagnée...

(La fin prochainement.)

JANE CALS

L'ART DU MOYEN AGE ET LES PÈLERINAGES

LES ROUTES D'ITALIE

L'histoire des pèlerinages doit être un des chapitres de l'histoire de l'art, comme elle est un des chapitres essentiels de l'histoire de la littérature. Les pèlerinages, en effet, contribuèrent à enrichir l'iconographie. Il y avait dans les sanctuaires visités par les pèlerins des images fameuses que les artistes imitaient et multipliaient. D'autre part, les routes de pèlerinage furent, au moyen âge, les grands chemins des peuples. C'est par ces routes que se répandaient dans le monde les créations nouvelles de la littérature et de l'art. Nous verrons qu'on les suit à la trace et qu'on les retrouve aux étapes.

Le pèlerin du moyen âge était parfois un pécheur qui allait demander le pardon de ses fautes, parfois un condamné qui expiait. Mais la plupart du temps c'était un simple fidèle qui voulait contempler des lieux vénérés, toucher du front la grille des saints tombeaux. Ces longs voyages, pleins de fatigues et de dangers, étaient autant de titres à la miséricorde divine. Dieu n'oublierait pas le pauvre pèlerin au grand jour. Dans le *Jugement dernier* d'Autun, parmi les morts qui sortent du tombeau, nus comme Adam, on aperçoit deux pèlerins. Ils ont gardé, eux, leur panetière suspendue à l'épaule : l'une est marquée de la croix de Jérusalem, l'autre de la coquille de saint Jacques de Compostelle. C'est avec ces emblèmes pro-

tecteurs qu'ils se présentent sans crainte au jugement de Dieu.

Les hommes du XIIe siècle ont aimé passionnément ces grands voyages. Il leur semblait que la vie du pèlerin était la vie même du chrétien. Car, qu'est-ce que le chrétien, sinon un voyageur qui ne se sent nulle part chez lui, un passant en marche vers une Jérusalem éternelle?

I

Depuis des siècles, Rome et le tombeau des apôtres mettaient en mouvement les foules. En été, quand revenaient les longs jours, quand le passage était facile au gué des rivières, les pèlerins descendaient des Alpes. Ils entraient en Italie soit par le col du Grand Saint-Bernard et la route d'Aoste, soit par le Mont Cenis et la route de Suse. Les deux routes se réunissaient à Verceil. Bientôt commençait la Via Æmilia, l'antique voie des légions romaines, qui, par Plaisance, Parme, Modène et Bologne, allait en droite ligne jusqu'à Forli. Près de Reggio, le passant pouvait deviner dans le lointain les hauteurs où s'élevait le château de Canossa. A Forli, la route tournait brusquement au sud et montait dans l'Apennin. On franchissait la cime — un de ces sommets d'où l'on voit à la fois la mer Adriatique et la mer Tyrrhénienne — non loin du fameux couvent des Camaldules de Saint-Romuald. Par le Casentin et ses forêts, profondes comme celles des pays du Nord, on descendait vers Arezzo. De là, en longeant le lac Trasimène, puis le lac de Bolsène, on arrivait à Viterbe et enfin à Rome.

Parfois les pèlerins suivaient un autre chemin. Entre Borgo San Donnino et Parme, une route se détachait de la Via Æmilia et franchissait l'Apennin au col de la Cisa. Nos vieilles épopées l'appellent la route du Mont Bardon. Le voyageur se dirigeait vers la mer de Toscane, qu'il atteignait à Luna, au pied des montagnes de marbre de Carrare. De là, par Lucques et Sienne, après avoir visité quelques sanctuaires vénérés, il allait rejoindre la première route, non loin de Viterbe.

C'était un moment solennel que celui où le pèlerin, en route depuis tant de jours, apercevait enfin, du haut du Monte Mario, cette Rome si longtemps désirée. Ce Monte Mario, ce promontoire au-dessus de la Terre Promise, s'appelait Mons Gaudii, le Mont de la Joie, le Montjoie de notre vieux cri de guerre. De là on découvrait toute la ville, la ville éternelle, « la Rome d'or ». On l'embrassait du regard dans son immensité, avec les clochers carrés de ses églises, ses grandes ruines, sa couleur fauve. Alors les pèlerins transportés entonnaient les strophes du fameux cantique : « Salut, ô Rome, maîtresse du monde, rouge du sang des martyrs, blanche du lis des vierges, sois bénie, ô Rome, pendant toute la durée des siècles. »

La ville était magnifiquement triste. De grands monuments, des temples encore parés de leur revêtement de marbre s'élevaient dans des déserts. Les légendes s'y attachaient comme le lierre aux vieux murs. Au XIIe siècle, presque tout sentiment de l'histoire était perdu ; les pèlerins erraient dans une ville de songe. On leur montrait le Château Miroir, un palais où Virgile avait placé jadis un miroir magique ; dans ce miroir on pouvait suivre les mouvements des plus lointains ennemis de l'empire. On leur racontait qu'au Capitole on voyait, au temps d'Auguste, autant de statues qu'il y avait de provinces romaines. Chacune d'elles portait une clochette suspendue au cou ; quand une province se révoltait, on entendait tinter sa clochette. Dans le Forum, près du temple de Vesta, on passait, non sans terreur, près de l'endroit où dormait sous terre le dragon exorcisé par le pape saint Sylvestre. Les statues qui s'élevaient encore çà et là semblaient pleines de mystère. L'une d'elles montrait du doigt le lieu secret où le pape Gerbert, en creusant, avait trouvé un souterrain rempli de trésors. Une statue de Faune avait parlé à l'empereur Julien et lui avait conseillé son apostasie.

La première visite du pèlerin était, à coup sûr, pour Saint-Pierre de Rome. Il y vénérait le tombeau de l'apôtre et une insigne relique : la face du Sauveur imprimée sur le voile de la Véronique. Mais les grands souvenirs de Saint-Jean de Latran touchaient peut-être aussi profondément son imagi-

nation. C'était la plus vieille église du monde, la mère de toutes les églises, *omnium ecclesiarum mater et caput*. Là, dans un palais qui ressemblait à une ville, vivait le vicaire du Christ, celui qui pouvait pardonner tous les péchés. C'était Constantin qui avait donné au pape ce palais et cette église. Nulle part le souvenir de Constantin, le premier empereur chrétien, n'était plus vivant. On entrait dans le baptistère, et on voyait la piscine où Constantin, disait-on, avait été baptisé. L'empereur était atteint de la lèpre, mais, au sortir de l'eau sainte, il se trouva miraculeusement guéri : quelques écailles blanches s'apercevaient encore attachées au marbre du bassin. Devant le Latran, dans cette grandiose solitude où la campagne romaine ajoute sa majesté à celle de Rome, on retrouvait encore Constantin. Il y avait là une statue équestre de bronze qui pendant des siècles fut regardée comme la sienne. Les pèlerins la contemplaient avec respect. Cette statue existe encore aujourd'hui, mais elle n'est plus à sa place. En 1538, Paul III, sur le conseil de Michel-Ange, la fit transporter au Capitole. Elle représente, comme on sait, non pas Constantin, mais Marc-Aurèle. Ainsi, par une erreur singulière, en croyant honorer le premier empereur chrétien, le moyen âge a rendu hommage au persécuteur du christianisme.

Il faut croire que cette magnifique statue laissait aux pèlerins un profond souvenir, car nous allons la retrouver dans nos églises de France. Ces curieuses et naïves copies méritent de retenir notre attention ; ce sera le premier exemple de ces œuvres d'art que les pèlerinages ont fait naître.

En parcourant nos provinces de l'Ouest, on rencontre plusieurs fois à la façade des charmantes églises de ces régions, sous une grande arcade, l'image d'un cavalier [1]. Ce sont les plus anciennes statues équestres de l'Europe moderne. Que n'a-t-on écrit sur ce mystérieux cavalier? Les uns y ont vu Pépin le Bref ou Henri II d'Angleterre, d'autres saint Georges ou saint Martin. Pourtant, un texte publié depuis longtemps

1. On voit ce cavalier sculpté à Châteauneuf-sur-Charente, à Surgères, à Parthenay-le-Vieux, à Saint-Hilaire-de-Melle (restauré), à Civray (restauré). On le voyait autrefois à Notre-Dame la Grande, à Poitiers, à Sainte-Croix de Bordeaux, à l'abbaye aux Dames et à Saint-Eutrope de Saintes, à Aulnay, à Airvault.

déjà, ne peut laisser aucun doute sur le vrai nom du cavalier. Vers le milieu du XIIe siècle, un baron nommé Guillaume David, bienfaiteur de l'abbaye aux Dames de Saintes, demanda par un acte, qui s'est conservé, à être enseveli devant la porte droite de l'église « sous le Constantin de Rome », « *sub Constantino de Roma, qui locus est ad dexteram partem ecclesiæ* ». Il y avait donc à la façade de l'église de Notre-Dame de Saintes une statue de Constantin ; or, c'était une statue équestre dont on voyait encore quelques traces, il y a cinquante ans.

A cette preuve décisive d'autres vinrent peu à peu s'ajouter. A l'intérieur du baptistère Saint-Jean de Poitiers, une peinture du XIIe siècle représentant un cavalier est accompagnée de l'inscription : *Constantinus*. Au XVIe siècle, le cavalier qui se voyait à la porte méridionale de Notre-Dame la Grande de Poitiers, et que les protestants détruisirent, était communément appelé Constantin. Au commencement du XIXe siècle, les cavaliers qui décorent la façade de l'église Saint-Hilaire de Melle et celle de Parthenay-le-Vieux étaient encore désignés par quelques vieilles gens sous le nom de Constantin. A Limoges, un groupe équestre, aujourd'hui détruit, avait fait donner à une antique fontaine le nom de fontaine de Constantin.

Il est donc devenu impossible de douter que l'énigmatique personnage ne soit l'empereur Constantin.

Mais ce Constantin des églises de France est-il bien réellement une imitation de celui du Latran? Le document de Saintes semble nous le laisser entendre. Constantin y est appelé « le Constantin de Rome » ; ce qui ne veut pas dire sans doute le Constantin qui a régné à Rome, mais le Constantin que l'on voyait à Rome, que le pieux chevalier y avait peut-être vu lui-même. Cette interprétation est fortifiée par un autre document. Le pavé en mosaïque de l'église de Riez (Basses-Alpes) était décoré jadis d'une figure de cavalier qu'une inscription appelait : *Constantinus leprosus*. C'était bien là le Constantin de la légende romaine, le Constantin guéri de la lèpre dans le baptistère du Latran. Il est difficile ici de ne pas penser à un souvenir de pèlerinage.

Pourtant une objection se présente à l'esprit. Les cavaliers les mieux conservés de nos églises foulent sous les pieds de

leur monture un petit personnage renversé. Avant les mutilations qui ont rendu plusieurs de ces groupes méconnaissables, ce détail ne faisait probablement défaut dans aucun. Rien de pareil ne se voit à Rome : il n'y a pas d'ennemi vaincu sous les pieds du cheval de Marc-Aurèle.

Il n'y en a pas aujourd'hui, il est vrai, mais il n'en était pas de même autrefois. Il résulte de plusieurs témoignages du XIIe et du XIIIe siècle, qui concordent parfaitement, que l'on voyait sous les pieds du « cheval de Constantin » un personnage enchaîné, une sorte de nain. C'était, à n'en pas douter, une personnification des peuples barbares vaincus par Marc-Aurèle. Ce personnage, plus petit que nature, a disparu et il faut le regretter, car la signification de la statue s'en trouve altérée. On sent moins vivement aujourd'hui la haute noblesse morale de l'empereur philosophe qui triomphe de ses ennemis avec le calme du stoïcien.

On ne saurait douter maintenant, il me semble, que les cavaliers de nos églises de l'Ouest ne reproduisent, ou n'essaient de reproduire la statue de Rome. L'imitation, en effet, est fort libre. Il est probable qu'aucun de nos sculpteurs n'avait vu l'original. Ils travaillaient d'après les descriptions un peu vagues des pèlerins. Aussi ont-ils imaginé Constantin sous l'aspect d'un souverain du XIIe siècle. Parfois ils lui mettent un faucon sur le poing, et ils n'oublient pas de le revêtir du manteau sans lequel un grand personnage de ce temps-là n'eût osé paraître en public. Et précisément Wace nous fait à ce sujet un curieux récit. Lorsque le duc de Normandie, Robert, vint à Rome, il alla voir, comme tout le monde, la fameuse statue de Constantin. Mais, quand il remarqua que l'empereur n'avait pas de manteau, il en fut si choqué qu'il en fit prendre un dans sa garde-robe pour qu'on le lui jetât sur les épaules.

En France, au XIIe siècle, les clercs n'avaient pas oublié que Constantin avait été le premier empereur chrétien. Il est donc probable que le petit personnage couché sous ses pieds fut considéré comme un symbole du paganisme vaincu. C'est ce qui peut expliquer pourquoi l'on voit aujourd'hui à Châteauneuf et pourquoi l'on voyait autrefois à Sainte-Croix de Bordeaux une femme debout devant le cheval de

l'empereur. Cette femme n'est autre que l'Église chrétienne accueillant son champion, comme la noble dame de l'épopée accueille le chevalier qui a désarmé son ennemi et vengé son honneur.

La présence du cavalier à la façade de tant d'églises de l'Ouest ne signifie pas que les fidèles de ces régions aient fait plus fréquemment que d'autres le pèlerinage de Rome. Le Constantin vainqueur du paganisme, inspiré par un pèlerin qui avait vu la statue du Latran, est devenu bientôt un motif d'école. Nous ne savons où ce motif a pris naissance, mais nous voyons fort bien qu'il a été adopté par les ateliers de sculpture de la Saintonge et du Poitou, et que c'est par eux qu'il s'est répandu dans ces provinces.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que le cavalier ne se rencontre que dans cette région de la France. Nous venons de le signaler à Riez, dans les Basses-Alpes. On le retrouve sur un chapiteau de la cathédrale d'Autun. On le voit encore encastré dans le mur extérieur de l'église de Saint-Étienne-le-Vieux à Caen. Dans ces trois exemples, le vaincu figure ou figurait sous les pieds du cheval. Il n'est pas prouvé que ces trois représentations aient été inspirées par les cavaliers de l'Ouest. L'idée a dû venir à plus d'un pèlerin de faire représenter la fameuse statue du Latran : des artistes qui ne se connaissaient probablement pas, mais qui sentaient de même, ont traité leur sujet presque de la même manière.

II

Le pèlerin qui restait quelques semaines à Rome allait prier dans beaucoup d'églises. Il y rencontrait souvent l'image de saint Pierre, le vrai héros de la Rome chrétienne. On le voyait sans cesse représenté dans les mosaïques qui ornaient les absides et les arcs de triomphe des basiliques. Certains détails de ces images devaient frapper vivement les voyageurs attentifs.

Dans les plus anciennes mosaïques, saint Pierre apparaissait avec l'épaisse chevelure que la tradition lui attribuait ; mais, à Sainte-Agathe des Goths, à Saint-Cosme et Saint-

Damien, à l'oratoire de Saint-Venance, ses cheveux, coupés sur le haut de la tête, prenaient la forme d'une couronne. Dans une mosaïque un peu plus récente, dans celle du triclinium du Latran, contemporaine de Charlemagne, saint Pierre avait sur la tête, au milieu de son épaisse chevelure, un cercle tracé au rasoir. Ainsi, dans les mosaïques romaines, saint Pierre portait la tonsure des clercs; il était marqué du signe symbolique. Il n'apparaissait plus seulement comme le premier d'entre les apôtres, mais comme le premier d'entre les prêtres.

D'autres traits retenaient l'attention du pèlerin. Tandis que les autres apôtres ne portaient que des rouleaux ou des livres, saint Pierre avait presque toujours deux clefs à la main. On le voyait avec ses clefs à l'arc de triomphe de Saint-Paul hors les murs, à Sainte-Agathe des Goths, à Saint-Venance, à Saint-Théodore, à Saint-Marc. Ces deux clefs étaient deux symboles : c'était le pouvoir de lier et de délier que le Christ avait donné à l'apôtre. Saint Pierre portant les clefs, c'était le pape, ou plutôt c'était la papauté elle-même. Les successeurs de saint Pierre rappelaient à tous que ce droit surhumain de condamner et d'absoudre, ils le tenaient de Dieu.

Plus on avançait dans le temps et plus l'image de saint Pierre se rapprochait de celle des papes. Au triclinium de Saint-Jean de Latran, saint Pierre, tonsuré comme un clerc, portait sur sa tunique l'insigne même du souverain pontife : le pallium ; les clefs reposaient sur ses genoux. Ce saint Pierre devenu une sorte d'allégorie de la papauté présentait l'étendard à Charlemagne.

Le pèlerin pouvait rencontrer des images plus audacieuses encore. Sur les monnaies papales, saint Pierre, transformé en pape, porte parfois la tiare en forme de cône qui est la tiare primitive.

Ainsi, dans les monuments romains, saint Pierre apparaissait toujours sous le même aspect : on reconnaissait en lui le chef de la hiérarchie ecclésiastique, le pape.

Les pèlerins emportaient cette image dans leur souvenir. Nous la retrouvons en France dès les premières années du XIIe siècle. Les piliers du cloître de Moissac ont été décorés vers 1100 de grandes figures d'apôtres ; ces bas-reliefs archaï-

ques marquent les débuts de la sculpture monumentale. Or, saint Pierre apparaît là tel qu'on le voyait à Rome : il tient les deux clefs à la main et porte sur le haut de la tête la tonsure. Devant cette image, le pèlerin des routes d'Italie pensait à la ville éternelle et à ses saintes églises.

A partir de ce moment, saint Pierre se présente presque toujours chez nous sous cet aspect. Quand on étudie l'art du XIIe siècle, on remarque avec surprise que, même dans les scènes de l'Évangile, saint Pierre se distingue souvent des autres apôtres par la tonsure. Dans le grand vitrail du XIIe siècle de la cathédrale de Chartres, saint Pierre, assis à la table de la Cène, se reconnaît aussitôt à sa tonsure. A Chartres, comme dans certaines mosaïques de Rome, les cheveux ne sont pas rasés mais coupés aux ciseaux de façon à dessiner des couronnes superposées. A Vézelay, les sculpteurs des chapiteaux nous racontent-ils l'histoire ou la légende de saint Pierre? Ils nous le montrent avec la tonsure. Saint Pierre délivré de sa prison par l'ange ressemble avec sa couronne de cheveux à un moine bénédictin.

Il n'est pas jusqu'au saint Pierre transformé en pape qu'on ne puisse découvrir. Un chapiteau du cloître de Montmajour le représente, comme les monnaies papales, avec la tiare.

Ainsi le saint Pierre du XIIe siècle avec ses attributs est une image de la papauté. Les abbés, les évêques, qui dirigeaient alors la main des artistes, nous le rapportèrent de Rome.

III

Le voyageur qui se rendait à Rome par la route du Mont Bardon ne manquait pas de s'arrêter à Lucques. Il n'y arrivait pas sans peine. Au printemps, les torrents des Apennins emportaient les ponts et inondaient de vastes étendues de l'antique chaussée romaine. La route était si dangereuse qu'il s'était créé, à Altopascio, un ordre de religieux hospitaliers sous le patronage de saint Jacques. Ils réparaient la chaussée, rebâtissaient les ponts, établissaient des bacs. Parfois, au passage des gués, ils portaient les voyageurs sur leurs épaules, comme le saint Christophe de la légende.

A la nuit tombante, ils sonnaient la cloche des églises pour guider les pèlerins égarés. C'était donc avec joie que l'on voyait s'éloigner et bleuir les montagnes, tandis qu'on s'avançait au milieu des oliviers et des cyprès de la belle plaine de Lucques.

Quand on visite Lucques aujourd'hui, on s'étonne du nombre et de la beauté des églises. Presque toutes ont reçu, à la façade, leur charmante parure de colonnettes de marbre à la fin du XIIe siècle ou au commencement du XIIIe, au temps des grands pèlerinages. Lucques était, en effet, une des pricipales étapes de la route de Rome. On s'y reposait de ses fatigues. Chaque église de la ville et des faubourgs avait son hôpital où les pèlerins étaient accueillis.

Pourquoi les pieux voyageurs s'arrêtaient-ils de préférence à Lucques? Ce n'était pas pour honorer les vieux saints de la ville, saint Frediano ou saint Regulus, mais pour aller prier devant une image du Christ en croix. Cette image, célèbre entre toutes, s'appelait le « Santo Volto », le « Saint Visage », le « Saint Vou », comme on disait en France. Elle avait une romanesque histoire.

On racontait qu'en 782, un bateau, sans passagers ni pilote, avait abordé à la côte de Toscane, près de Luna. On y trouva un grand christ de bois sculpté qui fut aussitôt apporté à Lucques. Ce christ miraculeux était l'œuvre de Nicodème, disciple du Sauveur, qui était sculpteur comme saint Luc était peintre. Nicodème avait vu son maître mort sur la croix, et il avait essayé d'éterniser par son art cette douloureuse image. Mais l'entreprise était au-dessus des forces humaines et il désespéra bientôt d'y réussir. Un jour qu'il s'était endormi de fatigue auprès du christ inachevé, un ange descendit du ciel et termina l'œuvre. Belle légende, qui donne à l'art, quand il est grand, une origine céleste.

Le christ de Lucques se conserve encore aujourd'hui dans la cathédrale Saint-Martin. Il est enfermé dans un petit temple de la Renaissance, œuvre gracieuse de Matteo Cividale et ne se montre qu'aux grandes fêtes. Le fidèle qui le contemple est sans doute un peu déçu, car le christ miraculeux disparaît sous de riches ornements ; il a une collerette, des bijoux. Il n'en était pas ainsi au moyen âge. Le

pèlerin voyait le christ tel que Nicodème l'avait sculpté; on s'était contenté de placer sur sa tête une couronne. Pourtant, à certains jours, pour défendre ses pieds contre les baisers des pèlerins, on les chaussait de souliers d'argent. Ce qui faisait l'originalité du christ de Lucques, c'est qu'il n'était pas nu : l'artiste l'avait représenté sur la croix avec une longue robe serrée à la taille. Une pareille œuvre est, suivant toutes les vraisemblances, d'origine orientale. Nous reconnaissons le Christ mourant tout vêtu sur la croix de l'Évangéliaire syriaque de Florence et de quelques anciens monuments de l'Orient.

Au XIIe siècle, ce Christ crucifié avec une robe avait déjà quelque chose d'étrange : il frappait d'autant plus les imaginations. On lui attribuait des miracles : il en est un que les poètes avaient célébré. On racontait qu'un jongleur, après avoir chanté toute la journée sur les places de Lucques, sans recueillir un denier, entra le soir dans l'église Saint-Martin. Il s'agenouilla devant le Saint Vou, et, en guise de prière, joua son plus bel air de vielle. Le christ avait alors ses souliers d'argent : il en jeta un au jongleur. Tout joyeux, le pauvre musicien s'empressa d'aller montrer à l'évêque ce merveilleux présent. Mais l'évêque incrédule l'obligea à le rendre. Aussitôt le miracle se renouvela, et l'église de Lucques dut racheter fort cher au jongleur le soulier du christ. Ainsi les chanteurs des routes d'Italie se consolaient avec leur *Légende dorée*.

Grâce aux pèlerins, la renommée du christ de Lucques se répandit au delà des Alpes. Dès le XIe siècle, Guillaume le Roux, duc de Normandie et roi d'Angleterre, jurait par le Saint Vou. Au XIIe siècle, les poètes épiques racontaient que Charlemagne, poursuivant Ogier le Danois sur la route du Mont Bardon, s'était arrêté à Lucques pour vénérer la sainte image.

Les pèlerins qui rentraient en France portaient parfois, attachée à leur tunique, une figurine de plomb représentant le christ de Lucques. On a retrouvé, en 1908, un de ces souvenirs de pèlerinage au fond du port de Wisant [1], le vieux port que nomme la *Chanson de Roland*. C'est là que s'embarquaient

1. Pas-de-Calais.

les Anglais qui revenaient de Rome. Ils n'oubliaient pas le saint crucifix : un bas-relief du XIIe siècle placé à l'extérieur de l'église de Langford (dans la région d'Oxford), n'est pas autre chose qu'une copie du christ de Lucques.

Ces copies ne durent pas être rares dans nos églises de France ; il ne s'en est conservé qu'un petit nombre. On peut en voir une aujourd'hui dans une des chapelles de la cathédrale d'Amiens. C'est un beau christ en bois vêtu d'une longue robe, couronné, et tout à fait semblable au Saint Vou. Il est des dernières années du XIIe siècle : la finesse encore archaïque des plis, le noble caractère de la tête lui assignent cette date. Cet ex-voto du pèlerinage d'Italie ne serait probablement pas arrivé jusqu'à nous, s'il n'eût été l'objet d'une légende fort connue du peuple d'Amiens. Un jour, disait-on, ce christ s'était incliné au passage des reliques de saint Honoré. On peut voir ce miraculeux épisode représenté au portail méridional de la cathédrale d'Amiens.

Ces images du Christ, si peu conformes à la tradition, durent vivement choquer le clergé si raisonnable du XVIIe siècle. Il est probable que beaucoup de ces vieux souvenirs disparurent alors. C'est seulement dans des provinces reculées, dans des régions un peu sauvages, longtemps fidèles aux vieilles mœurs et aux vieilles images, que se sont conservées ces copies du Saint Vou. Dans les montagnes du Roussillon, des églises peu connues, celles de Belpuig, d'Agoustrine, de Llagonne, sur la route de Mont-Louis, gardent fidèlement ces vieux christs de bois du XIIe siècle. Ils reproduisent tous les trois l'original de Lucques, mais c'est le christ de Belpuig qui imite le plus fidèlement son modèle : l'artiste a copié jusqu'à la ceinture qui serre la robe et qui pend par devant en deux longues lanières.

Dans le reste de la France, ces images ne tardèrent pas à paraître étranges aux fidèles qui n'avaient pas vu le Saint Vou. Elles faisaient travailler leur imagination. Chose extraordinaire, on les prit bientôt pour des figures de femmes : on crut voir une sainte attachée toute vêtue à la croix. C'est ainsi que naquit et se répandit la légende de sainte Wilgeforte.

On racontait qu'une jeune princesse portugaise, fille d'un

roi païen, mais chrétienne en secret, allait épouser, sur l'ordre de son père, un prince infidèle. En vain suppliait-elle le roi de renoncer à son projet : il demeurait inflexible. Désespérée, elle demanda à Dieu, dans une fervente prière, de la rendre si laide qu'elle devînt pour son fiancé un objet d'horreur. Sa prière fut exaucée, et il lui poussa soudain une longue barbe qui la métamorphosa en homme. Le roi, plein de colère, la fit mettre en croix. On voit clairement ici comment une œuvre d'art mal comprise a pu faire naître une légende et créer une sainte nouvelle [1]. On peut d'autant moins douter de cette filiation qu'on voit, attribué à sainte Wilgeforte, le fameux miracle du Saint Vou de Lucques. On racontait, en effet, que la sainte avait jeté son soulier d'argent à un joueur de vielle, et des œuvres d'art (d'une époque déjà tardive, il est vrai) s'efforcèrent d'accréditer ce récit.

Les représentations de la sainte crucifiée, que l'on rencontre encore çà et là, ne sont pas fort anciennes. Elles sont d'un temps où le christ de Lucques, délaissé par les pèlerins, était oublié. Il est possible que certaines images du Saint Vou, à moitié détruites par le temps, aient été remplacées dans plus d'une église par celles de sainte Wilgeforte.

IV

Les pèlerins de la Terre Sainte ne passaient pas tous par Rome. Au lieu d'abandonner la Via Æmilia à Forli pour gravir l'Apennin, beaucoup continuaient leur route tout droit, vers Rimini, Pesaro, Ancône. De là, jusqu'à Brindes ou Otrante, ils suivaient l'antique voie romaine qui longeait la mer. Mais ils manquaient rarement de se détourner un peu de leur chemin pour visiter le fameux sanctuaire de l'archange saint Michel sur le mont Gargano. A Sipontum, que remplaça plus tard Manfredonia, ils prenaient un rude sentier et s'élevaient jusqu'au sommet à travers la grande forêt mugissante chantée par Horace. Là, s'ouvrait devant eux la mystérieuse grotte de l'archange, et sur le seuil ils pouvaient lire : « *Terribilis*

1. Le nom de sainte Wilgeforte vient probablement de Virgo fortis. On l'appelait aussi sainte Liberata, la sainte délivrée par Dieu.

est iste locus. » Un escalier, descendant dans les ténèbres, les conduisait jusqu'au fond de la grotte sacrée, jusqu'au saint des saints, où sur la pierre apparaissait, à la lueur des cierges, la trace des pieds de l'archange.

On disait, en effet, qu'en 492 saint Michel s'était manifesté sur ce haut sommet. Il avait épouvanté par un prodige des bergers qui cherchaient un taureau égaré; puis, il avait révélé à l'évêque de Sipontum qu'il voulait être honoré en ce lieu. On trouva, en effet, dans la grotte un autel consacré par l'archange lui-même.

On ne pouvait rien imaginer de plus poétique que cette sombre grotte sur ce sommet sauvage, au milieu des forêts qui descendaient vers la mer. Aux pèlerins, comme aux moines du moyen âge, il fallait des paysages grandioses. L'esprit de Dieu semblait planer sur les cimes, emplir les vastes horizons.

Dès le VIIe siècle, la grotte du mont Gargano devint un des lieux de pèlerinage les plus célèbres de l'Italie. Les rois lombards, qui possédaient le fameux sanctuaire dans leur duché de Bénévent, eurent un culte particulier pour saint Michel : ils mirent son image sur leurs monnaies, sur leurs étendards ; ils lui élevèrent des églises à Pavie, à Lucques. Ils honoraient en saint Michel l'ange des combats, le soldat de Dieu.

Les empereurs du Saint-Empire héritèrent de ce culte. Quand ils descendaient en Italie, il leur arrivait d'aller jusqu'au mont Gargano. Othon III y vint pour expier la mort de Crescentius. Henri II y eut une vision. Il lui sembla que les parois de la grotte s'évanouissaient et qu'il voyait apparaître saint Michel à la tête de l'armée des anges. Un des anges s'approcha de lui et lui toucha la hanche, comme il avait fait jadis à Jacob. Tout disparut alors, mais l'empereur vit bien qu'il n'avait pas rêvé, car toute sa vie il porta la marque du doigt de l'ange.

La France, elle aussi, envoya au mont Gargano des voyageurs fameux : saint Odon, abbé de Cluny, saint Gérard, abbé de la Grande-Sauve, et l'illustre Suger.

Y avait-il dans la sainte caverne une de ces images qui se gravent dans le souvenir du voyageur? On ne saurait en douter, car le témoignage du moine Bernard, pèlerin français

du IXe siècle, est formel. « A l'intérieur, dit-il, on voit du côté de l'Orient, l'image de l'ange. » C'était, sans doute, une grande icône peinte. La vieille image de saint Michel a disparu, mais la grotte en conserve d'autres. Sur un trône de marbre, l'archange est sculpté. Il est représenté de face ; ses deux ailes tombent parallèlement ; des deux mains il enfonce sa lance dans la gueule du dragon qui se tord sous ses pieds. L'œuvre paraît être du commencement du XIIe siècle. C'est à la fin du même siècle que semble appartenir une statuette de saint Michel conservée également dans le sanctuaire : elle représente l'archange dans la même attitude, avec le même monstre sous les pieds. Tel était, suivant toutes les vraisemblances, le saint Michel qui s'offrait depuis des siècles à la vénération des pèlerins sur la paroi orientale de la grotte. Les deux images de saint Michel qui subsistent dans le sanctuaire reproduisent, sans aucun doute, un type consacré. Le saint Michel debout sur le dragon, que l'art byzantin ne connaît pas, est le saint Michel du mont Gargano. C'est là qu'il a dû naître dès les temps carolingiens : c'est de là qu'il s'est répandu en Europe. Ce groupe hiératique n'est pas sans beauté. Il reste pour nous plein de sens ; l'ange debout sur la bête semble être une image de l'âme victorieuse de l'instinct.

Comme il est naturel, le saint Michel du Gargano se rencontre assez souvent en Italie. Dans les régions de l'Italie méridionale, que dominait la Sainte Montagne, on le voit sculpté à la façade de la cathédrale de Ruvo et sur un chapiteau de la cathédrale de Molfetta. Plus au nord, dans les Abruzzes, on le reconnaît au-dessus d'un des portails de l'abbaye de Saint-Clément in Casauria. En remontant vers les Alpes par la voie Émilienne, le pèlerin le rencontrait à Borgo San Donnino, au baptistère de Parme, à la façade de Saint-Michel de Pavie, tel qu'il l'avait vu au mont Gargano, la lance à la main, le dragon sous les pieds. Il se montre toujours pareil à Pistoie, à Groppoli, à Todi.

On ne saurait s'étonner qu'on ait si souvent imité le saint Michel du mont Gargano, quand on se souvient qu'en Italie on imita jusqu'à la grotte de l'archange. A Rome, dès le VIIe siècle, le pape Boniface éleva au sommet du môle d'Ha-

drien, à l'endroit où jadis saint Grégoire avait vu l'archange remettre l'épée au fourreau, une église dédiée à saint Michel. Or, cette église aérienne, que le peuple nommait « Saint-Michel entre les nuages », était bâtie en forme de crypte, *cryptatim* ; elle était donc destinée à rappeler aux pèlerins la caverne sainte qu'ils avaient vue au sommet de la montagne apulienne.

En Campanie, sur le mont Gaurus, qui domine Sorrente, de bonne heure fut construite une église en l'honneur de saint Michel. Le mont Gaurus s'élève au-dessus de la mer Tyrrhénienne, comme le mont Gargano s'élève au-dessus de la mer Adriatique. Les deux montagnes se répondent et les deux sanctuaires se ressemblaient. L'église du Gaurus, au témoignage du moine Bernard, qui la visita au IXe siècle, offrait cette curieuse particularité d'être conçue comme une crypte.

Mais c'est de l'autre côté des Alpes, c'est en France, que l'on rencontre la plus étonnante imitation du sanctuaire du mont Gargano. Cette copie, qui devint aussi fameuse que l'original, c'est notre Mont-Saint-Michel normand. Ici tout est pareil. Saint Michel annonce en songe à saint Aubert, évêque d'Avranches, comme il l'avait fait jadis à l'évêque de Sipontum, qu'il veut avoir un sanctuaire sur la montagne. Un taureau, dans les deux récits, fait connaître l'endroit où l'archange veut être honoré. Enfin, les deux sanctuaires ont la même forme. Comme il n'y avait pas de grotte naturelle au sommet du Mont-Saint-Michel, saint Aubert creusa une crypte « qui reproduisait, dit le texte, la forme de celle du mont Gargano ». La filiation est évidente. La dédicace de la crypte du Mont-Saint-Michel eut lieu, suivant la tradition, le 7 octobre 709.

Il serait fort intéressant de savoir si, dans les églises qui se succédèrent au sommet du rocher normand, il y eut, de bonne heure, une image de saint Michel. Les textes sont muets ; mais comment eût-il pu en être autrement? A défaut de reliques, il fallait aux pèlerins des images : ils voulaient voir l'archange qu'ils venaient prier de si loin. Il y a de bonnes raisons de croire qu'il y eut au Mont-Saint-Michel normand une icône pareille à celle du mont Gargano. Au XIIe siècle, un sceau de l'abbé Robert de Torigny nous montre saint

Michel debout sur le dragon. La cire est aujourd'hui à moitié brisée, mais on devine que l'archange levait le bras pour enfoncer sa lance dans la gueule du monstre placé sous ses pieds. Cette figure était comme le blason de l'abbaye : jusqu'au XIVe siècle nous la retrouvons pareille sur le sceau des abbés. Elle avait quelque chose d'hiératique, d'immuable. On n'y changeait rien, sans doute parce qu'elle reproduisait une image célèbre, connue de tous les pèlerins.

Ainsi, nous retrouvons en Normandie, non seulement la fameuse grotte apulienne, mais encore le saint Michel italien.

Le Mont-Saint-Michel-au-péril-de-la-mer eut bientôt une immense célébrité. Ce roc battu des vagues, cette église ébranlée par les vents, cette mer, ce ciel menaçants touchaient plus fortement les imaginations que la lumineuse montagne italienne.

Notre Mont-Saint-Michel fut imité à son tour, car c'est bien sans doute le Mont-Saint-Michel que voulait copier le doyen de la cathédrale du Puy, quand il éleva en 962, au sommet d'un pic de basalte, une chapelle en l'honneur de l'archange. Les fresques qui décoraient cette petite église aérienne, une des poétiques fantaisies de l'art, sont aujourd'hui effacées. On n'y voit plus le maître du lieu, saint Michel, mais on le retrouve à la cathédrale du Puy. Une grande fresque nous le montre solennel, immobile, la lance enfoncée dans le corps du dragon vaincu. Il le foule aux pieds sans daigner lui jeter un regard. Les antiques icônes vénérées par les pèlerins au mont Gargano et au Mont-Saint-Michel devaient ressembler à la fresque du Puy.

Il y eut sans doute en France beaucoup de peintures du même genre. On en retrouvera peut-être quelques-unes sous le badigeon dans les tribunes, ou même dans les clochers de nos églises romanes. Car, dès les temps carolingiens, ce fut une tradition d'honorer l'archange dans les parties hautes de l'église. Les monastères clunisiens y restèrent particulièrement fidèles : à Cluny, à Payerne, à Romainmoutiers, à Tournus, saint Michel avait une chapelle au sommet des tours. On voulait commémorer de la sorte, nous dit un liturgiste du moyen âge, l'apparition de l'archange sur le mont Gargano.

A défaut de peintures, il subsiste çà et là, en France, quelques bas-reliefs qui reproduisent, avec plus ou moins d'exactitude, le saint Michel hiératique des pèlerins. A Selles-sur-Cher (Cher), on remarque parmi les sculptures incrustées à l'extérieur de l'abside, un saint Michel debout sur le dragon. Immobile, il enfonce sa lance, de la main gauche, dans la gueule du monstre, au lieu de l'enfoncer de la main droite. A la façade de Vermenton (Yonne), un saint Michel à moitié détruit paraît avoir été conforme de tout point au type reçu. A Saint-Gilles, un beau bas-relief montre le groupe de l'archange et du monstre sous l'aspect consacré. Mais déjà la vie s'insinue dans la vieille image de dévotion : l'ange triomphe en combattant.

Il est curieux de voir nos artistes secouer peu à peu le joug de la tradition. De bonne heure, ils avaient attaché un bouclier au bras gauche de l'archange. Cette particularité, étrangère à l'art italien, se remarque assez fréquemment chez nous au XIIe siècle. Un manuscrit enluminé au Mont-Saint-Michel à la fin du XIIe siècle, nous montre un saint Michel tout à fait conforme au type consacré, mais portant au bras le bouclier. Ainsi, les nouveautés s'introduisaient jusque dans le sanctuaire de l'archange. Nos sculpteurs surtout, bouillonnant de sève, impatients de créer, ne pouvaient se résoudre à reproduire indéfiniment l'antique image. A l'immobilité grandiose d'autrefois ils préférèrent le mouvement. Sous leur ciseau, saint Michel devint un chevalier qui livre bataille. Le saint Michel le plus vivant que le XIIe siècle ait créé est au portail de Saint-Michel d'Entraigues dans la Charente. Jamais artiste ne remplit un tympan d'une plus fière arabesque. Le vent du ciel souffle dans les grandes ailes de l'archange et soulève les plis de sa tunique. Le long corps du dragon se crispe et se noue. Comme jadis, saint Michel est debout sur le monstre et lui enfonce sa lance dans la gueule ; mais une vie nouvelle anime le groupe antique de l'ange et de la bête. Il y aurait bien des variantes à citer. Voilà ce que, dès le XIIe siècle, nos artistes français surent tirer de la vieille icône, devant laquelle priaient les pèlerins.

V

L'Italie, on le voit, a donné à la France le type de saint Pierre, le type de saint Michel, l'image du Saint Vou, enfin le cavalier de nos églises de l'Ouest. Mais l'Italie a reçu bien davantage. C'est par la route des pèlerins, la « Via Francigena », comme on l'appelait au moyen âge, que dès le XIIe siècle, la poésie française et l'art français ont pénétré de l'autre côté des Alpes. Sur ces grandes routes passaient des milliers de pèlerins venus de France, des riches, des puissants et ceux qui n'avaient que leur âme à sauver ; mais, dans ces grands cortèges, quels qu'ils fussent, il y avait toujours des jongleurs. Ils s'arrêtaient aux étapes du voyage, et, sur la place, près de l'église, entourés des Français et aussi des Italiens, ils récitaient nos chansons de gestes. Au XIIIe siècle, le jurisconsulte Odofredo parle des jongleurs qui chantaient Roland et Olivier sur les places publiques de Bologne. Bologne est sur la voie Emilienne, c'est-à-dire sur le grand chemin des pèlerins. Grâce aux jongleurs français, l'Italie connut, bien peu d'années après la France, Charlemagne et ses barons, Artus et les chevaliers de la Table Ronde. Dès 1131, une inscription de Nepi, petite ville située à deux pas de la route des pèlerins, menace du sort de Ganelon celui qui trahirait son serment.

Mais les jongleurs ne se contentaient pas d'apporter des chansons de France, ils en inventaient de nouvelles. Ces épopées, faites pour les pèlerins, se passaient sur les grandes routes de Rome[1]. Les voyageurs avaient la joie de rencontrer sans cesse sur leur chemin le souvenir des héros. En passant à Mortara, ils se souvenaient qu'Amis et Amile, ces deux saints de l'amitié chantés par les poètes, y étaient ensevelis l'un près de l'autre. Ils traversaient avec respect la forêt d'Imola, car les jongleurs venaient de leur apprendre que Berthe et Milon, chassés par Charlemagne, y avaient vécu et que Roland y était né. A Sutri, ils retrouvaient Roland : au dire des poètes,

1. Il faut lire, à ce sujet, le tome II des *Légendes épiques*, de J. Bédier. Il y met en pleine lumière le rôle de la route de Rome sur la formation des légendes.

il y avait passé ses premières années, et c'est là que Charlemagne avait vu pour la première fois le fier enfant, « semblable à un lion ».

La route du mont Bardon était la route d'Ogier le Danois. Les pèlerins se rappelaient que le rebelle fuyant devant Charlemagne s'était arrêté à Luna et au château de Montchevrel, qu'il avait franchi, comme eux, le pont du Serchio, traversé l'Arno blanc et l'Arno noir.

Ainsi les grands hommes de l'antiquité, qui avaient foulé les dalles des chaussées romaines, étaient maintenant oubliés. Mais ces routes vénérables ne restaient pas vides de souvenirs ; les poètes français leur rendaient leur majesté, les embellissaient d'une nouvelle histoire. Ils les animaient d'un monde de héros, jeunes comme les héros d'Homère.

Tous ces récits pénétrèrent profondément dans l'imagination italienne. Dès le XIIe siècle, la connaissance du français était fort répandue en Italie ; elle le fut encore davantage au XIIIe siècle. Saint François d'Assise, s'il en faut croire Thomas de Celano, chantait les louanges du Seigneur en langue française. Plusieurs de nos grandes épopées françaises, copiées par des mains italiennes, se conservent encore aujourd'hui dans les bibliothèques de l'Italie.

Mais l'Italie ne se contenta pas d'écouter, de lire et bientôt d'imiter les récits de nos chanteurs : elle voulut les éterniser par l'art. Chose remarquable, les œuvres qu'elle leur consacra se trouvent toutes sur les routes des pèlerins et des jongleurs.

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, la cathédrale de Brindisi fut décorée d'un pavement en mosaïque où se voyaient des scènes de l'Ancien Testament. Mais, chose plus intéressante, dans un des compartiments de la mosaïque, Roland, Olivier et l'archevêque Turpin était représentés. Leur nom était écrit auprès d'eux en français. Cette œuvre si curieuse a été anéantie par le tremblement de terre de 1858 ; seuls, quelques mauvais dessins en conservent aujourd'hui le souvenir. Si médiocres que soient ces reproductions, elles nous permettent de reconnaître sans peine plusieurs épisodes de notre *Chanson de Roland*.

Voici d'abord l'archevêque Turpin, à cheval : le bras levé, il semble s'adresser à Roland qui sonne du cor. C'est, à n'en

pas douter l'illustration de ce passage de la *Chanson* : « L'archevêque pique son cheval de ses éperons d'or pur... « Sire Roland, dit-il, voyez, nos Français sont condamnés à mort. Votre cor ne nous sauverait pas : Charles est bien loin et tarderait trop à venir. Mais néanmoins, il vaudrait mieux en sonner... Le roi viendra et saura nous venger. Les Français de Charlemagne descendront de leurs chevaux. Ils nous trouveront morts et coupés en pièces : ils recueilleront nos chefs et nos corps ; ils emporteront nos bières à dos de cheval ; ils nous enterreront dans les cloîtres des moutiers. Les loups, les porcs et les chiens ne nous mangeront pas. » — « Vous dites bien, répond Roland. » Roland a mis l'olifant à ses lèvres. Il l'embouche bien et sonne d'une puissante haleine. Les puys sont hauts et le son va loin. On en entend l'écho à trente lieues. »

La mosaïque montrait alors la dernière mêlée. Le dessin ne nous en donne plus qu'un fragment. Les Sarrasins portent le bouclier rond ; ils ont des armes qui ne sont pas celles des chevaliers ; l'arc et la hache. C'est dans ce suprême combat qu'Olivier fut blessé à mort.

Les Sarrasins se sont enfuis. Roland parcourt seul le champ de bataille. Il découvre les corps de ses compagnons. « Ivon et Ivoir, Gerier et Gérin, le Gascon Engelier, Bérenger, Othon, Samson, Anséis et le vieux Gérard de Roussillon. L'un après l'autre il emporte les dix barons. » Et la naïve mosaïque nous montre en effet des guerriers morts soigneusement alignés les uns auprès des autres et Roland portant un cadavre sur ses épaules. On ne voit pas, il est vrai, l'archevêque Turpin les bénir, mais on voit un ange sortir du ciel, les mains tendues, prêt à recueillir les âmes des barons. L'artiste a traduit de la sorte les paroles mêmes de l'archevêque : « Que Dieu le glorieux ait toutes vos âmes, qu'en Paradis il les mette en ses saintes fleurs. »

Et voici enfin le dernier épisode. Roland appuyé sur son épée, presque défaillant, contemple le cadavre d'Olivier. La tête du héros mort repose sur son bouclier; son âme vient de s'échapper de sa bouche sous la figure d'un petit enfant et un ange lui tend les bras. Nous reconnaissons encore un passage de la *Chanson* très exactement traduit : « Roland s'en retourne

fouiller la plaine, près d'un églantier, sous un pin, il trouve le corps de son compagnon Olivier. Sur un écu, près des autres pairs, il couche son ami... Quand le comte Roland voit morts tous ses pairs et Olivier, celui qu'il aimait tant, il en a l'âme attendrie, il se prend à pleurer ; tout son visage est décoloré, sa douleur est si forte qu'il ne peut se soutenir. »

Ainsi, notre *Chanson de Roland* se chantait à Brindes, non loin de la borne milliaire qui marquait l'extrémité de la voie Appienne, près du port où les pèlerins français s'embarquaient pour la Terre Sainte. Mais cette chanson était-elle exactement celle que nous avons aujourd'hui? Un épisode, dont nous n'avons pas encore parlé, nous surprend. Après la mêlée, on voit, ou plutôt l'on devine deux cavaliers à moitié effacés qui se retirent de la bataille. Le second, comme son nom l'indique, est Olivier ; le premier ne peut être que Roland. Roland conduit par la bride le cheval d'Olivier mourant. La *Chanson de Roland*, telle qu'elle nous est parvenue, ne contient rien de pareil. Mais cet épisode se rencontre dans plusieurs adaptations étrangères de notre *Chanson*, dans le *Rolandslied* de l'Allemand Conrad, et dans deux imitations italiennes. Pourtant, la mosaïque de Brindisi ne s'inspirait pas d'un poème étranger, puisque les noms des héros sont écrits en français. Il en faut conclure que les jongleurs des routes d'Italie chantaient une *Chanson de Roland* légèrement différente de la nôtre. Quelques additions avaient pu s'y glisser avec le temps, car la partie de la mosaïque de Brindisi qui était consacrée à Roland ne pouvait être antérieure au premier quart du XIIIe siècle. La date de 1178 qu'on lisait jadis, nous dit-on, sur le pavement, était sans doute vraie pour une partie de la mosaïque ; elle ne l'était pas pour toute la mosaïque. Les longues housses des chevaux, les écus étroits décorés d'armoiries que portent Turpin et Roland, indiquent une date voisine de 1215 ou 1220. Il devient donc inutile de rappeler que l'évêque Guillaume, qui est censé avoir fait faire toute la mosaïque en 1178, était d'origine française. L'épisode de la *Chanson de Roland* n'est pas de son temps. Le choix d'un pareil sujet prouve que les jongleurs français accompagnaient jusqu'au bout de l'Italie les pèlerins de la Terre Sainte.

Transportons-nous maintenant à l'autre bout du chemin

des pèlerins, à Verceil. Verceil, où la route du Saint-Bernard rencontrait celle du Mont-Cenis, devait être le rendez-vous des jongleurs. Ils étaient sûrs d'y voir affluer les voyageurs venus de France. Le souvenir de leurs chansons semble encore inscrit, aujourd'hui, au pavé à moitié détruit de l'église Sainte-Marie Majeure. On y voit un guerrier qui sonne du cor, pendant que des barons semblent délibérer sous un arbre. Un chevalier, abrité derrière le grand écu du XIIe siècle, attaque un nègre aux dents blanches. Le Sarrasin heurte son bouclier rond contre l'écu triangulaire. Sur la lame des deux épées un nom illisible est écrit; ce sont sans doute des épées fameuses. Que cette mosaïque mutilée illustre une chanson de gestes on n'en saurait douter. Mais est-ce encore la *Chanson de Roland* ? Derrière chacun des deux combattants un nom incomplet est écrit : on lit près du Chevalier FOLA [1], près du nègre FEL. Suivant M. Kingsley Porter, le plus récent commentateur de la mosaïque, la lettre F de FOLA est due à une mauvaise restauration. Il est probable qu'à l'origine la lettre F était un R et que le mot incompréhensible aujourd'hui était ROLA(ND). L'hypothèse paraîtra peut-être un peu hardie. Mais on peut d'autant moins douter que la mosaïque de Verceil n'ait été inspirée par une de nos chansons, qu'on voyait autrefois sur le même pavement un autre de nos héros : Renart porté en terre par les poules.

S'il n'est pas prouvé que Roland ait été dessiné sur le pavé de Verceil, il est certain, en revanche, qu'il a été sculpté au portail de la cathédrale de Vérone. Sur l'épée du héros, en effet, on lit *Duridarda*, Durandal. Adossé à l'un des montants, Roland est recouvert de son grand écu et tient son épée nue à la main. En pendant, un autre guerrier a été sculpté : lui aussi, il disparaît presque sous son bouclier, mais au lieu d'une épée, il tient une masse d'armes. Ce compagnon de Roland ne peut être qu'Olivier. Les deux statues, encore très archaïques, doivent être du milieu du XIIe siècle. On a avancé que l'inscription de l'épée de Roland avait pu être ajoutée après coup; s'il en était ainsi, cela prouverait simplement que la tradition n'avait jamais cessé de désigner les deux guerriers sous le nom d'Olivier et de Roland. Vérone, il est vrai,

1. La lettre A est entrelacée avec la lettre L.

n'est pas sur la route de Rome ; mais Vérone est sur la route de Venise. Or, souvent, les pèlerins de Jérusalem, au lieu de s'embarquer à Brindisi, préféraient venir s'embarquer à Venise. Venise, d'ailleurs, qui possédait le corps de l'évangéliste saint Marc, était, après Rome et le Gargano, le lieu de pèlerinage le plus célèbre de l'Italie. Il n'est donc pas surprenant de rencontrer nos héros épiques sur le chemin de Venise.

Ainsi, l'Église accueillit notre épopée et laissa représenter les compagnons de Charlemagne au portail des cathédrales. Elle n'aimait pourtant pas les jongleurs ; elle eut souvent pour eux des paroles sévères. Toutefois, elle ne les condamnait pas tous sans distinction ; elle gardait son estime à ceux d'entre eux qui chantaient les héros. C'est une des grandeurs de l'Église du moyen âge d'avoir senti tout ce qu'il y avait de beauté morale dans notre épopée. Foi, courage, loyauté, dévouement, voilà les vertus dont elle voyait resplendir les preux. C'étaient les mêmes que celles des saints. Elle comprit que les poètes travaillaient à la même œuvre qu'elle, enseignaient, comme elle, le sacrifice.

Mais si Roland et Olivier pouvaient entrer dans la société des confesseurs et des martyrs, il semblera plus étonnant d'y voir paraître le roi Artus et les romanesques chevaliers de la Table Ronde. Pourtant, on les rencontre, eux aussi, dans les églises italiennes.

Le pavé de la cathédrale d'Otrante, exécuté, nous dit une inscription, entre 1163 et 1166, nous montre, à côté des scènes de la Genèse et du Jugement dernier, le roi Artus monté sur un animal fabuleux. On lit son nom près de lui : *Rex Arturus*. On se souvient qu'Otrante était, avec Brindisi, le port où les pèlerins s'embarquaient pour la Terre Sainte.

Mais c'est à Modène, une des étapes de la Via Francigena, qu'Artus et ses compagnons ont été le plus magnifiquement célébrés. Chose inouïe, un portail de la cathédrale leur a été consacré. On les voit chevaucher autour de l'archivolte. Il y a là, désignés par leurs noms, Artus de Bretagne, Idier, Gauvain, Keu, le fameux sénéchal, d'autres encore. Pour que les artistes aient osé sculpter ces héros profanes à la porte de l'église, il a fallu que les chansons des jongleurs eussent pénétré bien avant dans la mémoire des Italiens, que leur

charme eût été bien puissant. Les clercs eux-mêmes ne surent pas y résister. Nous le comprenons sans peine encore aujourd'hui. Tout était nouveau dans ces poèmes. On entrait dans un monde enchanté où le poète régnait en maître avec la baguette du magicien. Il changeait tout d'un coup les plus beaux chevaliers en nains hideux, puis leur rendait leur première forme ; il faisait parler le vieux cerf de la forêt; il bâtissait un palais pour les fées sous les eaux du lac. Ses fictions ressemblaient à ces paysages de lumière que font les nuages d'été dans le ciel. L'imagination affranchie voguait dans l'éther. Mais, dans ce monde de merveilles, le plus bel enchantement était la beauté de la femme. Pour la première fois une tendresse voluptueuse s'insinuait dans les vers. Toujours une douce image semblait marcher aux côtés du chevalier dans la forêt. L'amour apparaissait comme la fin suprême de la vie. Merlin, le plus savant des hommes, renonçait à sa science et s'enfermait avec Viviane dans le cercle magique.

Il faut que l'Église du moyen âge ait été singulièrement hospitalière à toutes les formes élevées de la pensée, pour avoir accueilli à la porte du sanctuaire les romans de la Table Ronde. Elle sentit, sans doute, tout ce qu'il y avait de délicatesse morale, de fines nuances dans ce type nouveau du chevalier. Elle comprit tout ce qu'une société, hier encore si rude, devait déjà de courtoisie, de politesse, de douceur à ces rêves gracieux. Car nous devons peut-être autant à ces romanesques récits qu'à nos graves épopées : de siècle en siècle, ils ont façonné le génie de l'Occident. Ce pauvre fou de Don Quichotte, qui garde tant de noblesse dans sa folie, nous prouve que les romans de chevalerie ne cessèrent jamais d'être l'école des beaux sentiments.

Le portail de Modène est donc un monument du plus haut intérêt. Que représente-t-il? Au milieu d'une enceinte fortifiée s'élève un donjon carré ; un grand bouclier est suspendu à ses créneaux. Au-dessus des murs, deux personnages apparaissent, deux femmes à ce qu'il semble. Des deux côtés s'avancent sur leurs chevaux, Artus et ses compagnons ; ils ont l'armure de bataille et portent la lance à gonfanon ; mais Artus n'a pas la fameuse épée Marmiadoise, qui lui

venait d'Hercule. D'une des portes du château sort un nain, armé d'une hache, qui marche à la rencontre des preux, de l'autre porte sort un cavalier, la lance en arrêt. Une inscription l'appelle Caradoc.

Il semble qu'on ait sous les yeux la suprême défense du félon Câradoc, telle que le *Roman de Lancelot* la raconte. Les chevaliers d'Artus sont arrivés devant la Tour douloureuse, le château de Caradoc. Il y a, dans ce château, une vieille femme, la mère de Caradoc, plus méchante encore que son fils, et une jeune fille prisonnière qui déteste son ravisseur. A l'approche des chevaliers, un nain sort de l'enceinte pour les défier. Caradoc, à cheval, engage avec Lancelot, sur le pont du château, un combat singulier. Mais Lancelot, vainqueur, le poursuit dans l'enceinte et lui tranche la tête.

La coïncidence entre le roman et le bas-relief semble parfaite. Elle le serait en effet, si, à Modène, au nombre des chevaliers de la Table Ronde figurait Lancelot. Mais au lieu du nom de Lancelot nous lisons celui de Gauvain (Galvagin). Or, dans le roman, Gauvain est encore à ce moment prisonnier de Caradoc. Il faut donc admettre, ou que l'artiste n'a pas reproduit fidèlement l'épisode un peu flottant dans son souvenir, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il a connu un récit de la mort de Caradoc différent du nôtre [1].

Ainsi, à Modène, les sculpteurs ont inscrit dans la pierre le souvenir des chansons que les jongleurs français chantaient aux pèlerins devant le portail de la cathédrale. Ils y ont même ajouté un épisode de l'histoire de Renart. Au linteau on voit Renart porté en terre par deux coqs. On le croit bien mort, mais soudain, il ressuscite et emporte un des coqs dans sa gueule. Le portail de Modène est, à en juger par la délicatesse déjà raffinée de la sculpture, d'une époque déjà avancée du XIIe siècle. Il est, comme on le voit, entièrement profane. C'est le monument le plus extraordinaire qui subsiste aujourd'hui sur la Via Francigena. Il évoque pour nous les pèlerins de France que la poésie accueillait à chaque étape du voyage.

L'exemple de Modène n'est pas unique. Dans l'Italie du

1. Le *Roman de Lancelot* est du commencement du XIIIe siècle, tandis que le bas-relief de Modène est des environs de 1160. Le sculpteur et le romancier s'inspiraient l'un et l'autre de récits aujourd'hui perdus.

Sud, sur la route des pèlerins de Jérusalem, à Bari, le portail de l'église Saint-Nicolas nous montre, lui aussi, des chevaliers chevauchant vers un château fort. L'œuvre n'a pas la finesse de celle de Modène, mais elle est conçue de la même manière. Avons-nous là encore le roi Artus et ses preux? On peut le supposer avec vraisemblance, mais on ne peut l'affirmer, car aucun nom n'est gravé dans la pierre.

Nos deux grands cycles épiques, celui de Charlemagne et celui d'Artus, ont donc laissé leur trace en Italie, sur le chemin des pèlerins. On y retrouve aussi le cycle des héros antiques.

Pesaro était une des stations de la route de Brindisi, c'est-à-dire de la route du mont Gargano et de Jérusalem. Or, sur le pavé en mosaïque de la cathédrale, on voit représenté l'enlèvement d'Hélène : un navire l'emporte vers Troie. L'érudition italienne a vu là le souvenir d'une de nos épopées françaises, le *Roman de Troie*, composé par Benoit de Sainte-More vers 1160. L'hypothèse semble d'abord un peu audacieuse, car l'Italie du XIIe siècle connaissait les poètes latins, et elle n'avait pas besoin d'entendre réciter par nos jongleurs le poème de Benoit de Sainte-More pour savoir que Pâris avait enlevé Hélène. Mais qu'on lise l'inscription qui accompagne la scène, on verra que Pâris y est appelé « Rex Trojae ». Nous voilà à cent lieues de l'antiquité véritable. Ce Pâris, « roi de Troie », n'est plus le berger du mont Ida, beau comme un dieu, mais le roi chevalier de nos poètes. Ce n'est donc pas sans doute par un humanisme précoce qu'il faut expliquer le choix d'un pareil sujet, mais par le souvenir des récitations des jongleurs.

Parmi les héros de l'antiquité, Alexandre est celui qui a le plus séduit l'imagination de nos poètes du moyen âge. Mais l'Alexandre qu'ils connaissaient n'était pas celui d'Arrien ou de Plutarque, c'était celui du pseudo-Callisthène.

Au IIIe siècle après J.-C., un Grec d'Égypte se donnant pour Callisthène, réunit tous les rêves que le grand nom d'Alexandre avait fait éclore en Orient. Un conquérant ne pouvait s'avancer impunément jusque dans l'Inde : il en revenait avec une légende qui pouvait faire douter de son existence. L'imagination orientale déforme tout ; elle métamorphosa le jeune héros grec, l'élève d'Aristote, en une sorte de magicien

arabe. Le récit du pseudo-Callisthène ressemble un peu à un conte des *Mille et une nuits*.

Les poètes du moyen âge connurent le livre du pseudo-Callisthène par la traduction latine de Julius Valerius, écrivain du IVe siècle. Ils complétèrent ce roman par d'autres romans, par l'*Historia de proeliis*, par la fabuleuse *Lettre d'Alexandre à Aristote*.

C'est ainsi qu'au XIIe siècle, les jongleurs, interprètes d'Albéric de Besançon ou d'Alexandre de Bernai, racontaient sur les places publiques comment Alexandre avait découvert la fontaine de Jouvence, comment il avait exploré le fond de la mer et tenté de s'élever jusqu'au plus haut du ciel, comment il était entré dans la forêt enchantée où sous chaque arbre reposait une jeune fille d'une merveilleuse beauté, comment enfin il avait entendu des arbres lui parler et lui annoncer sa mort prochaine.

On retrouve dans l'art italien le souvenir de nos poèmes français. Sur le pavement de la cathédrale d'Otrante, on voit Alexandre s'élevant au ciel. Le roi, racontaient les poètes, s'était emparé de deux monstrueux griffons qu'il avait fait jeûner pendant trois jours. Le troisième jour, il les réunit par un joug, auquel un siège était suspendu. Le roi s'assit sur le siège et leva une longue hampe qui portait à son sommet le foie d'un animal. Les griffons affamés prirent leur vol pour s'emparer de cette pâture et ils emportèrent le roi vers le ciel. Ils n'atteignaient jamais leur proie, mais ils espéraient toujours l'atteindre. C'est ainsi qu'Alexandre monta pendant sept jours. Il se fût élevé plus haut encore s'il n'eût rencontré un génie qui lui donna l'ordre de redescendre parmi les hommes : « Pourquoi vouloir connaître les choses du ciel, lui dit-il, alors que tu ignores les choses de la terre. »

Tel est l'étrange récit qu'illustre la mosaïque d'Otrante. On reconnaît Alexandre assis sur son siège entre les deux griffons et levant un double appât à l'extrémité de deux lances. Près de la tête du roi on lit : *Alexander rex*. La composition a la parfaite symétrie des œuvres orientales. Un bel émail musulman, aujourd'hui au musée d'Innspruck, nous montre la même scène sous un aspect identique ; car les Orientaux ont représenté de bonne heure l'ascension d'Alexan-

dre. Le mosaïste d'Otrante avait donc un modèle; mais pourquoi l'a-t-il copié? pourquoi a-t-il fait revivre cette légende? Sans doute parce que les poèmes français venaient de la faire connaître à l'Italie. La preuve en est inscrite sur le pavé même d'Otrante, car, non loin d'Alexandre montant au ciel, on voit le roi Artus. C'est le cycle antique près du cycle breton. C'est la matière même des récits de nos jongleurs.

Nous retrouvons l'ascension d'Alexandre à la façade de la cathédrale de Borgo San Donnino. Il est singulier qu'on ait pu se méprendre sur la signification de ce bas-relief. Le dernier historien de la cathédrale acceptant une tradition, sans doute assez récente, y voit la reine Berthe filant. Il suffit pourtant de comparer le bas-relief de Borgo San Donnino avec la mosaïque d'Otrante pour reconnaître l'identité des deux œuvres. Ce sont les mêmes griffons symétriques, les mêmes hampes portées de chaque main par Alexandre [1].

L'Église adopta cette légende, sans doute parce qu'elle y vit un symbole. Alexandre c'est l'orgueil humain, c'est la science qui veut arracher à Dieu ses secrets. L'homme monte, il entre avec audace dans la région des mystères, mais c'est une région sans limite, et il faut qu'enfin il s'arrête devant de nouveaux mystères.

Borgo San Donnino, situé sur la Via Francigena, entre Plaisance et Parme, était une des haltes de la route de Rome. Les jongleurs, qui chantaient devant la cathédrale, avaient appris à connaître saint Domin, le patron de la ville. Nos épopées le nomment plusieurs fois ; dans *Aliscans*, l'enfant Vivien blessé invoque, en même temps que saint Michel, saint Domin. Mais, à leur tour, les sculpteurs italiens apprirent de nos jongleurs les chansons françaises. L'image d'Alexandre, sculptée à la cathédrale, commémore sans doute les longs récits qu'écoutaient les pèlerins, leurs dévotions une fois faites. Ces pèlerins, eux aussi, on les voit représentés non loin d'Alexandre, à la façade de la cathédrale de Borgo San Donnino. Le père, la mère et l'enfant s'avancent, le bâton à la main, un paquet sur la tête ou à l'épaule. Il y a mille dangers sur la route, mais ils peuvent marcher sans crainte, car un ange, invisible sans doute à leurs yeux, les

1. On retrouve Alexandre montant au ciel à Saint-Marc de Venise.

précède. On les revoit plus loin s'avançant en sens contraire, ils reviennent sans doute de Rome lavés de leurs péchés et toujours accompagnés par l'ange.

Est-ce encore un cortège de pèlerins que l'on voit sculpté sur un des côtés de la tour méridionale de Borgo San Donnino? On pourrait le croire, car plusieurs d'entre eux ont le bâton à la main, le capuchon relevé sur la tête ; d'autres sont à cheval ; un des cavaliers est descendu de sa monture et a mis son chien à sa place. Tel était l'aspect des longues files de voyageurs qui passaient sans cesse devant la cathédrale.

Sur l'autre face de la tour, on croit entrevoir quelque fragment d'épopée : un chevalier serre dans ses bras une jeune femme qui tient une fleur ; deux champions en viennent aux mains ; un homme portant une hache sur son épaule s'avance suivi d'un enfant. On se demande si l'on ne voit pas Roland enfant marchant dans la forêt aux côtés de Milon, son père, devenu bûcheron. Serait-ce l'histoire de Milon et de Berthe, sœur de Charlemagne? On serait tenté de le croire. Mais quel est ce chevalier qui tend son arc contre un lion? La vérité que l'on croyait avoir saisie se dérobe, et l'on cesse bientôt de vouloir expliquer l'inexplicable.

Il y a eu sans doute, et il y a peut-être encore plus d'un souvenir de l'épopée française inscrit dans les églises italiennes : d'heureux hasards peuvent en faire découvrir quelques autres. Mais ceux que nous avons signalés peuvent suffire. Ils prouvent combien a été profonde l'influence du jongleur français qui chantait dans les carrefours entouré de la foule des pèlerins. L'Église elle aussi prêta l'oreille à ces récits et elle ne dédaigna pas d'en accueillir quelques-uns.

VI

Ainsi la poésie française entrait en Italie par les grandes routes des pèlerins ; c'est par ces routes aussi qu'y entra l'art français.

Dans le courant du XIIe siècle, nous voyons les églises lombardes s'enrichir d'ornements nouveaux venus de France.

La pure église italienne n'admet pas dans ses portails le

tympan sculpté. A Saint-Ambroise de Milan, la porte principale (une des plus anciennes qui subsistent) est rectangulaire comme une porte antique. Mais un arc s'élève au-dessus du linteau pour le protéger contre le poids du mur. Cet arc n'a point de tympan : c'est une fenêtre en demi-cercle qui s'ouvre sur l'église. Tel est le type de portail que l'on retrouve dans un assez grand nombre d'églises lombardes.

Il arrive souvent aussi que le demi-cercle du portail soit rempli par un tympan, mais ce tympan n'est pas sculpté. Tels sont les portails des églises de la Toscane et de beaucoup d'églises lombardes.

Entre les églises italiennes et les églises françaises, la différence est donc profonde. Chez nous, dans la plupart de nos provinces, de simples églises de village ont un tympan sculpté : un poème de pierre arrête le passant et le force à méditer sur les choses du ciel. Le tympan sculpté, qu'on voit apparaître dans toute sa grandeur à Moissac, est la création propre de la France. C'est de la France que l'Italie l'a reçu.

Les tympans historiés n'ont jamais été très nombreux en Italie, mais il est curieux de remarquer qu'on les voit presque tous sur les routes de pèlerinage, ou dans leur voisinage immédiat. Dès qu'on avait franchi les Alpes au Mont-Cenis, on en rencontrait un au portail de l'église de Novalese, antique abbaye toute pleine du souvenir de Charlemagne [1]. Le Christ, entre saint Pierre et saint Paul, accueillait le voyageur. A Verceil, l'église, consacrée à saint André, montre encore dans son tympan le supplice de l'apôtre attaché par les bourreaux à la croix. A Pavie, les tympans de l'église Saint-Michel représentent trois fois l'archange. Plus loin, à la cathédrale de Borgo San Donnino, où l'art français a laissé des traces si profondes, le portail central, avec son demi-cercle ouvert, est tout lombard ; mais les portails voisins ont des tympans sculptés : l'un montre la Vierge entourée de fidèles, l'autre saint Michel terrassant le dragon. A Parme, les deux portails du baptistère ont chacun leur tympan sculpté. Rien de plus étroitement apparenté à l'art français que ces tympans ; et l'artiste est si pénétré des enseignements de la France qu'il a sculpté d'autres tympans à l'intérieur de l'édifice. Il n'y a

1. Ce tympan est aujourd'hui au musée de Turin.

pas de tympan sculpté à la cathédrale de Modène, mais on en voit un aux portes de la ville, à l'abbaye de Nonantola : le Christ en majesté s'inspire d'un original français. A Forli, le tympan de l'église Saint-Mercurial est décoré d'une adoration des mages. Enfin, plus au sud, sur la route de Rome, l'église de la Pieve d'Arezzo montre à son tympan un baptême du Christ, dans une région où le tympan historié est inconnu. La Toscane, en effet, avec ses traditions de sobriété antique, était rebelle à ce romantique décor du portail. Qu'on se rappelle San Miniato de Florence, Empoli, les églises de Pise et de Pistoie avec leur arc au-dessus du linteau. Les églises de Lucques ont le même portail uniquement géométrique. Mais Lucques était la grande étape des pèlerins sur la route du mont Bardon : aussi, y voit-on apparaître, au XIIIe siècle, le tympan historié. A la cathédrale, un tympan est consacré au supplice de saint Regulus, un autre à une pathétique descente de croix, œuvre probable de Nicolas Pisano.

Dans l'Italie méridionale, c'est auprès des deux sanctuaires du mont Gargano et de Saint-Nicolas de Bari, si fréquentés tous les deux par les Français, que reparaissent les églises à tympan. Au sommet de la montagne sainte, près de la grotte de l'archange, l'église de Monte Sant-Angelo a un tympan. On en voit un autre, au pied de la montagne, au portail de l'église de Siponto, dédiée à un saint français, saint Léonard. Ce tympan est décoré d'un Christ assis dans une auréole portée par deux anges, tout à fait semblable à nos Christ en majesté. C'est sur la route des pèlerins du Sud, ou tout près de cette route, que se rencontrent les églises de Barletta, de Bitonto, de Terlizzi, qui toutes ont des tympans historiés. Ces tympans, il est vrai, ont été sculptés par des artistes italiens, mais l'idée venait de France. Rien ne paraît moins surprenant, quand on sait que dans les églises de ces régions l'architecture française se marie souvent à l'architecture italienne.

Si nous remontons dans l'Italie du Nord, si nous suivons la route qui conduit à Venise, nous retrouvons les tympans sculptés : on en voit à Saint-Zénon de Vérone et à Sainte-Justine de Padoue.

Il est une grande route de pèlerinage dont nous n'avons pas encore parlé : c'est la route qui longe la mer, de Vintimille à

Gênes, et qui, l'Apennin franchi, descend vers Tortone et va rejoindre la voie Emilienne. Les pèlerins de la France du Sud suivaient cette route. Or, il se trouve que le portail de la cathédrale de Gênes est presque tout français : le tympan représente, au-dessous d'un Christ en majesté, pareil aux nôtres, le supplice de saint Laurent.

Nous venons de passer en revue la plupart des tympans italiens. Hors de ces grandes routes, on n'en rencontre qu'un petit nombre, et encore plusieurs d'entre eux se trouvent-ils dans des églises où les influences françaises sont visibles. L'abbaye de Saint-Clément in Casauria, dans les Abruzzes, a un tympan sculpté à son portail ; mais ce portail s'ouvre au fond d'un porche copié sur ceux de la Bourgogne. L'abbaye de Vezzolano, dans le Montferrat, a aussi un tympan sculpté, mais le décor de l'église trahit des influences françaises et l'on voit à son jubé une imitation de nos couronnements de la Vierge.

Les tympans italiens que nous avons énumérés sont d'une époque déjà avancée du XIIe siècle, ou même du XIIIe ; ils sont donc postérieurs aux nôtres. Ainsi l'Italie a connu le tympan historié par les sculpteurs nomades qui suivaient les routes des pèlerins. Ils s'arrêtaient dans les villes où s'élevaient des églises. Ces sculpteurs n'étaient pas nécessairement des Français : c'étaient, la plupart du temps, des Lombards qui revenaient de France. Les maçons et les tailleurs de pierres de l'Italie du Nord furent toujours de grands voyageurs. Beaucoup d'entre eux avaient fait leur éducation dans les chantiers de nos églises : ce sont eux, presque toujours, qui firent connaître à leur pays les créations de la France. Leur œuvre a un accent italien qui ne trompe pas.

On retrouve encore aujourd'hui, sur la route des pèlerins, non seulement le tympan historié, mais quelques autres nouveautés apportées de France. Vers 1135, les sculpteurs qui travaillaient à Saint-Denis, sous la direction de l'abbé Suger, avaient imaginé d'animer les voussures des portails de figurines superposées. A Saint-Denis, les demi-cercles de la grande porte étaient peuplés d'anges et de démons, sorte d'esquisse du Paradis et de l'Enfer concentriques rêvés par Dante. Quelques années après, au portail vieux de Chartres,

les figures des arts libéraux et les travaux des mois apparaissent aux voussures. Ainsi, dans nos portails, toute pierre devient vivante.

Le portail italien, avec son ampleur médiocre, son peu de profondeur, se prêtait mal à ces nouveautés : il n'offrait pas, comme le nôtre, tout un ciel à remplir. Pourtant, l'innovation parut si belle aux maîtres lombards qu'ils tentèrent de l'imiter. Il leur arrive parfois de suspendre une rangée de figurines à l'archivolte de leur portail. A la cathédrale de Parme, comme à Chartres, les travaux des mois décorent la porte principale : guirlande pittoresque, mais qui, dans son isolement, semble un peu pauvre. A Borgo San Donnino, un cordon de figurines s'attache également à l'archivolte du porche.

La mode de France pénétra jusque dans l'Italie du Sud. A la cathédrale de Ruvo, près de Bari, à Cerrate, près de Lecce, sur la route d'Otrante, on retrouve l'archivolte ornée de statuettes.

Mais, la plupart du temps, les artistes italiens se contentèrent de rappeler les figurines de nos voussures, d'en suggérer l'idée. Ils sculptèrent à plat, sur la large archivolte du portail, des prophètes et des apôtres disposés en demi-cercle, comme au baptistère de Parme, ou une file de chevaliers, comme à Modène ou à Bari. C'est aux grandes arcades de la façade de Saint-Marc, à Venise, que se voit la plus belle imitation des portails français. Une suite de charmants bas-reliefs représente les travaux des mois; les figures, un peu plus saillantes, ressemblent davantage à celles de nos voussures.

Dans la première partie du XIIe siècle, les portails français s'embellirent encore. Vers 1135, à Saint-Denis, de grandes statues, adossées aux colonnettes, se rangèrent des deux côtés de la porte [1]. Elles furent imitées quelques années après, à Chartres. Jamais l'art n'imagina rien de plus poétique que cette assemblée de patriarches et de prophètes formant une solennelle avenue : chacun d'eux est un âge de l'histoire ; ils se suivent comme les siècles ; d'âge en âge ils répètent la même parole d'espérance. Il est probable que le génie de Suger ne fut pas étranger à cette belle création, où il entre tant de pensée.

1. Elles ont été détruites au XVIIIe siècle.

L'Italie essaya d'imiter le portail de Saint-Denis. A la cathédrale de Vérone, des statues engagées dans les pilastres se rangent des deux côtés du portail. Ce sont des prophètes qui déroulent de longues banderoles de pierre. Le sculpteur de Vérone se souvient ici de la France ; mais combien son imitation semble mesquine ! Ses statues trop petites n'ont pas de majesté : le portail n'a pas été fait pour elles ; elles ne sont plus les colonnes du temple. La cathédrale de Vérone fut commencée en 1139. Le sculpteur avait donc pu, quelques années auparavant, voir travailler les maîtres de Saint-Denis. Il revint sans doute en Italie avec ces longues caravanes de pèlerins où se mêlaient les jongleurs. C'est lui qui sculpta, à Vérone, Olivier et Roland auprès des prophètes. Il fut appelé à Ferrare, où il imita de nouveau, au portail de la cathédrale, les statues de Saint-Denis. Sur les banderoles des prophètes de Ferrare on lit les versets d'un drame liturgique qui se jouait dans les églises de France : le *Drame des prophètes*. Une autre inscription nous donne le nom de l'artiste : il s'appelait maître Nicola.

Ainsi les églises italiennes doivent à la France quelque chose de leur parure : tympans sculptés, archivoltes historiées, statues rangées au portail. Ces nouveautés, on l'a vu, jalonnent les routes des pèlerins.

Mais il faut aller plus loin. Le style même de nos écoles de sculpture se reconnaît parfois dans le décor des églises italiennes.

Nous ne saurions étudier ici les origines de la sculpture lombarde et les singulières ressemblances qu'offrent les plus anciens bas-reliefs de l'Italie du Nord avec ceux de la France du Sud-Ouest. Nous nous contenterons de donner quelques exemples qui mettront ces influences hors de doute.

Dans la seconde partie du XIIe siècle, il arriva à la cathédrale de Modène une colonie d'artistes formés en Provence. Ils décorèrent de bas-reliefs une sorte de jubé jeté en avant de la crypte, le *pontile*, comme disent les Italiens. Le style de ces œuvres est provençal ; mais on peut préciser davantage : un des bas-reliefs de Modène, celui de la Cène, est identique à un bas-relief de l'église de Beaucaire. Bien mieux, un chapiteau du musée de Modène, représentant les saintes

femmes achetant des parfums, reproduit, avec une parfaite exactitude, les bas-reliefs de Beaucaire et de Saint-Gilles consacrés au même sujet. Certains chapiteaux de la cathédrale de Modène, formés de têtes décoratives dont la moustache se transforme en vrilles de feuillages, sont pareils aux chapiteaux de l'église Saint-Martin d'Ainay à Lyon et de l'ancien clocher de Valence. Ainsi on retrouve à Modène tout l'art de la vallée du Rhône.

L'art provençal reparaît à Parme et à Borgo San Donnino vers la fin du XIIe siècle. Les sculptures du baptistère de Parme sont signées : elles sont l'œuvre d'un sculpteur italien, nommé Benedetto Antelami, qui commença à y travailler en 1196. Son éducation se fit en Provence. C'est à la Provence qu'il doit ces figures denses, presque métalliques, si différentes des fluides créations du Languedoc. L'art de la Provence semble parfois coulé en bronze, celui du Languedoc ondoie comme une flamme dans le vent. Antelami reçut de ses premiers maîtres une empreinte indélébile ; l'art de l'Ile-de-France, qu'il connut plus tard, ne put modifier sa manière. Aux artistes provençaux, il emprunta non seulement leur style, mais encore leurs sujets. Il copia dans un des tympans du baptistère de Parme l'adoration des Mages du tympan de Saint-Gilles. L'imitation est littérale : même disposition des personnages, mêmes gestes. Dans un bas-relief de l'intérieur, il imita, avec une exactitude presque égale, le Christ assis entre les quatre animaux du portail Saint-Trophime, à Arles. Son Christ, comme celui d'Arles, a la couronne sur la tête. Les ornements du baptistère de Parme reproduisent ceux des églises provençales. On y retrouve un beau chapiteau qu'on voit dans toute la Provence, à Arles, à Aix, à Avignon, et jusqu'au Puy. Il est fait d'une branche recourbée qui forme une gracieuse volute. La cuve baptismale de Parme, avec son magnifique rinceau, reproduit la cuve, plus belle encore, du musée de Carcassonne.

A Borgo San Donnino, l'imitation des modèles provençaux est tout aussi manifeste. Les sculptures de la façade sont encore, suivant toutes les vraisemblances, l'œuvre de Benedetto Antelami. Une frise de bas-reliefs décore le mur entre les colonnes, et, en dessous, des statues s'élèvent dans des niches.

La pensée se reporte aussitôt à la façade de Saint-Gilles. On en reconnaît l'ordonnance, on retrouve les belles colonnes jetées en avant comme un décor, la longue frise au-dessus des statues : idée toute provençale, puisqu'elle reparaît à Saint-Trophime d'Arles. La façade de Saint-Gilles est d'ailleurs incomparablement plus belle que celle de Borgo San Donnino. Elle a ce délicat parfum d'antiquité classique qu'on respire dans toute la Provence. Dans cette belle Provence, grecque et romaine, les temples aux pierres dorées, les arcs de triomphe, inspiraient encore les artistes et donnaient à leurs églises un air de fête. La cathédrale de Borgo San Donnino garde un reflet de cette beauté. Parfois ses bas-reliefs apparaissent encadrés, comme ceux de Saint-Gilles, d'une grecque ou d'une bordure d'oves. Ce décor antique, Antelami ne l'a pas emprunté aux monuments romains de l'Italie septentrionale, mais à l'église provençale.

Formé en Provence, Antelami vit plus tard la France du Nord. Il admira le portail vieux de Chartres et il en imita un détail qu'il choisit avec un goût parfait. Il est peu de choses plus belles, à Chartres, que les figures de vieillards de l'Apocalypse, rangées dans les voussures autour du Christ de majesté. Une de ces figurines, agrandie en statue de David, se voit dans une niche à la façade de Borgo San Donnino. On reconnaît dans la copie les longues mèches de barbe de l'original et jusqu'aux petites boucles de cheveux qui passent sous la couronne. La tête seule a été imitée; le corps drapé a le fini de bronze des œuvres de l'école provençale.

Dans sa vieillesse, Benedetto Antelami dut faire un nouveau voyage en France. Au baptistère de Parme, en effet, nous reconnaissons l'imitation, non du portail vieux de Chartres, mais des portails du nord et du midi, terminés vers 1220. On ne saurait douter que le Jugement dernier du baptistère de Parme ne s'inspire du Jugement dernier de Chartres. On y retrouve le Christ montrant ses plaies, les anges soutenant la croix dans le ciel, l'apôtre saint Jean assis près du Juge. Mais les figures de Chartres, d'une si poétique jeunesse, semblent, à Parme, frappées d'une sénilité précoce. Un peu plus loin, la reine de Saba, debout près de Salomon, reproduit très exactement, mais sans charme, l'élégante reine de Saba du

portail nord de Chartres. Elle ne sait pas, comme son modèle, jouer de la main avec sa cordelière, ramener avec une grâce aristocratique le pan de son manteau. Il n'est pas jusqu'aux figures d'anges, placées dans des niches, qui ne rappellent, par les plis serrés de leurs tuniques, la manière des sculpteurs de Chartres. Un arbre de Jessé sculpté à l'un des portails témoigne tout aussi clairement de l'influence exercée sur l'art italien par la pensée française.

Ainsi Benedetto Antelami (s'il est vrai qu'il fut seul à l'œuvre) a travaillé au moins pendant vingt-cinq ans au baptistère de Parme : il maria dans son œuvre l'art du midi et l'art du nord de la France.

Les cathédrales de Borgo San Donnino, Parme, Modène, toutes ces églises où l'influence de la poésie et de l'art français sont si visibles, s'élèvent le long de la route des pèlerins de France. Quelle merveilleuse histoire que celle de ces grands chemins de l'humanité ! Rome les avait fait servir à la conquête du monde, la France s'en sert à son tour pour répandre son génie. Par ses pèlerins, ses chevaliers, ses poètes, ses artistes, elle commence, dès le XIIe siècle, son éternel apostolat.

ÉMILE MALE

LA JOURNÉE BRÈVE[1]

XIV

LA MAISON DÉSENCHANTÉE

Lorsque Philippe reprit le chemin du foyer après une absence de six semaines, près du triple de ce qu'il avait laissé prévoir, il avait tous les sentiments — le remords? non, mais la honte et la peur sournoise du prodigue qui revient, qui ne sait pas trop comment il va être accueilli, qui souhaite lâchement de l'être comme si de rien n'était, et qui sait bien pourtant que cette généreuse indulgence achèverait de l'accabler.

Des remords... pourquoi aurait-il eu des remords? Il n'avait à se reprocher aucune faute... définie et, pour trancher le mot, matérielle. Il n'était pas adultère à la lettre, même pas d'intention. Il était rigoureusement non coupable. Mais il n'autorisait pas sa conscience à profiter d'un distinguo pour nier la trahison morale, dont Rex, son fils, lui paraissait être plus victime que Madeleine, sa femme, ni la trahison envers soi-même et ses idées. Il n'admettait pas la circonstance atténuante de sa perpétuelle révolte contre l'étrangère qui avait usurpé dans sa vie une place immense et illégitime.

Il se disait : « Que savent-ils? Que croient-ils? Que pensent-ils de moi? » (Il entendait : Madeleine et Rex.) Et à cette question il s'irritait de ne pouvoir pas s'empêcher de

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août, du 1er et du 15 septembre et du 1er octobre 1919.

répondre : « Ils ne savent rien, puisqu'il n'y a rien ; mais comme je n'ai pas osé leur cacher la rencontre que j'ai faite à Naples, ils croient sûrement ce qui n'est pas, et ils me jugent avec sévérité. » Cela l'irritait, parce que cela était faux, mais il n'arrivait pas à se persuader que cela fût tout à fait injuste.

Pour découvrir ce qu'on pensait de lui, il lisait et relisait leurs lettres, comme on lit les lettres de ceux qu'on aime, mais sans amour, et uniquement par souci d'information. Rex écrivait rarement, brièvement, et gardait le silence même sur ses études. Philippe ne pouvait tirer de ces lettres aucun indice, favorable ou alarmant. Elles n'avaient aucun caractère, pas même celui de l'indifférence. Elles étaient comme une voix blanche. Celles de Madeleine étaient pareilles à d'autres qu'elle avait eu l'occasion de lui écrire, lors de précédentes et très courtes séparations. Il s'obstinait cependant à leur trouver un ton bizarre, qu'il ne pouvait définir, mais qu'il avait le sentiment de donner aussi, malgré lui, aux lettres qu'il lui répondait.

« Enfin, se disait-il, je vais savoir ! »

Et son impatience d'être délivré de cette angoisse le rendait impatient de quitter Zosia. Il ne souffrit pas, par distraction. Les adieux même lui parurent longs et importuns. Bien qu'il ne redoutât guère les interminables trajets, le voyage de Naples à Paris, qu'il fit d'une traite, mit ses nerfs à l'épreuve. Quelques heures avant d'arriver, sa fièvre, au plus haut, tomba, brusquement coupée, glacée par un pressentiment : c'est qu'il n'allait point voir Rex.

Dans sa hâte de revoir son fils, et bien que les effusions sur les quais de gares lui fussent odieuses, il avait télégraphié à Madeleine de venir au-devant de lui, plutôt que de l'attendre à la maison. Il se dit : « Elle viendra, mais je ne verrai pas Rex. » Quand le train s'arrêta, il eut une angoisse nouvelle, non de doute, mais de certitude et de désespoir ; et quand il vit Madeleine, en effet, seule, il n'éprouva aucune surprise, mais un tel accablement qu'il lui dit, par prudence, et de quelle voix étouffée ! qu'il était très fatigué du voyage et qu'il ne se sentait pas très bien.

Il reprit sa respiration, il suffoquait.

Puis il ajouta, d'une voix plus sourde encore :

— Et Rex? Il n'est pas venu?

Madeleine répondit :

— Rex est au collège.

Naturellement ! A cette heure-ci ! Philippe connaissait les scrupules et la ponctualité de Rex. Il savait bien que, même pour le revoir après une absence d'un mois et demi, Rex n'aurait pas manqué la classe. Mais — Dieu sait pourquoi — cette simple phrase « Rex est au collège » lui parut suspecté, pleine de menace de deuil. Il interrogea Madeleine d'un pauvre regard qui la suppliait de ne rien cacher, de tout dire, tout de suite, sans ménagement.

Elle en fut troublée, elle rougit, elle avoua que Rex s'était mis en tête qu'il échouerait à son examen de Saint-Cyr s'il continuait d'être externe, de travailler trop librement, d'être trop diverti. Il avait décidé d'entrer comme interne au collège Saint-Louis. On n'avait pas eu le temps de consulter Philippe. D'ailleurs, on n'aurait pas voulu l'ennuyer pendant son voyage... Dans une famille à l'ancienne mode, où le père était le maître, cette façon de passer outre à son autorité, même à son conseil, était quelque chose de réellement énorme. Philippe, cependant, si jaloux qu'il fût de ses prérogatives, n'y prêta seulement pas attention. Au surplus, s'il eût été là, il n'eût rien objecté. N'avait-il pas accoutumé Rex, dès l'enfance, à avoir une volonté et à décider de lui-même? Mais ce qui lui porta un coup, c'est que Rex eût abandonné la maison. Il en fut mortifié comme pourrait l'être un père dont la fille entre au couvent, pour se soustraire à des embarras ou à des dissentiments de famille. Il vit là comme un premier, un rude, trop rude châtiment ; et, sans articuler aucun reproche, il baissa la tête.

La rentrée fut sinistre, dans cette maison qui lui semblait vide. Philippe ne put se défendre de la parcourir toute, comme on visite un appartement à louer. Il n'osa point pénétrer dans la chambre de Rex : il entr'ouvrit seulement la porte et y jeta un craintif coup d'œil. Comme Rex y revenait les jours de congé, deux fois par semaine, on n'avait rien changé de place, et le lit, où il couchait encore de loin en loin, n'était même pas défait. C'était pourtant la chambre morte, la chambre d'enfant d'où l'enfance s'est envolée.

Mais ce qui épouvanta Philippe fut de sentir à l'improviste qu'il prenait lui-même en aversion la chambre et le lit de son fils et tous les objets de sa propre demeure : ces meubles anciens qu'il avait curieusement choisis et dont il avait fixé la place, avec des points de repère, comme font les metteurs en scène ; les tableaux, les estampes, les fragments de marbres. Il est de sombres heures où la figure des choses semble devenir hostile à ceux qui ont accoutumé de vivre parmi elles : ici, par un singulier retournement, c'est l'habitant qui leur devenait hostile et concevait pour elles de la haine, puis il les plaignait d'être haïes, et elles lui inspiraient de la pitié. Philippe était ainsi depuis son enfance, pitoyable à la chose inanimée, autant, ou plus qu'à l'être vivant ; sa charité tendre ne faisait pas de distinction entre les déshérités qui ont une âme et ceux qui n'ont qu'une forme :

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie
Parce qu'on les hait...

La mélancolie qu'il avait dans le cœur lui rappela si précisément son triste retour d'Oxford qu'il pensa revivre ce jour lointain. Il se revoyait dépaysé dans ce logis de sa jeunesse, le premier qu'il eût arrangé à sa fantaisie et qui était un moment de son goût, un de ses états d'âme ; il se revoyait, clouant aux métopes de la cheminée monumentale les écussons des collèges qu'il avait rapportés d'Oxford, et fumant sa pipe brasenose bourrée d'un reste de tabac anglais. Mais alors, il parlait à demi-voix, comme s'il n'eût pas été seul. Il avait laissé entr'ouverte la porte d'une chambre voisine ; et de temps en temps il se taisait ; il tournait la tête vers cette porte entre-bâillée, parce qu'il espérait toujours qu'il allait entendre, sans le voir, Rex Tintagel lui dire :

— Pourquoi vous taisez-vous, Philippe? Je ne dors pas, je vous écoute.

Il savait trop, aujourd'hui, que l'autre Rex n'était pas là et ne lui dirait rien.

Et cependant, c'est alors, jadis, qu'il était vraiment seul. Il n'aimait pas sa solitude d'aujourd'hui, parce qu'il la sentait fausse et trompeuse. Il sentait partout la présence de Made-

leine. Elle comprit son importunité, elle s'effaça. Dans la haute bibliothèque, parmi toutes les choses qu'il n'aimait plus, il trouva enfin la véritable solitude, mais il n'y trouva point la paix. Machinalement, il se mit à écrire à Zosia une de ces grandes lettres qu'avant de la rejoindre en Italie il lui écrivait chaque jour ; et il vit qu'il ne savait plus lui écrire ! Il en avait perdu l'habitude depuis tant de semaines que chaque jour il pouvait lui parler.

Mais toute sa pensée était occupée de Rex, de Rex qui se dérobait à ses yeux et qui n'était plus à la portée de sa voix. Revenu un samedi, dès le lendemain il devait le voir, et il redoutait cette rencontre autant qu'il la désirait. Il pressentait qu'elle fixerait pour ainsi dire le protocole de leurs relations, et il savait trop, d'avance, comment elle le fixerait. Ses craintes furent exactement vérifiées : ce fut bien la première entrevue du père blessé avec l'enfant qui a quitté son père et sa mère pour prononcer des vœux. Philippe, l'incrédule, était gêné en présence du saint, déférant, contre l'ordre naturel, et avec des révoltes, plein de réticences et de reproches muets ; Rex était simple et gai comme un novice.

La journée cependant fut charmante. En se forçant un peu, Philippe retrouva sa parole abondante, facile et les ornements de son esprit. Il fit des récits de son voyage. Mais quand le soir, presque aussitôt après dîner, Rex repartit pour le collège, il eut, en même temps qu'un renouveau de détresse, comme un soulagement de cette disparition. Il songeait : « Encore quatre jours jusqu'à jeudi, puis trois jours jusqu'à dimanche prochain... » Il n'aurait su dire pourquoi il comptait les jours, ni s'il souhaitait de précipiter ou de retenir le temps. Il avait le sentiment qu'il venait de vivre, en douze heures, comme un résumé de la vie qui serait dorénavant la sienne, durant de longs mois et jusqu'à une date indéterminée.

Telle fut, en effet, la vie de Philippe Lefebvre pendant tout un hiver, si vide que le temps lui parut fuir avec une prodigieuse rapidité, si monotone que les heures lui semblaient interminables. Il demeurait enfermé chez lui, ne prenait aucun divertissement, et bien que nulle plainte, nul reproche ne lui échappât jamais, la clairvoyance de Madeleine ne s'y

pouvait tromper ; il était en proie à un chagrin, sans violence peut-être, mais sans trêve, et qui le minait peu à peu comme un poison lent. Son mal était l'absence de Rex, dont les retours cependant lui étaient pénibles. L'absence de Zosia ne l'affectait pas : il y était habitué, il n'en pouvait plus être étonné, au lieu que celle de Rex l'étonnait toujours. Il entretenait avec Zosia une correspondance qui lui suffisait, qui allait parfois jusqu'à l'importuner : il n'imaginait pas qu'il pût écrire à son fils ; et c'était dommage, car ils avaient tous les deux une souplesse d'esprit et des tours qui leur eussent aisément permis de rétablir, rien que par des artifices de style, l'entente que des riens subtils avaient rompue.

Plus que jamais cependant, il vivait en étroite intimité avec Madeleine. Ils n'avaient ensemble aucun épanchement de cœur, leurs silences étaient fréquents ; ils semblaient se veiller l'un l'autre, attentifs et discrets. Leur amitié pouvait encore faire illusion à des témoins mal avertis. Elle était bien réelle, conjugale, fidèle, si l'on veut ; mais elle était désenchantée. Philippe n'aurait su dire si elle lui était secourable ou insupportable. Ce qui lui apprit qu'il en était excédé fut un brusque désir d'évasion.

Brusque... mais n'avait-il pas, depuis longtemps latente, cette idée, cette idée fixe? Peut-être depuis le jour qu'il était revenu de Naples... Oui, depuis ce jour-là, il avait l'idée fixe de repartir. Depuis lors, à l'insu de lui-même, un incessant travail se faisait dans son esprit, qui à présent était achevé ; si bien qu'il n'avait plus besoin de délibérer, de résoudre, d'aviser aux moyens pratiques ; il n'avait plus qu'à prendre conscience de ce qu'il avait mûri sans le savoir et à l'exécuter : c'était de se rendre à l'invitation de Lembach, et dès le début des répétitions, afin de se procurer quatre mois pleins de liberté.

Il renoua aussitôt avec l'Allemand le commerce de lettres depuis longtemps interrompu. Il se demandait déjà : « Comment informerai-je Madeleine de ma décision ? » Il pensait user avec elle des mêmes ménagements, des mêmes habiletés qu'au moment qu'il l'avait quittée, en Suisse ; mais la singulière façon dont il avait pris connaissance de son propre

dessein lui inspira un procédé tout différent. Il n'annonça point, un beau jour, son projet : il y fit des allusions, comme à une chose qu'elle savait aussi bien que lui. Telle est l'autorité des formules, du ton de la voix, qu'il suggéra ainsi à Madeleine de fausses réminiscences : elle se figura l'avoir su toujours, y avoir consenti naguère, tandis qu'elle eût soulevé peut-être des objections s'il lui eût fait valoir des arguments. Dès que le principe fut admis, il ne chercha point les occasions d'en reparler ni ne les évita point. Il ne marquait aucune impatience et sans doute n'en éprouvait-il aucune, bien qu'il comptât les jours, mais c'était par manière d'acquit. Il était sûr de s'évader : il n'avait plus la fièvre.

Le retour, non pas imprévu, de Zosia, lui en donna un nouvel accès. Elle avait passé tout l'hiver à Nice, elle ne revenait que pour un bref séjour. Philippe n'apprécia pas ce grand bonheur, qui lui fit l'effet d'un contre-temps. Il se dit, sottement : « Ne va-t-elle pas m'empêcher de partir? ou me retarder? » Il se rendit chez elle le jour même qu'elle arriva, mais son allure ne témoignait aucun empressement. L'absence est une habitude, et comme les autres habitudes elle ne peut se rompre sans qu'à la joie il se mêle un peu de déplaisir. Le désir est aussi une habitude, et Philippe l'avait perdue. Ce manque d'entrain le préserva d'imaginer la rencontre d'avance et de la gâter. Il découvrit Zosia, qu'à la lettre il ne se rappelait plus : « Voilà donc, s'écria-t-il en lui-même, ce qui m'échappait, et je n'en savais rien ! » Il avait des remords délicieux, une tendresse et une gaîté d'enfant ; ce premier contact fut d'une charmante naïveté.

Par chance, la condamnée n'avait jamais eu plus frais visage ni plus belle mine. Elle était éblouissante. Philippe, qui depuis tant de mois ne souriait plus, retrouva la grâce puérile de son sourire pour faire fête à l'enfance de Zosia et à sa propre enfance miraculeusement ressuscitée : « Ah ! songeait-il, que Rex est donc injuste, quand il prétend qu'elle n'est pas, qu'elle n'a jamais été jeune ! Elle paraît aujourd'hui, comme moi, beaucoup plus jeune que son âge. » Et il eût souhaité que Rex fût là, non pour triompher de son fils, mais pour lui faire partager son contentement ingénu.

Comme les enfants qui ne doutent de rien, Philippe et Zosia

entreprirent la tâche gigantesque, impraticable, de se raconter l'un à l'autre et dans le moindre détail tout ce qui s'était passé jusqu'aujourd'hui depuis le moment de leur séparation. Il y en avait si long que, sans perdre une minute, ils ne s'attendaient pas, ils parlaient ensemble. Les muses, qui ont de l'ordre, *amant alterna* ; mais les amants n'aiment rien tant que le désordre des propos qui ne se répondent ni ne s'enchaînent point. D'ailleurs, ils ne disaient rien qui valût la peine d'être dit, et leur niaiserie les faisait rire encore, de ce rire stupide et charmant qu'ont les femmes qui viennent de faire un faux pas ou un geste gauche. Ou bien la terrible Zosia se moquait de mère-comtesse, et Philippe, qui avait des superstitions bourgeoises, qui ordinairement fronçait le sourcil quand elle manquait de respect à sa mère, aujourd'hui riait aux larmes. Ils s'embrassaient, et jamais leurs baisers ne furent plus innocents. Ils se tutoyaient sans y prendre garde.

Tout leur était jeu et leur semblait n'avoir pas plus de conséquence qu'un jeu. Ainsi, elle lui annonçait qu'elle n'était à Paris que pour peu de jours, qu'elle allait aussitôt repartir et s'enterrer à Wieliczka, que cette nouvelle séparation serait interminable ; et il ne pouvait pas, ni elle-même, prendre cela au sérieux et ressentir le moindre chagrin. D'abord, la séparation devait au contraire être fort courte, puisque Philippe, très prochainement, partait pour la petite ville d'Allemagne où les répétitions d'*Abijah* étaient sur le point de commencer ; et cette ville, par chemin de fer, n'est pas à plus de six heures de Wieliczka.

— Vous pensez que je viendrai vous voir !

Il dit bientôt : « vous voir plusieurs fois » ; et finalement ils demeurèrent d'accord que Philippe irait à Wieliczka au moins une fois par semaine. Puis il fut sous-entendu, et ensuite explicitement déclaré, que Zosia irait aussi voir Philippe en Allemagne. Elle avait justement l'intention d'aller à Baireuth cette année : Philippe décréta qu'elle n'irait point, et que, *Festspiel* pour *Festspiel*, au lieu de la *Tétralogie* et de *Parsifal* elle assisterait à la représentation d'*Abijah*. Et soudain, ils eurent une telle impatience de ces rencontres projetées qu'ils hâtèrent leurs adieux pour que cela arrivât

plus vite ; toujours comme les enfants, qui la veille d'un grand jour vont se coucher de meilleure heure, pour être plus tôt à demain.

Philippe, en retournant à la maison, était dans un véritable ravissement. Il sentait comme une fraîcheur dans toute son âme et par tout son corps. Une fois se vérifiait en lui cette croyance si répandue, et si fausse, que le cœur, plus il est occupé d'un seul amour et plus généreusement il se donne à toutes ses autres affections. Le père infidèle n'admettait plus de concurrence entre son fils et sa maîtresse. Il eut autant hâte de retrouver Rex, qu'il avait eu hâte de quitter Zosia. C'était par bonheur un jour de congé. Il pensait : « Rex dîne à la maison ce soir ! » et il courait presque. Il connut en le revoyant l'ivresse qu'il n'avait plus goûtée depuis les jours lointains de la mer d'Égine, des myrtes et des lauriers-roses sur l'aride chemin d'Épidaure et de la communion païenne à la source de Castalie.

Cette soirée fut sans ombre, et la grâce qui était descendue sur Philippe ne lui fut pas désormais retirée. Rien de ce qui l'aurait pu attrister n'avait sur lui le moindre effet ; pas même le départ de Zosia : c'est avec allégresse qu'il la vit partir, comme ceux qui ont la foi voient mourir ceux qu'ils aiment et qu'ils sont assurés de joindre bientôt. Une seule idée le possédait, celle de son voyage, et elle lui causait une si grande joie qu'il ne pouvait pas concevoir que les autres y fussent indifférents. Si Madeleine, si Rex ne s'étaient pas montés au diapason de son enthousiasme, ou bien s'ils avaient hasardé une objection, il n'aurait pas été choqué ; il aurait été stupéfait.

Il les étourdissait de récits anticipés. Il n'y mettait aucune réserve, aucun tact. Il ne s'en doutait pas, parce que, après avoir parlé toute une soirée de ce fameux voyage, il n'était pas encore las d'en parler. Alors il se retirait dans la bibliothèque, et pour en parler toujours, il écrivait à Lembach, à son ennemi, des lettres d'une incroyable abondance, d'une cordialité artificielle et du plus familier enjouement.

Ce n'est que tout à fait à la dernière minute, le soir de son départ, sur le quai de la gare où Madeleine et Rex l'avaient accompagné, lorsqu'il lui devint impossible de ne pas aper-

cevoir dans leurs yeux la tristesse qui jurait avec sa joie et avec son exubérance, ce n'est qu'alors qu'il eut quelque soupçon de son immense égoïsme. Mais sa conscience, ordinairement plus rigide, refusa d'avouer ce que l'égoïsme, même d'un Philippe Lefebvre, a toujours de vulgaire et de bas. Elle lui souffla le mot d'*égotisme*, si commode ! Elle n'avait cependant point perdu toute son habituelle lucidité ; car Philippe ne put se défendre, au moment que le train partait, de sourire avec l'ironie de jadis en songeant au *t* de courtoisie.

XV

CHEZ L'ENNEMI

A peine le train qui l'emportait eut-il quitté la gare, Philippe eut le sentiment extraordinaire de changer d'âme tout d'un coup ; il en eut plutôt la sensation ; car le côté moral de cette métamorphose échappa d'abord à sa conscience, et elle en fut affectée tout de même que si c'eût été son visage corporel qui se transfigurât. Ce nouvel homme qui venait de se manifester à lui et qu'il ne connaissait pas encore, il pensa le reconnaître. « Apprendre, c'est se ressouvenir... » Il tira de son sac de voyage les volumes du cher Platon qu'il y glissait toujours, auxquels il n'avait joint cette fois qu'un exemplaire des *Voix* d'Ashley Bell.

Pourquoi murmura-t-il ces mots, dont l'emphase jurait trop avec l'habituelle familiarité de son style : « Je suis à une époque de ma vie » ? Ah ! c'est — il s'en souvint — qu'il les avait murmurés de même au moment que le train s'ébranlait le jour de sa vingtième année qu'il était parti pour Oxford. Alors, il comprit mieux qui était ce nouvel homme. C'était l'adolescent de jadis, celui qui murmurait aussi quatre vers de sa composition, assez bizarres, assez médiocres, — et aujourd'hui encore il se les récita :

Mon enfance rieuse est en bière : j'assiste
Aux obsèques, portant la cire et le flambeau ;
Et je l'enterre avec la solennité triste
D'un vieillard moribond courbé sur un tombeau

Depuis plusieurs semaines, jusqu'à tout à l'heure, il avait été si enfant que ces vers lui parurent étrangement de circonstance. Oui, son enfance — maintenant artificielle, mais qu'importe? — son enfance venait de remourir. Il était bien, comme en ce temps lointain, à une époque de sa destinée. Et de même il s'en allait — la ressemblance n'est-elle point frappante? — écouter la parole de vie ; il s'en allait la recueillir de la même bouche qui la lui avait une première fois annoncée. La seule différence, non pas insignifiante, est qu'il ne savait pas jadis où le conduisait son étoile, et à présent il le savait.

Aussitôt, le nouveau voyage qu'il entreprenait changea d'aspect à ses yeux. Il oublia l'escapade qu'il avait cru faire, l'abandon des siens, la joie des rencontres promises avec Zosia Wieliczka. Il n'était plus qu'un pèlerin, et il connaissait d'avance les chemins de son pèlerinage. Le miracle de sa vocation se renouvelait, tel qu'aux rives charmantes de la Mésopotamie ; et il s'en allait vers le vieil homme qui cause avec Charlie Cox plus volontiers, mais qui n'avait cependant pas refusé en ce temps-là de l'instruire, après avoir prêché en Amérique les bohèmes, les conducteurs de tramways et l'homme dans la rue.

Philippe alors, goûta une pure allégresse. Il fut pénétré, plutôt que transporté, d'un enthousiasme religieux, mais sans religieux effroi, comme un pèlerin en effet, mais comme un pèlerin averti, qui ne va pas seulement : qui retourne aux lieux saints. Son ardente piété fut soudain refroidie par le pressentiment, par la certitude d'une déception inévitable. Il se disait à lui-même : « Tu connais les chemins... Quels chemins? Point ceux-ci. » Sa joie téméraire, sa joie hâtée aurait pu être justifiée s'il était allé rechercher son maître au seuil de l'ancienne terre promise, et si, comme le jour de sa première vocation, l'ami élu, Rex Tintagel, l'avait conduit par la main vers Ashley Bell. Mais n'était-ce pas l'ennemi, Lembach, qui cette fois l'avait appelé, et qui l'attendait en territoire ennemi pour le conduire par la main?

Ces images, d'une vérité symbolique mais trop claire, réveillaient en lui la méfiance, la jalousie que lui avait jadis inspirées le cosmopolitisme de Bell, malgré la prédilection

ou le faible avoué du poète pour la France et pour lui-même. Il ne pouvait pas non plus oublier qu'en lisant ce méchant drame d'*Abijah*, il avait senti qu'il n'était plus le disciple de son maître, et souffert de ce désaccord ainsi que d'une trahison, dont il rejetait sur Ashley Bell toute la responsabilité. Il se repentait déjà de l'imprudence qu'il allait commettre en courant au-devant d'une trahison pareille et cette fois sans doute irrémissible.

Il n'était plus libre de retourner en arrière, ni même de faire halte : le train l'emportait. Cette vitesse lui donnait le vertige. Il se précipitait à l'exil. Peu à peu, le paysage perdait sa douce physionomie française, pour en prendre une autre, hostile, inconnue : Philippe ignorait l'Allemagne, lui si facilement voyageur. Les rancunes de son enfance, meurtrie par la guerre, n'avaient jamais cédé. Il essayait bien de raisonner ce qu'il appelait un préjugé indigne de lui, et dont il ne soupçonnait pas alors la sainte légitimité. Il avait une répugnance physique pour l'Allemand, une répugnance de peau. Zosia — après Lembach — lui avait tant rebattu les oreilles de littérature et de philosophie allemandes qu'il s'était astreint à étudier ce que d'instinct il haïssait : non pour le haïr davantage ; car il était de si bonne foi, il avait si grand'peur d'être injuste, qu'il le devenait à rebours. Il ne pouvait cependant pas aveugler son esprit critique, et du premier regard il avait aperçu le vice de cette intelligence particulariste, qui germanise l'universel et le nécessaire, qui n'est capable de considérer aucune chose sous l'espèce de l'éternité.

Mais, à cette heure, les formes de l'intelligence et les méthodes ne le souciaient point. Il souffrait dans son cœur et dans son corps. Il avait un air de contrainte, l'attitude du prisonnier de guerre, du vaincu qui ne veut pas baisser la tête. Sa revanche était la laideur des moindres objets. Le spectacle de la force militaire tout le long du chemin ne lui causait aucun accablement. Il éprouvait une sorte d'âpre plaisir à sentir croître et mûrir son antipathie. Elle passait son espérance. Il faillit modifier son plan de voyage et visiter deux ou trois grandes villes, pour prolonger cette délectation morose, cette exquise mortification. Mais il n'en fit rien, se

força à poursuivre, ne demeura dans Berlin qu'une nuit entre deux trains, et repartit pour la Prusse Orientale.

Il vit encore un nouveau visage du pays et des choses. C'était une laideur plus morne, et une pauvreté revêche qu'il n'avait pas la force de prendre en pitié. Il s'étonna de sa froideur, de sa hauteur, et se rappela cette grande charité de son enfance, toujours prête de pleurer sur les jouets meurtris, sur les objets difformes, sur tous les souffre-douleur inanimés auxquels il prêtait une âme consolable. Son cœur n'était guère moins naïf aujourd'hui. « J'aime l'araignée et j'aime l'ortie, parce qu'on les hait... » Et cependant il méprisait ce pays laid et pauvre, et il jouissait de le mépriser.

Quand il sut que l'on approchait de la station, il se tint debout à la portière, aussi impatient que le jour qu'il était arrivé à Oxford. Il avait, selon sa coutume, étudié le plan de la ville, et d'avance il la connaissait comme s'il l'eût visitée déjà. Il avait le même parti pris de dénigrer que jadis d'admirer. Mais il ne vit point l'ensemble du premier coup d'œil, comme à Oxford. Un monument « colossal » s'interposait entre la ville et lui. C'était la gare.

Le maigre trafic de la région ne suffisait pas à en justifier les dimensions. Philippe comprit que c'était une gare militaire ; et à la vue de ces larges quais, de ces innombrables voies, des monte-charge et des escaliers qui descendaient vers les passages souterrains, il eut cette angoisse de guerre qu'il n'avait point éprouvée en traversant toute l'Allemagne, ni même en voyant, à Berlin, des régiments défiler sous sa fenêtre. L'édifice était vaste et mesquin, d'un style médiéval absurde, tout rouge, flanqué de tourelles et couronné de créneaux. Philippe, au débarquement, compta juste trois personnes, outre lui-même ; un employé, qui avait l'air d'un officier général — ou d'un sous-officier, un bon bourgeois quinquagénaire, qui arrivait, et un garçon de treize ou quatorze ans, à petite veste et à petite casquette, qui attendait le bon bourgeois. Ils se prirent par le cou et s'appliquèrent sur la bouche, réciproquement, une dizaine de baisers qui parurent à Philippe les plus dégoûtants du monde.

Il eut, en pénétrant dans l'immense vestibule de l'immense gare, une surprise, qui ne l'aurait pas dû surprendre, mais il

n'y songeait point. Lembach était venu à sa rencontre, endimanché, avec un chapeau de haute forme, et accompagné des quatre principaux membres de l'*A. B. G.* (dont Philippe Lefebvre était correspondant pour la France). Le dévoué secrétaire général de l'*A. B. G.* présenta au correspondant ces quatre dignitaires selon toutes les règles du protocole, et en les qualifiant de leurs titres, qui n'eussent point mal fait dans la cérémonie du *Malade imaginaire*. Le *præses* salua Philippe en arrondissant les épaules, les deux assesseurs s'inclinèrent un peu plus bas, le *cancellarius* fit le plongeon, et peu s'en fallut qu'il ne baisât l'horrible mosaïque de marbre noir et blanc. Après quoi ils se mirent en devoir d'escorter leur hôte très apprécié jusqu'au *Kaiserhof*, qui par bonheur était de l'autre côté de la place. « Je dois encore leur savoir gré, pensait Philippe, de ne pas prendre le pas de l'oie. Mais il manque une musique d'orphéon. »

Sans le comique de la scène, dont il avait le sentiment le plus vif, il eût été désespéré. Les quatre satellites lui firent leurs adieux à la porte de l'hôtel ; mais Lembach le conduisit jusqu'à sa chambre, l'y installa, s'éclipsa une demi-heure, et reparut coiffé d'un chapeau mou.

— Je viens, — dit-il, — me mettre à votre disposition. Nous allons visiter la ville.

Philippe, renonçant à lutter, se tut et le suivit.

La ville semblait, ainsi que la gare, disproportionnée à son importance réelle. La petite cité primitive, qui ne manquait point de charme, était entourée, comme d'un double anneau de Saturne, de deux faubourgs concentriques, l'un riche et l'autre ouvrier. Philippe, résigné, mais de mauvaise grâce, à subir la compagnie de Lembach, boudeur, excédé de ses cajoleries obséquieuses et de sa déférence incommode, était résolu de se laisser mener comme le plus stupide, le plus ignorant des voyageurs en proie à un cicerone, et de n'avoir, par esprit de contrariété, aucune sensation personnelle. Il ne pouvait se défendre d'en avoir. Parmi les objets qui se présentaient à sa vue, les uns offensaient son goût et il n'en était point fâché, les autres ne lui déplaisaient pas : c'étaient ceux qui l'irritaient le plus. Il ne pardonnait pas à la cité ancienne son agrément ni sa bonhomie; il goûtait, avec une

ironie féroce, le luxe lourdement insolent de la ville moderne et le style à l'instar de Munich. Toujours très bien élevé, il dissimulait ses véritables sentiments, afin de n'humilier pas Lembach ; mais Lembach, bouffi d'orgueil allemand, n'imaginait point que son hôte pût n'être pas éperdu d'admiration.

M. le secrétaire général avait gardé pour la fin la visite à la « colline sacrée » où venait à peine d'être terminée la construction du théâtre antique. Philippe crut rêver en reconnaissant le mur d'Orange. Le plagiat était si impudent, ou si naïf, qu'il ne s'indigna plus : il fut désarmé. Pas un mot n'avait été dit d'Ashley Bell, et Philippe en concevait une étrange inquiétude ; quand soudain Lembach lui fit remarquer, non loin du théâtre, une somptueuse villa.

— C'est ici que réside le Maître, — dit-il en baissant la voix comme dans une église. — Le haut comité de patronage de l'*A. B. G.* lui a offert, pour la durée de son séjour, ce *palazzo*.

La villa était, en effet (comme il fallait s'y attendre), parfaitement italienne, sauf les balcons fleuris à l'allemande. Philippe se ressouvint de Paumanock-house, et la comparaison ne fut pas à l'avantage d'*Abijah-haus*. « Je suis venu pour rien, se dit-il : je ne reverrai pas Ashley Bell ; je n'aurai pas le courage de le revoir dans un pareil cadre. »

Il dit cependant tout haut, à rebours de sa coutume, précisément le contraire de ce qu'il pensait tout bas. Il annonça que, dès le lendemain, il irait voir son vieux maître, et qu'il irait seul. Il insista sur ce point comme cela est indispensable quand on veut faire entendre quelque chose à un Allemand, et Lembach subit la rebuffade comme ils savent les subir. Ce qui parut, en revanche, piquer M. le secrétaire à l'extrême, fut que Philippe, se disant tué de fatigue, déclarât qu'il voulait maintenant retourner à l'hôtel, et probablement se coucher sans dîner. Lembach riposta fort aigrement que le præses, le vice-præses, le chancelier et lui-même comptaient souper avec le voyageur et qu'il ne pouvait point se dérober. Philippe céda encore et n'eut pas même, pour se recueillir, l'heure de la toilette ; car Lembach, afin de ne le point quitter, lui assura que l'on dînait « comme cela ». Les dignitaires entrevus à la gare reparurent enfin, et ce fut l'interminable

dîner de *restauration* avec les platées plantureuses, la bière à flots, les faux vins de France et les *prosit*.

A dix heures, Lembach, averti par les regards suppliants de son hôte, se retira, entraînant ses acolytes ; leur départ fut si agréable à Philippe que sa fatigue, surtout nerveuse, s'apaisa comme par enchantement. Dès qu'il eurent le dos tourné, au lieu de remonter dans son appartement, il fut sur le bas de la porte. L'aspect de la petite ville, déjà complètement déserte et endormie, le tenta : une fantaisie le prit de se risquer parmi les rues qu'il ne connaissait point, comme il avait coutume de faire, en voyage, comme il avait fait le soir qu'il était arrivé à Oxford. Il s'en alla, au hasard, lentement d'abord et comme avec timidité, avec le tremblement délicieux de l'aventure.

Deux ou trois détours lui suffirent pour brouiller sa voie. Lorsqu'il se sentit perdu, au lieu d'être effrayé, il fut pleinement rassuré. La joie de la solitude n'est pas complète si l'on sait encore où l'on est. Il ne savait même plus qu'il était en Allemagne. Il se promenait dans le décor, un peu trop pittoresque, mais bien planté, d'une pièce qui ne se passe pas ici plutôt qu'ailleurs, ni en un temps certain. Le clair de lune était si parfait qu'il semblait artificiel. Comment ne pas songer aux *Maîtres Chanteurs*? Oui, mais la représentation était terminée. Philippe ne haïssait pas l'Allemagne de théâtre, ni l'Allemagne du sentiment. Il se contentait de n'en être pas dupe. A cette heure qui pouvait le duper? Il ne se défendait point contre le charme qui l'enveloppait. Et il se rappelait sa première soirée d'Oxford, l'accueil, si différent, de la ville anglaise, la volupté inconsciente et froide des jardins publics et des jardins secrets.

Il arriva bientôt à une petite place, qui devait être une des plus importantes de la ville, et qu'il reconnut pour y avoir passé avec Lembach cette après-midi ; mais la nuit et la lune mettaient mieux en valeur l'amusant profil des maisons rouges, de leurs enseignes et de leurs pignons. Au centre était la vasque d'une fontaine, où une Ève nue, debout, faisait jaillir l'eau de ses seins sur chacun desquels elle appuyait un doigt. L'eau ne coulait plus à cette heure ; il en restait un peu au fond du bassin. Philippe y trempa ses doigts et resta là

longtemps, rêveur — rêveur mais ne rêvant à rien. Il se sentait maintenant loin, plutôt que seul, parce qu'aucune des figures qu'il aimait ne se fût bien placée dans ce décor. Zosia peut-être... Et la pensée de la Wieliczka flotta un instant à l'entour de lui, mais si peu déterminée qu'il n'aurait su connaître lui-même si elle s'accompagnait d'un vague désir, d'une crainte ou d'un regret.

Ashley Bell cependant était ici ! Que cette idée choquait Philippe ! Pour mieux dire, il ne pouvait la concevoir. Sa raison, qui voulait protester contre elle, ne trouvait qu'un moyen à lui suggérer : c'était de partir sans avoir vu le vieux maître, et d'interrompre dès le premier jour un voyage dorénavant sans objet. Mais comment les autres, Lembach, Rex lui-même et Madeleine eussent-ils interprété ce qui ne pouvait pas manquer de leur paraître un absurde caprice et dont seul il savait la raison profonde? Une fois de plus il obéit, non pas à son désir ni à la logique, mais aux convenances qui, dans l'état présent de la civilisation, sont de véritables cas de force majeure. Afin de n'étonner personne, il résolut de demeurer, et d'aller faire sa visite à Bell, le lendemain, dès la première heure pour être libéré plus tôt. Il se hâta de regagner l'hôtel ; comme il ne songea plus qu'il ne savait pas le chemin, il le trouva sans difficulté.

Bien qu'il fût volontiers paresseux le matin, dès son réveil il se hâta. Il craignait que Lembach ne tînt pas compte de sa défense expresse et ne le vînt cueillir au saut du lit. Il s'échappa de l'auberge, guettant à droite, à gauche, s'il n'apercevait point quelque fâcheux. Il était si fort en avance (une fois n'est pas coutume) qu'il méditait de faire à pied le long trajet. Mais il changea d'idée quand il avisa sur la place trois fiacres si décrépits qu'il n'aurait pu résister à la tentation d'en prendre un par curiosité, pour voir si les roues tournaient encore et si les chevaux étaient capables de mettre un pied devant l'autre. Il pensa qu'une de ces antiques machines le transporterait sans fatigue, et pas plus vite, peut-être plus lentement, où il avait dessein d'aller. Il fut bien obligé de donner l'adresse et d'indiquer le chemin, et de montrer ainsi au cocher qu'il entendait l'allemand. « Le bonhomme, se dit-il, va m'assommer de sa conversation. »

Heureusement, ce vieillard n'était pas moins ruineux que sa calèche et que ses deux bêtes. Il était, naturellement, obséquieux, mais perclus, et une fois installé sur son siège ne pouvait plus se retourner. Il ne réagissait même pas contre les cahots, c'était une masse inerte, et il conduisait comme dans un rêve les deux rosses qui semblaient dormir en trottinant sur place. Philippe, moins distrait qu'il n'eût à présent souhaité, regardait d'un œil hostile ces choses hier déjà vues, mais à une autre heure de la journée, et dont le caractère national se marquait davantage au saut du lit. Il observait que l'Allemagne est plus allemande le matin, quand elle fait son marché. Tout lui déplaisait, jusqu'aux bras nus des ménagères.

Les quartiers du centre n'avaient point tout à fait perdu leur charme d'opéra-comique ; mais il n'y avait aucune transition de leur vieux style au moderne insolent des quartiers riches qui les entouraient, et le luxe des hôtels neufs en paraissait plus brutal. C'était, dans toute sa crudité, le symbole des deux Allemagnes, la « bonne Allemagne », et la vraie, Philippe revit, après le faubourg, la banlieue, les villas après les hôtels, le théâtre, le « mur » à l'instar d'Orange, et enfin *Abijah-haus*. « Quoi? se dit-il, si vite ! » Il était en route depuis plus de trois quarts d'heure ; mais il n'avait pas un instant réfléchi à l'objet de cette promenade matinale ; et maintenant il était arrivé, il n'avait plus le temps de se recueillir. Il se ressouvint seulement de la dernière visite que fit à Richard Wagner Frédéric Nietzsche, et comme Nietzche il faillit s'en retourner sans avoir franchi le seuil. Il murmura la belle phrase du poète sur les deux étoiles qui aussitôt après leur conjonction s'éloignent chacune vers son infini et de toute l'éternité ne se rencontreront jamais plus. Mais l'emphase de cette comparaison l'ennuya. Il imposa silence à son sot orgueil, sauta à terre d'un mouvement vif, tira la sonnette d'un coup sec... A ce moment, il eut un autre souvenir, comme une vision : la grille d'*Abijah-haus* et ce qu'on apercevait du jardin lui rappelait étrangement la villa des comtesses Wieliczka dans les faubourgs de Naples. Était-ce encore un symbole? Cette fois il n'en pénétrait pas le sens, mais il en éprouvait comme une vague inquiétude.

La grille s'ouvrit, et ce fut dès lors, sans arrêt ni trêve, une série précipitée de petites impressions désagréables, qui mirent la sensibilité de Philippe dans un état de souffrance et de vibration. Rien, d'ordinaire, ne lui échappe : elle était de surcroît, en ce moment, hyperesthésiée. Chacun de ces petits scandales successifs apportait un nouvel argument, mais d'expérience, au préjugé qu'il avait conçu, qu'ici Ashley Bell serait, à ses yeux du moins, dépaysé. Ce fut, d'abord, l'aspect d'ancien feldwebel du portier, son langage assez correctement français, presque sans accent, et cependant si peu français; les gestes, les formules trop respectueuses et à la fois trop familières : « Entrez donc, monsieur, sans compliments. » Ce fut le dessin même du parc et, après un seul détour d'allée, l'apparition brusque de la maison italienne, qui était allemande à crier ; les balcons lourdement fleuris, le faste sans mesure, la vaniteuse et naïve recherche du colossal jusque dans les moindres détails. Il se ressouvint encore de Paumanock house, d'Oxford, de tout ce que sa jeunesse avait aimé, et il lui sembla qu'il avait maintenant devant les yeux comme une figure de son illusion perdue.

Il ne se dit plus, ainsi que le matin qu'il était parti pour Oxford : « Je suis à une époque de ma vie », mais : « J'étais alors au début, je suis maintenant à la fin de ma journée. »

— Mon Dieu ! murmura-t-il, qu'elle fut brève !

Ces mêmes paroles, il se rappela de les avoir prononcées tout haut, lorsqu'il était rentré dans sa bibliothèque aux premières clartés de l'aube, la nuit de la naissance de Rex. Il sentit la même angoisse que cette nuit-là ; il la sentit plus douloureusement ; car il embrassait encore plus facilement d'un seul regard l'ensemble de sa journée brève, et son grand amour insatiable de la vie n'était pas davantage blasé pour quelques heures de plus qu'il avait vécues.

Il éprouvait une peur superstitieuse quand il songeait qu'un rythme de fatalité le ramenait environ le soir aux portes d'Ashley Bell qui l'avait accueilli le matin, et que cette visite était probablement une dernière visite ; que le Maître, après lui avoir dit autrefois les mots de bienvenue, lui allait dire les mots d'adieu, et lui conférer, ainsi que jadis le baptême, une sorte d'extrême sacrement ; et qu'ensuite il existe-

rait peut-être encore, il ne *vivrait* plus, sa journée, sa journée brève, si pleine et si vide — inutile — serait finie.

Un vieux valet en livrée noire, très grand et vénérable, mais qui, à chaque mot, courbait l'échine, avait introduit Philippe dans un salon en rotonde, sur deux étages avec une galerie et une coupole, destiné sans doute aux réceptions d'apparat : on devait prévoir, pour l'époque des représentations, des espèces de fêtes de cour, compassées selon l'étiquette de Wahnfried. Le visiteur, intimidé comme un débutant, ne savait (bien qu'il fût seul) quelle contenance prendre. Il n'osait s'asseoir ; les sièges n'étaient point d'ailleurs en abondance ; et il attendait, presque angoissé, l'apparition du Maître que l'on était allé avertir de sa venue. Il avait le pressentiment qu'au moment qu'Ashley Bell se manifesterait, pour lui faire, comme disent les gens de théâtre, une entrée, des voix célestes d'enfants se mettraient soudain à chanter dans le cintre, comme au premier acte de *Parsifal*. Cette appréhension d'on ne sait quoi de musical, de romantique, d'alarmant, rendit plus saisissant le contraste de ce qu'il imaginait et de ce qui arriva.

D'instinct, il s'était tourné vers l'une des six portes de la rotonde. Elles étaient toutes les six pareilles, et aucun signe ne lui indiquait que celle-ci plutôt dût s'ouvrir : il ne doutait point que ce ne fût celle-ci. Elle s'ouvrit en effet, mais brusquement, d'une poussée, et non pas avec la majestueuse lenteur qui lui eût semblé à propos. Et au lieu de l'apôtre, il vit une femme, une vieille femme, si vieille maintenant qu'il eut peine à la reconnaître : c'était la fille d'Ashley, miss Florence ! Elle était vêtue si exactement comme une quakeresse que Philippe crut voir le fantôme de la discorde religieuse se dresser entre son maître et lui. Il eut froid.

Miss Florence était déjà bien masculine aux jours d'Oxford, mais avec une grâce impérieuse et une véritable perfection de beauté. La grâce ni la beauté n'étaient plus, et la virilité se marquait si durement que Philippe, toujours obsédé par les souvenirs de Wahnfried, se rappela Cosima Wagner. Il avait vu un soir cette âpre veuve assise sous un portrait de Franz Liszt, à qui elle ressemblait si prodigieusement qu'un instant il avait pris le portrait du père pour celui de la fille

et la soutane de l'abbé pour une robe de femme en deuil. Florence, qui jeune encore avait une mèche blanche parmi ses cheveux noirs, avait maintenant tous les cheveux, non pas blancs, mais gris. Philippe cherchait en vain des yeux la mèche blanche ; et ce gris « faisait beaucoup plus vieux » que le blanc, accusait une vieillesse morose, rebelle, sans douceur.

Philippe se ressouvint qu'à Oxford, il n'avait pas précisément aimé, ni même cru aimer Florence Bell, mais qu'enfin il s'était cru obligé de lui faire une manière de cour, par superstition française, et parce que, si peu féminine, elle était la seule femme. La vue de ses cheveux gris lui causa une peine insupportable. Ce n'était pas la première épreuve qu'il faisait de cette souffrance. L'âge des femmes est si bref ! Celles qui lui avaient plu, quand il s'élançait, comme Chérubin, à la puberté, il les voyait aujourd'hui mères ou grand'mères, et il rougissait de sentir son cœur toujours capable des tendresses qu'elles ne lui paraissaient plus dignes d'inspirer. Deux générations au moins s'étaient ainsi fanées sous ses yeux ; elles avaient passé, il demeurait. Il en concevait un naïf orgueil, car la vieillesse lui faisait plus horreur que la mort ; il la tenait pour une déchéance, pour une humiliation ; il ne voulait pas mourir, il voulait encore moins vieillir ; mais il tremblait parfois d'être une exception trop unique, et sa joie âpre, égoïste, de survivre ses contemporains était gâtée par le spectacle des ruines qui s'accomplissaient tout autour de lui.

Jamais cependant la vue d'une femme, naguère désirable, aujourd'hui surannée, ne l'avait offensé à ce point. Il était presque transi d'épouvante. « Alors, pensait-il, que doit être Ashley Bell lui-même? Quel spectre ! » Et il se disait : « Pourvu qu'on ne me le montre pas, que je puisse partir sans l'avoir revu ! » Comme ceux qui ne peuvent supporter le spectacle de la mort, et qui, obligés par bienséance d'entrer dans une maison où il y a un mort, usent de tous les subterfuges, de tous les prétextes de discrétion, pour s'excuser de pénétrer dans la chambre.

Ce qui frappa surtout Philippe fut l'air de femme d'affaires — d'homme d'affaires — qu'avait Florence Bell vieillie ; et il se rappela comment, à Oxford, elle tenait les comptes de

la maison, débattait âprement les « termes », dans cette cellule d'écolier encombrée de livres et décorée d'un grand portrait de Léon XIII avec une dédicace en latin. La physionomie de la vieille fille l'éclaircit plus que tout le reste du caractère commercial de l'entreprise à laquelle présidait Lembach. Il flaira qu'elle y jouait un rôle de contrôleuse et d'économe, et qu'elle était admirable pour exploiter la gloire paternelle qui enfin se mettait à rapporter. Le court entretien qui suivit ne confirma que trop les présomptions de Philippe.

Après lui avoir souhaité le bonjour sans plus d'émotion que si elle l'eût quitté la veille, et lui avoir touché, à peine, les doigts, avec l'injurieuse réserve des dévotes, Florence aborda l'unique sujet d'entretien qu'elle estimât digne d'intérêt, qui était en effet l'exploitation de l'œuvre et de la gloire paternelles. Ni l'atmosphère de la maison, ni le visage de la vieille fille n'avaient trompé Philippe Lefebvre. Ces truchements muets l'avaient si bien instruit, avant toute parole, de ce qu'il pouvait désirer de savoir, ou que peut-être il eût désiré de ne savoir pas, qu'il n'avait plus rien à entendre de la bouche de Florence Bell, ni elle plus rien à lui dire. Elle était trop clairvoyante pour ne point le lire d'abord dans les yeux de Philippe, et cela n'était guère fait pour l'inciter à dire des mots inutiles, ce qui, au surplus, n'avait jamais été son genre. Elle exposa, en quelques phrases nettes, l'organisation de l'*A. B. G.*

— Je sais, je sais, — disait Philippe.

Elle répondit à la fin :

— Oui, en effet, vous devez savoir, puisque vous êtes membre de la société.

Et ils demeurèrent face à face, contraints, muets. Philippe se ressouvint de cette réplique d'un vaudeville : « C'est curieux comme on a peu à se dire quand on ne s'est pas vu depuis vingt ans. » La chose eût tourné au comique si l'aspect de cette femme sèche et roide n'eût fait passer l'envie de rire à n'importe qui.

Philippe dut insister à trois reprises pour obtenir qu'elle lui parlât d'Ashley à titre personnel, et non pas à titre, si l'on peut dire, de capital social.

— Il est bien vieux maintenant, — fit-elle.

Ces simples mots prenaient dans sa bouche un accent de sévérité extraordinaire. On y sentait comme une rancune contre cet homme dont l'existence était précieuse au sens le plus positif, et qui se permettait d'être vieux à ce point-là, d'avoir, sans doute, un pied dans la tombe. Mais en même temps la voix de Florence Bell s'était voilée et était devenue lointaine. Il semblait qu'elle parlât du vieillard presque centenaire avec effroi, sinon avec piété, comme les habitants de la jungle parlent du serpent qui a vécu plusieurs siècles. Philippe en frissonna ; et quand il demanda enfin : « Mais est-ce que je ne pourrais pas le voir? » il fit cette requête si discrètement, si honteusement, il parut si bien dire : « Je comprends qu'il est impossible que je le voie », il témoigna si clairement malgré lui, qu'il ne s'en souciait point, que Florence ne pouvait à la vérité lui répondre autre chose que : « Non. » Elle fut cependant elle-même un peu étonnée de l'excès de dureté catégorique qu'elle mit dans ce monosyllabe. Elle reprit, un peu plus doucement :

— Pas en ce moment du moins, mais dès cette après-midi, si vous voulez.

Et elle lui expliqua que son père était soumis à une hygiène savante, à l'horaire le plus rigoureux ; qu'il jouissait, malgré son grand âge, d'une santé prodigieuse, mais ne la pouvait maintenir qu'à cette condition. La sollicitude de Florence était bien naturelle et devait même paraître touchante ; elle donna cependant à Philippe le sentiment que l'on faisait par des moyens factices durer le vieux maître, parce que son existence était, encore une fois, précieuse et profitable. Il avait hâte de se retirer, il ne pouvait soupçonner de meilleur prétexte que cette permission de revenir le jour même ; et il ne pensait pas, au surplus, avoir besoin de prétexte : Florence n'aimait point les dérangements ni les cérémonies inutiles, et quand elle recevait, elle était, manifestement, encore plus impatiente d'expédier le fâcheux que lui-même de se retirer. Le départ de Philippe fut presque une fuite. Il remonta dans sa calèche dont le train lent le désespérait. « Ah ! murmurait-il, qu'ont-ils fait, qu'est-ce que l'ennemi fait de mon vieux maître? »

Il n'attribuait de responsabilité qu'à l'ennemi, point

et il n'apercevait même aucun indice qui lui permît de juger avec précision ce que l'ennemi en avait fait ; mais son imagination suppléait aux documents. Elle échafaudait un roman d'assez mauvaise littérature, dont l'essentiel était que les dignitaires de l'*A. B. G.*, avec la complicité de Florence, avaient positivement séquestré l'auguste vieillard. Il se figura (comme il avait déjà bonne envie de partir) que, s'il demeurait, il risquait d'être compromis dans cette aventure louche ; et il ne s'avoua pas encore qu'il était résolu de battre en retraite sur-le-champ, mais il se promettait déjà de garder sa voiture pour se faire conduire à la station : il comptait ne prendre que le temps de monter chercher sa valise et de payer sa note.

Si peu de bon sens qu'il lui restât, il pensa que la plus élémentaire décence l'obligeait de justifier ce départ brusque ; mais il ne se mit point en peine d'inventer une excuse, pressentant que le hasard la lui fournirait. La providence n'y manqua point, et ce fut la plus simple, qu'il aurait bien pu feindre, s'il y avait songé : une dépêche, qu'il trouva dans son casier en arrivant. Il eut un mouvement de joie plutôt que de curiosité. Du papier de l'hôtel était à la portée de sa main. Il prit une feuille, et commença d'y griffonner un mot, pour Lembach : « Je reçois à l'instant une dépêche de chez moi qui me rappelle... » Ce n'est qu'alors qu'il s'avisa de ce qu'il y avait de fabuleux à n'avoir pas tout d'abord ouvert cette dépêche. Il le fit enfin. Elle lui annonçait que Rex était admissible à Saint-Cyr.

Philippe eut besoin d'un temps appréciable pour se mettre si l'on peut dire en état de réceptivité, et renouer les communications rompues entre sa sensibilité et l'idée de Rex. Il lui parut enfin que les mots qu'il lisait faisaient une impression sur sa rétine, ou plutôt qu'il entendait la voix même de Rex, mais lointaine, à peine perceptible, et que c'était comme un suprême adieu qu'elle venait de lui adresser. Une étrange apathie avait succédé à son impatience. La lenteur de son pouls, qu'il tâtait, l'effrayait ; il était glacé. Il eut le sentiment d'être loin comme il n'avait jamais été loin, d'être seul comme il n'avait jamais été seul. Comment cette dépêche pouvait-elle causer en lui d'aussi bizarres phéno-

mènes d'indolence morale et physique? Peut-être parce qu'elle lui apportait un témoignage visible, écrit, irrécusable du détachement de Rex. Le fils de son sang et de son cœur venait d'inaugurer aujourd'hui une vie indépendante, une vie personnelle. Rex était entré dans sa voie. Il commençait sa journée, lui aussi, sa journée peut-être brève : Philippe n'avait plus qu'à achever la sienne, aussi seul pour cette dernière, et triste, et pauvre étape qu'il avait été jadis quand il s'était mis en route, aux rayons splendides de son aube ardente.

Il ne songea même pas qu'il devait répondre à la dépêche de Rex. Il n'y songea qu'un peu plus tard, quand il fut à la gare et vit le télégraphe. Il le fit alors de la façon la plus banale, non sans hypocrisie ; car il oublia d'annoncer qu'il partait. Il exécutait point par point ce qu'il avait résolu, mais sans entrain et presque machinalement. Il avait toujours froid, et peur, peur de la solitude, lui qui l'avait tant aimée. Il avait soif de caresses, lui qui, plus sensuel que tendre, se faisait gloire, jadis, d'être en amour moins un homme de délicatesse qu'un mâle de tempérament, — une brute — douée d'une magnifique intelligence. Il pensa que c'était dommage que Zosia ne fût point là, car en vérité il avait besoin d'elle, et que cela était bien heureux, car il aurait eu de honteuses faiblesses, et peut-être pleuré sur son épaule.

Au dernier moment, il éprouva un sentiment plus singulier encore : ce n'était pas la crainte d'être en retard, mais comme une résignation paresseuse : il était résigné à manquer son train ; et il ne savait pas seulement quelle en était l'heure, ni même quel train il voulait prendre. Sa conscience en fut informée par un tressaillement de joie qui le saisit comme il pénétrait dans le hall de la gare. Il imagina soudain, ce fut presque une hallucination, Zosia venant à sa rencontre, dans une autre gare qu'il connaissait bien pour y avoir passé, voilà déjà si longtemps ! Il sourit mystérieusement et regarda tout autour de lui si personne ne pouvait le voir ; mais qui l'aurait pu? Il fut au guichet, demanda d'une voix presque basse une première pour Wieliczka, et se dirigea vers le quai après avoir envoyé sa dépêche à Rex.

Cette invraisemblable providence qu'on croirait toujours

qui veille sur les hommes dès qu'ils abdiquent leur volonté, sur les hommes ivres, sur les somnambules, même sur les fous, favorisa Philippe comme les autres : un train était sur le point de partir. Il eut le temps de s'y installer, il n'eut pas, à la lettre, le temps de prendre une décision, de *vouloir* ce que depuis plus d'une heure il accomplissait.

XVI

L'INTERMEZZO ROMANTIQUE

L'aimable fantaisie de Philippe ne se réalisa naturellement point : Zosia ne vint pas au-devant de lui. Il n'avait oublié qu'une chose, c'était de l'avertir qu'il se rendait à Wieliczka. Elle pensait qu'il dût rester encore plusieurs semaines en Allemagne, où c'est elle qui avait dessein de le joindre. Il s'étonna pourtant de ne point la trouver là, il lui en voulut un peu ; puis, sans consentir d'avouer qu'elle n'y était point parce qu'elle n'y pouvait pas être, il l'excusa. Il était dans une heureuse disposition qui donnait une forme optimiste à tous ses jugements. La cause en était, selon l'usage, accidentelle et, pour la plus grande partie, physique. Cette gare, où il ne venait que pour la seconde fois, lui était familière. Grâce à la surprenante fidélité de sa mémoire visuelle, il en reconnaissait les moindres détails et il n'était pas dépaysé. Il aurait eu cent raisons de l'être, la « couleur locale » y devait suffire ; et rien ne le flattait plus que de se sentir chez lui parmi des choses si étrangères, si lointaines.

La solitude ne l'effrayait plus, à vrai dire il n'était plus seul. Cette même fidélité de sa mémoire l'obligeait de penser à Madeleine, à Rex, qui, lors de son premier voyage, l'accompagnaient ici. Il se figurait encore les avoir à ses côtés, et leur présence ne l'importunait point. Il ne croyait pas qu'elle dût l'importuner davantage lorsque tout à l'heure Zosia serait aussi présente, plus effectivement. Puis, le Rex auquel il songeait était le Rex de ce temps-là, qui dans la mine de sel lui avait offert le rameau, symbole de son amour pour Zosia Wieliczka, et il lui gardait un souvenir reconnaissant.

Ces diverses réminiscences l'induisirent à modifier ses plans. Sans l'avoir explicitement délibéré, il était, pour ainsi dire, tacitement convenu avec lui-même que, dès la descente du train, il sauterait dans le premier véhicule venu, et se ferait conduire tout droit au château où apparemment on lui donnerait asile. Même, il imaginait (et ne pouvait s'empêcher d'en rire d'aise) l'étonnement, le bonheur de Zosia, l'effarement de mère-comtesse. La douairière ne pouvait manquer d'être suffoquée de l'inconvenance de cette visite et de pester contre l'hôte incommode, tout en tremblant que l'hospitalité de sa demeure ne parût trop primitive à un Français et ne la déconsidérât aux yeux de Philippe.

Il se représentait la scène, la physionomie et le costume des personnages. Il ne pouvait croire que les deux étrangères s'habillassent de même à Wieliczka et à Paris ; et comme il était en verve, il s'exagérait volontiers les audaces probables et de la fille et de la mère. D'avance il s'en amusait. Mais il prit soudain le parti de descendre à l'hôtel où jadis il avait logé. Il se faisait une joie d'y occuper, s'il avait la chance de la trouver libre, la chambre qu'il partageait alors avec Madeleine, près de celle où dormait Rex. Il décida encore de consacrer toute une après-midi à la visite des mines : la veille, il ne pensait point se donner la peine d'y retourner ; mais, à la vérité, qui le pressait? Il n'était pas attendu. Il n'avait plus aucune impatience, maintenant qu'il sentait Zosia pour ainsi dire à la portée de sa main. Il était certain de la voir quand il le voudrait. Il goûtait cette sécurité. Il était le maître de l'heure, et il agaçait ingénieusement son désir en le retardant. Comme d'ordinaire, il ménageait en artiste toutes les délicatesses de sa sensibilité.

Quand il en avait ordonné la fête, il devenait très exigeant et ne souffrait à son programme aucune altération. Il ne cédait plus ni aux circonstances, ni même à ses propres caprices. Rarement d'ailleurs ses desseins étaient contrariés : ils ne le furent pas cette fois. A l'hôtel, il trouva l'appartement qu'il souhaitait, et en fut si charmé qu'il y flâna deux heures sans seulement défaire ses malles. Il passa en revue tous les meubles, jusqu'aux moindres objets, qui, depuis tant d'années, n'avaient pas changé de visage et pas même changé de

place. A chacun d'eux il attachait un souvenir futile et précis. Il se livrait, en les regardant, en les maniant, à des réflexions philosophiques de la dernière banalité sur les répétitions de la vie ; mais pour rendre sa pensée un peu plus transcendante et digne de lui, il y adaptait les formules qu'autrefois lui avait suggérées Lembach, lorsque l'ennemi, à Oxford, lui enseignait la doctrine de l'éternel retour.

Tous ces sentiments passagers, divers, insaisissables avaient, si l'on peut dire, pour dessous, une joie permanente et très douce qui en était comme le résumé ou la symphonie. Le voisinage, plutôt la présence virtuelle de Zosiá, semblait être la cause de ce ravissement atténué, mais qui suffisait à son paresseux désir. Une présence actuelle l'aurait trop intimidé. Il errait par la ville, qui n'offre aucun intérêt. Il médita de n'aller aux mines, comme autrefois, que le jour qu'il irait au château. Il regardait par la fenêtre. C'est même ainsi que se produisit, très simplement, l'événement qu'il voulait différer, qu'il ne réussit à différer que quarante-huit heures.

Zosia venait fréquemment à la ville, dans une voiture découverte, attelée à la russe, dont le troisième cheval galopait hors des brancards. Tandis que Philippe était à la fenêtre, elle passa, à toute allure. La surprise de cette apparition fut si violente qu'il jeta un cri, mais ne le jeta point tout de suite. Elle avait déjà passé, sans tourner la tête. D'un geste instinctif, il tendait les bras vers elle.

Il eut le sentiment que cette minute était décisive, que s'il ne joignait pas aussitôt Zosia, il l'avait perdue à jamais, par son incompréhensible lenteur, par sa stupide négligence. Il descendit précipitamment, nu-tête. Il courut après la voiture, comme s'il avait pu espérer de la rattraper. Il la vit de loin qui s'arrêtait, puis, après une courte halte devant un magasin, qui retournait vers l'hôtel. Il n'eut que le temps d'y retourner lui-même et de prendre un air posé, souriant, pour accueillir Zosia sur le seuil. Chaque fois qu'elle venait à la ville, elle faisait d'abord quelques courses et allait ensuite à l'hôtel prendre son thé.

Il n'osa pas s'élancer vers elle au moment qu'elle sautait de la voiture. Au contraire, il recula, pour qu'elle le vît, avant de l'aborder, un peu plus longtemps. Il pensait, en lui donnant

ce répit, et à lui-même, diminuer la brutalité du choc. Pour une fois, la psychologie de Philippe Lefebvre était en défaut; car l'étonnement, qu'il attendait, fut le sentiment qui se peignit le moins sur le visage de Zosia, où transparaissait alors toute son âme. Il n'y put lire que l'amour : c'est une religion, et pour les esprits religieux, les seuls faits vraiment naturels sont les miracles. Quand il leur semble qu'il s'en produit un, leur voix intérieure murmure : « Je l'avais bien dit ! » Non, ils ne sont pas capables d'éprouver de l'étonnement : ils n'ont que de la joie ingénue, et qui rend grâces. Zosia rougit de plaisir, et sa gaîté fut si puérile qu'elle ne semblait point proportionnée à un tel bonheur ; mais cette disproportion même était infiniment touchante, et Philippe ne pouvait pas s'en formaliser : son cœur était à l'unisson. Il voulait dire quelque chose et ne trouva que ceci :

— Eh bien, vous voyez, Zosia, je suis venu.

Elle répondit en riant :

— Dame ! oui, je le vois bien, que vous êtes venu !

Quelques instants plus tard, ils étaient attablés vis-à-vis l'un de l'autre, et prenant leur thé, comme dans l'atelier, à Paris. Et cela leur paraissait délicieux, mais en même temps si drôle qu'ils ne pouvaient pas s'empêcher de rire en se regardant goûter avec une honteuse gourmandise et un splendide appétit.

— Vous avez l'air en parfaite santé ! — disait Philippe, à la lettre émerveillé.

Elle répondait :

— Je ne me suis jamais portée si bien, — malicieuse comme si elle eût joué un bon tour à la mort cruelle qui depuis tant de mois la guettait.

Et Philippe la regardait encore, il ne se lassait point de la regarder. Non, elle ne s'habillait point, à Wieliczka, d'une façon si extraordinaire, d'une façon sensiblement plus extraordinaire qu'à Paris. Même, ce chapeau, cette robe, il les reconnaissait. C'est sa personne qui était ici différente, ou mieux, qui était plus elle-même. L'étrange de sa beauté, ainsi que de son accoutrement, était ici une chose toute naturelle, qui ne suggérait nul soupçon de genre artiste, d'affectation ni de littérature. L'harmonie qu'apercevait Philippe

entre elle et tout ce qui les environnait lui donnait l'exemple de s'accommoder comme elle à la physionomie et à l'esprit du décor. Il s'y prêtait avec une souplesse, avec une docilité singulière. Il devenait pareil à Zosia, primitif et presque sauvage. Son amour perdait soudainement les caractères artificiels qui à Paris le déguisaient, et se rapprochait de la nature. La conséquence fatale et prochaine de ce dépouillement était si évidente qu'ils n'eurent qu'à se regarder encore, pour échanger une de ces promesses qui ne seraient point explicites et sans réserve si elles se traduisaient par des mots. Tous deux avaient une entière conscience de leur muet engagement. Ils rougirent et ils détournèrent les yeux après avoir échangé ainsi leur parole, sans paroles ; et ce fut d'une voix légèrement altérée que Zosia dit ensuite :

— Maintenant, nous allons rentrer au château.

Il ne répondit rien : il obéissait, et il se laissait mener. Déjà les trois chevaux, les deux trotteurs et celui qui galopait librement, l'emportaient. Malgré la rapidité folle de la course, le trajet fut long, et devant qu'ils fussent au terme, la nuit tomba. Le ciel était pur, l'air vif ; la lumière de la pleine lune ruisselait sur les bois de sapins, si sombres le jour, mais dont toutes les fines aiguilles, à cette heure, étaient parées de diamants, comme le rameau symbolique trempé dans la source de sel. Et c'était comme dans les contes de fées.

Zosia se serrait contre Philippe. Ils ne parlaient pas, ils étaient dans l'extase. Et il la sentait contre lui, si mince, si frêle, — si superbe ! — une petite reine de Saba, une « Balkis enfant perdue dans l'immense litière », dont il ne voyait, parmi ses voiles et parmi ceux de la nuit, que les deux yeux ardents « qui brûlaient sans se consumer ».

Ce n'est qu'au dernier moment qu'ils prononcèrent quelques mots. Zosia, très fière de son château de la belle au bois dormant, commençait de le décrire à Philippe. Il l'interrompit :

— Mais j'y suis déjà venu, vous savez bien !

— Ah ! c'est vrai !

Il songea tout d'un coup à la douairière, et dit avec effroi :

— Comment va-t-elle prendre cette visite incorrecte, à une heure indue?

— Ah ! — s'écria Zosia, — *par bonheur* maman est malade ! Puis elle rit de cette naïveté.

— Non, mère-comtesse n'est pas précisément plus malade que les autres jours ; mais elle s'est, comme neuf jours sur dix, confinée dans ses appartements. Personne, sauf les gens, qui ne comptent pas, ne soupçonnera, du moins ce soir, votre présence à la maison. Nous dînerons tête à tête, bien tranquilles...

Cela leur parut délicieux, et encore plus amusant.

— Nous arrivons, — reprit Zosia, — juste pour l'heure du dîner. Avez-vous faim?

— Je ne sais pas, — dit Philippe.

— Moi, je meurs de faim.

Philippe répéta docilement :

— Moi, je meurs de faim.

La voiture venait de franchir la grille et faisait le tour du massif ; et maintenant, le long de l'allée montante, les chevaux s'étaient mis au pas. C'était une grande joie pour Philippe, de reconnaître, malgré l'obscurité de la nuit, des formes, des fantômes semblables à ses souvenirs, et de goûter, en même temps que le trouble de l'aventure et du mystère, la sécurité d'un logis qui lui était déjà familier.

Zosia donna ordre au majordome de faire porter dans la chambre les bagages de M. Lefebvre, mais elle défendit à Philippe d'y aller lui-même. Elle voulait se mettre à table sans perdre une minute et le tirait par la main vers la salle à manger. Ils marchaient sur la pointe du pied, parlaient bas, étouffaient leurs rires, crainte d'attirer l'attention de la malade. Ces précautions n'avaient pas le sens commun, vu que l'appartement de mère-comtesse était à une lieue de là et qu'elle ne pouvait rien entendre.

— Servez-nous vite, — dit Zosia à un domestique en perruque et en livrée de théâtre qui leur ouvrit la porte de la salle à deux battants.

Philippe fut frappé de stupeur.

La salle était immense, si haute que le plafond se perdait dans les ténèbres : la lumière des candélabres à vingt bougies posés sur la table ne montait pas jusque-là ; et cette table elle-même était d'une largeur, d'une longueur prodigieuses,

chargée de lourdes argenteries ; le couvert y était dressé au moins pour quarante convives. Philippe eut un vrai sentiment d'angoisse, quand il vit ce décor à la Véronèse et ces préparatifs pour noces de Cana. Il crut que son rêve lui échappait. Il pensait dîner avec Zosia tête à tête, sur une petite table, dans un petit coin. Il lui jeta un regard suppliant, cette fois elle éclata franchement de rire.

— Qui donc attendez-vous? — demanda-t-il.

— Mais personne ! — dit Zosia, riant toujours. — Le grand couvert est dressé tous les soirs et tous les matins. Ou plutôt, jamais on ne l'enlève, même quand nous sommes absentes : c'est pour les pèlerins, c'est le vieil usage du pays.

— Pour les pèlerins? Ce luxe?...

Elle répondit gravement :

— Nous autres, nous nous passerions volontiers de luxe, nous sommes blasés ; ce sont les pauvres qui en ont besoin.

Elle l'obligea de s'asseoir à côté d'elle au haut bout de la table, et d'une voix plus gaie :

— Les pèlerins, vous savez, il n'en vient jamais. Je ne me rappelle pas, depuis ma plus petite enfance, en avoir vu un seul. Et pourtant leur couvert est mis. Mon cher, voilà ce que c'est que la tradition.

Ce mot le fit tressaillir. Pourquoi songea-t-il à la France lointaine, si lointaine?...

D'une voix plus grave, presque religieuse, elle dit :

— Aujourd'hui cependant un pèlerin est venu. Celui que l'on n'attendait pas est venu.

Leurs regards se croisèrent, ce fut comme un baiser de leurs yeux : et Philippe connut qu'il était en effet le pèlerin — ou l'exilé? — le pèlerin passionné.

On les servait, ils ne touchaient à rien. Ils se regardaient. Zosia dit brusquement :

— Vous avez raison, c'est ridicule, nous ne pouvons pas dîner ici tous les deux tout seuls. Allons *chez nous*.

Elle donna encore un ordre bref, en langue polonaise, se leva, passa la première. Il la suivit. Ils montèrent un étage et arrivèrent dans l'atelier, où Philippe, du premier coup d'œil, reconnut tous les romantiques accessoires : l'orgue d'église, les spectres de statues ébauchées, les étoffes et les

costumes jetés pêle-mêle sur tous les meubles, jusque sur le piano de concert dont le couvercle était soulevé, les drapeaux qui pendaient du cintre. La nuit était si claire qu'avant même qu'on leur apportât un candélabre, un seul cette fois, il avait déjà reconnu toutes ces choses et retrouvé leurs places. On déposa sur une petite table leur en-cas et on ne les importuna plus.

Mais Zosia, au lieu de s'asseoir, s'en alla vers la fenêtre qui donnait sur le parc, et l'ouvrit. Philippe approcha. Il espérait — comment l'espérait-il? — découvrir de là un de ces beaux jardins français bien ordonnés, où jadis, pendant des heures, il regardait jouer Rex enfant.

Il vit, entre les sapins noirs, un grand lac, qui resplendissait comme un miroir magique, et où flottaient des cygnes endormis ; et il sentit les bras de l'enchanteresse étrangère qui doucement l'emprisonnaient.

ABEL HERMANT

NOSTALGIE DE FELLAHS

(RÉFLEXIONS SUR QUELQUES CAS DE PSYCHOLOGIE BERBÈRE)

Au Docteur A. Porot.

J'imagine une série de monographies sur les populations de nos provinces françaises pendant les quatre années qui viennent de s'écouler. On y trouverait, réunis, classés et mis en œuvre, aussi objectivement que possible, des renseignements sur l'adaptation de nos divers éléments ethniques aux conditions exceptionnelles créées par la guerre. On y montrerait l'attitude de nos paysans bretons, lorrains, auvergnats, de nos ouvriers parisiens ou lyonnais au front, dans les tranchées, à l'attaque, au cantonnement, dans les hôpitaux, et le maintien de ceux qui les attendaient au pays. Semblable enquête n'apporterait-elle pas une contribution précieuse à notre géographie humaine? J'imagine... mais Dieu me garde de laisser croire que j'aie l'ambition d'entreprendre rien de tel. Les quelques documents que les circonstances m'ont fourni l'occasion de récolter ne concernent d'ailleurs pas les gens de chez nous ; ils ont trait à nos sujets algériens, demain, il est vrai, presque nos égaux en droits politiques. Il ne s'agit, au reste, ici, je m'empresse de le dire, que de pauvres malades.

Un séjour de quelques semaines comme infirmier au centre neuro-psychiâtrique d'Alger m'a permis de faire plusieurs

observations sur les indigènes en traitement. Ces observations constituent, je l'avoue, un maigre butin scientifique. Toutefois je n'ai pas cru qu'il était absolument sans intérêt de les noter, pensant que, fort modestes en elles-mêmes, elles vaudraient peut-être par les explications qu'elles nécessitent et les conclusions qu'elles suggèrent.

***

Il va sans dire que, dans le domaine psychique plus encore que dans le domaine physique, les plus utiles éclaircissements sur l'individu normal nous peuvent venir de l'examen des accidents pathologiques auxquels il est exposé. Les événements dont nous venons d'être les acteurs ou les témoins ont multiplié ces accidents. Au reste, ce que j'ai pu constater, ce sont moins les effets de la guerre, avec ses terribles ébranlements, que ceux du service militaire lui-même et de la vie dans les dépôts. La conscription, étendue à toute la population indigène, ne pouvait manquer d'en agiter profondément la masse. L'application du système, qui naguère avait déterminé l'exode résigné des citadins de Tlemcen et les protestations tumultueuses des montagnards de Nédroma, devait, à l'heure où les sanglantes réalités de la guerre seraient connues dans les douars, provoquer des réactions autrement violentes. Ces réactions se sont produites ; et nous en savons ce que l'on a bien voulu nous en dire. Il appartient à des historiens futurs, plus libéralement documentés que nous ne pouvons l'être, de discerner quelles furent, dans les affaires du Sud constantinois, la part du banditisme endémique, celle de la propagande germano-turque et celle, probablement dominante, de la répugnance des gens à aller se battre, quand le champ des autres est en péril. Les réactions dont j'ai pu noter les symptômes sont moins ténébreuses et infiniment moins dramatiques. Les trois ou quatre malades qui font l'objet de ces observations n'avaient rien de déserteurs ayant pris la brousse avec armes et bagages, encore moins de révoltés ou de protestataires. S'ils nourrissaient le désir de se soustraire aux obligations du service, ils se gardaient, en bons ruraux, d'en rien avouer, et répondaient, sur

ce sujet, qui leur tenait tant au cœur, avec la prudence décevante d'un Normand qu'on interroge sur sa récolte de pommes.

C'étaient purement des types de dépaysés. Pauvres jeunes fellahs arrachés par la conscription à leur hameau natal, un matin, ils en avaient quitté l'horizon familier, énervés par les hululements de leur mère et de leurs sœurs, qui répétaient le geste de se déchirer le visage, suivant le rite consacré; ils étaient arrivés, ahuris par le voyage, au dépôt, où ils avaient troqué leur gandoura de toile et leur burnous effrangé contre une tunique de gros drap kaki, leurs sandales de paille tressée contre des souliers à clous. Peu accessibles au « prestige de cet uniforme », qui n'a pourtant pas cessé d'agir, que je sache, sur de nombreux engagés volontaires, ils n'avaient pas su en assouplir la raideur ou y accommoder leurs membres.

La discipline militaire leur allait aussi mal que les habits du gouvernement. Ces primitifs indépendants, qui, depuis leur naissance, avaient passé leurs jours sans se soucier des heures, s'affolaient de cette vie active et morcelée, où tous leurs actes étaient dirigés, surveillés, contrôlés. Leur maladresse native et, sans doute, quelque débilité mentale les rendaient inadaptables à ce milieu si étranger, et impropres aux exercices qu'on leur imposait. Une noire tristesse les prenait de se sentir si loin — et pour combien de temps ! — de leur famille, de leur douar et de leur tribu même, où leur vrai nom était connu, et où leur dialecte, qui, dans cette caserne, faisait rire les autres, était compris et parlé par tout le monde. Les rigueurs d'un sous-officier, qui les prenait pour de « mauvaises têtes », n'avaient fait que leur rendre la discipline plus hostile, et plus lourds leurs regrets du pays, jusqu'au jour où, les reconnaissant bons à rien, on les dirigea sur l'hôpital.

L'histoire, j'en conviens, telle que je crois pouvoir la reconstituer, n'a rien que de banal, et, à part quelques détails, elle se localiserait aussi bien dans toute autre région que l'Afrique du Nord. Pour la situer en France, il suffirait peut-être de l'éloigner dans le temps, et point ne serait même besoin de reculer jusqu'aux levées en masse de la fin du premier Empire. Le conscrit que ronge « le mal du pays », qui regrette « sa bruyère et son clocher à jour », est presque un lieu commun de notre littérature populaire. La nostalgie, qui en constitue

le thème, est de même un mal fort connu en pays berbère. L'arabe vulgaire, si pauvre pour exprimer les états d'âme, dispose, comme la langue savante, d'un mot pour désigner cette modalité psychologique. C'est le mot *ouahcha*, dont la racine signifie « vivre à l'état sauvage, isolé », « ne pas être apprivoisé », et « souffrir de son isolement ». Il suffirait à peindre la solitude morale de notre tirailleur, vivant à la caserne comme un chacal enlevé aux pierres de sa montagne. Quelque rudimentaire que soit le bien-être dont ils jouissent chez eux, l'attachement au pays et le désir d'habiter au milieu des leurs tiennent une large place dans la vie affective de nos sujets musulmans. Aussi bien est-ce peut-être là, par excellence, un trait psychologique de primitif. En dépit de l'évolution qui, brisant leurs vieux cadres sociaux, tend à libérer l'individu de la tutelle de son clan, l'utilité de cette tutelle ne laisse pas, nous le verrons, de s'imposer à beaucoup d'entre eux. C'est sans doute elle que nous trouvons, à l'état de besoin instinctif, de sentiment profond, chez la plupart de nos Berbères arabisés, qu'ils soient citadins ou bédouins, nomades ou sédentaires.

***

Il faut avoir discuté avec des jeunes musulmans, nés et grandis dans un de nos vieux centres algériens, la grave question du choix d'une carrière pour sentir qu'il leur répugne toujours un peu de se déraciner. Alger en séduit beaucoup ; Paris les hante tous ; mais que d'attraits conservent, en dépit de leur air détaché, cette ville dont chaque aspect leur est familier et les mille petites habitudes qui y rendent pour eux la vie aimable. Les femmes, gardiennes des traditions familiales, consentent, cela va sans dire, moins volontiers encore à l'exil. Leur vie claustrale en fait des enfants désarmés, dès qu'on les éloigne de leur univers minuscule, et l'idée de tout déplacement les affole. Certaines faisaient naguère insérer dans leur contrat de mariage qu'elles ne quitteraient jamais le quartier où elles avaient vécu jeunes filles. Point de village, si déplaisant qu'il soit au voyageur, pas de « bled » si lépreux qui n'aient leur charme secret pour ceux qui les

ont vus tout enfants. S'ils s'en éloignent et que vous les rencontriez plus tard, à la ville, ils vous confient, avec un orgueil attendri, que l'air est chez eux plus pur qu'ailleurs ou l'eau plus savoureuse.

Il n'est pas jusqu'au bédouin nomade... Que dis-je? Le nomade plus qu'un autre peut-être est attaché à ce pays sans nom qui est le sien. Prétendre que, non moins que le sédentaire, il hésite à en sortir paraîtrait un défi au bon sens. Rien n'est cependant plus exact. Nomade n'est pas synonyme de voyageur et encore moins de vagabond. Les nomades se déplacent sans doute ; ils ne font même que ça pendant une partie de l'année. Quittant le Sahara, quand la chaleur en a tari les points d'eau et qu'ils pensent pouvoir trouver dans les régions plus voisines de la mer, partant mieux arrosées, de la pâture pour leurs troupeaux, ils reprennent le chemin du Sud, dès qu'ils savent que les premières pluies y ont ramené quelque verdure. Mais leurs déplacements, fixés dans le temps, puisqu'ils sont soumis au rythme des saisons, ne sont pas moins limités dans l'espace par des nécessités impérieuses. Leur mouvement de va-et-vient apparaît aussi régulier, et non moins circonscrit que le flux et le reflux qui battent nos côtes. Il se peut qu'une sécheresse inaccoutumée force ces bergers à chercher des pâturages pour leurs bêtes dans un rayon plus étendu. Mais cette migration plus ample n'est pas un exode. Une tempête d'équinoxe n'engendre pas forcément de nouveaux courants marins. A moins que des avantages imprévus ne l'y invitent, le nomade ne tient nullement à s'engager au delà de ses terres de parcours, dont il connaît toutes les ressources, dont la tradition léguée par ses ancêtres et une expérience chèrement acquise lui ont permis de jalonner les pistes et de repérer les puits. Un de mes amis me disait combien, cherchant une escorte parmi des Sahariens, il avait eu de mal à s'en faire accompagner dans une zone où ils ne s'étaient jamais engagés jusque-là. Ils y entrevoyaient les pires dangers. Ces pasteurs, que souvent sans doute l'occasion avait faits larrons, vivaient dans la terreur des coupeurs de routes. Même dans le Tell, les sultans du moyen âge, qui les menaient à la razzia du royaume voisin, ne pouvaient parfois les décider à passer d'Algérie en Tunisie. Les contingents monta-

gnards de leur armée se révélaient plus mobiles et plus aventureux. Il serait aisé de montrer qu'il en va de même aujourd'hui, et, poussant le paradoxe, de soutenir que nos indigènes qui semblent les moins enracinés sont justement ceux qui, de tout temps, ne furent jamais que sédentaires. L'émigration de ces Berbères de Kabylie, qui colonisent dans le département d'Oran, travaillent sur le port de Marseille, vendent leurs tapis dans toutes les villes d'eau d'Europe et sont en train, dit-on, de faire souche dans nos centres manufacturiers, me fournirait un argument valable. Bien peu, je l'accorde, partent sans esprit de retour. Ce qui importe ici, c'est que le Kabyle consent à perdre de vue, pour un temps très long, sa montagne natale et le village qui en couronne le sommet.

Les nomades, eux, n'ont pas de villages, ils n'ont même pas de maisons, et pourtant le décor inconfortable de leur vie est, à les en croire, plus séduisant que tout le luxe citadin.

Une tente qui palpite au souffle de la brise me plaît mieux qu'un somptueux palais.

Ainsi chantait la bédouine Meyssoûn, épouse du premier khalife de Damas ; et elle disait encore :

Mieux me plaît un chien qui aboie à l'étranger nocturne que le chat familier.
Et mieux un homme svelte de chez nous qu'un converti trop gras.

Les musulmans de fraîche date n'étant pas rares à la cour de Damas, ce dernier vers lui valut, dit-on, le renvoi, qu'elle souhaitait, vers les bédouins, ses frères.

Sur la route aux horizons changeants qu'ils parcourent, les nomades ne se sentent vraiment chez eux qu'au désert. L'âpre pays où ils hivernent est un visage aimé qu'ils ont besoin de revoir.

Les fils mystérieux où *leurs* cœurs sont liés,

s'accrochent à des accidents de l'écorce terrestre, rocs chauves ou buttes de sable, qui n'ont souvent de nom sur

aucune carte. Ils en emportent avec eux la vision nostalgique. Un émir arabe du XIIIe siècle, retenu dans une prison, loin du Sahara, où il a laissé les siens, en évoque ainsi le souvenir, pour charmer son exil :

Mes compagnons sont là, je les vois, la lance à l'épaule; et je chevauche à leur tête, dans la plaine de Riath-el-Ferq, pays qui, de toutes les contrées que Dieu créa, renferme les collines que j'aime le plus. Ils vont vers le lieu de la halte... aux confins des sables, s'arrêter en cet endroit qui avait pour moi tant de charmes.

Dans tout ce beau poème, que l'historien Ibn Khaldoûn a sauvé de l'oubli, s'exhale, avec le regret lancinant de la liberté perdue, la nostalgie que le souvenir du pays natal, de la steppe « belle comme une fiancée », inspire à l'exilé.

***

Mes bédouins, qui souffraient de la même détresse morale, ne la traduisaient pas par des accents aussi poétiques. Si le fond essentiel des sentiments humains est limité, les réactions qu'y provoquent les crises varient à l'infini. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'un conscrit de la classe 1918 ne réagisse pas comme un émir du XIIIe siècle ; rien d'étonnant non plus si un conscrit berbère ne réagit pas comme eût pu le faire un « bleu » français d'il y a cent ans. Notre jeune indigène ne s'est pas affranchi du service par la désertion, et n'a pas pris, comme on chantait dans la vieille France, « son congé pardessous ses souliers ». J'ai idée que ses frères qui se sont mis dans ce mauvais cas ne l'ont pas fait de leur propre initiative. Notre homme, ou mieux les trois ou quatre jeunes indigènes, dont il s'agit présentement, étaient du moins incapables d'une résolution aussi hasardeuse. Ils ne se sont pas davantage soustraits aux incommodités des corvées et aux risques de la guerre en se jetant, la tête la première, d'une fenêtre de la caserne. On sait que le suicide est infiniment rare chez les musulmans. Nos bédouins, violemment arrachés à leur milieu, ont réagi, si l'on peut ainsi parler (le terme en effet devient ici singulièrement impropre), par l'atonie la plus absolue, je ne dirai pas la plus déterminée, car je ne pense pas qu'ils aient

adopté de propos délibéré cette attitude passive, et notre chef de service, fort habile à démasquer les simulateurs, ne semblait pas le croire non plus. Ce n'étaient pas des « mauvaises têtes », comme le déclarait le sergent qui les tançait au dépôt, mais ils n'étaient pas non plus des hommes de bonne volonté.

Au reste, ils étaient pour le moins aussi convaincus qu'ils ne pouvaient rien faire que désireux de nous en convaincre. De complexion médiocrement robuste et d'une indigence musculaire peut-être plus apparente que réelle, ils ne présentaient ni tares physiologiques spéciales, ni troubles organiques bien définis. Il y avait dans leur cas plus d'aboulie que d'incapacité fonctionnelle ; pas de mélancolie bien caractérisée ; mais une dépression profonde et constante [1]. Ils présentaient des symptômes d'autosuggestion que l'on trouve fréquemment chez les hystériques. L'un d'eux se plaignait de douleurs dans toutes les parties de son corps qu'on lui désignait, et avait successivement mal à la tête, au ventre, aux cuisses, aux épaules, suivant la fantaisie de l'infirmier.

Un autre accusait, d'une voix dolente de vieille femme malade, une impuissance totale à remuer ses membres inférieurs, bien que l'examen révélât le jeu normal des réflexes. Silencieux d'ordinaire, il demeurait figé sur son lit depuis des semaines, dans la même attitude anguleuse, et son corps décharné rappelait celui des momies péruviennes. Ses longues jambes, mises en porte-à-faux, ne s'assouplissaient pas pour se poser à terre ; pendantes hors du lit, elles faisaient penser à deux branches de ces vieux oliviers tordus et réduits à l'écorce, dont il semble que toute la sève se soit retirée. Ni l'hôpital, ni même la caserne n'étaient d'ailleurs responsables de cette ankylose physique, pas plus que l'ankylose morale, où lui comme les autres s'immobilisaient. Le mal avait des racines plus profondes. Le service militaire, en les plaçant brutalement dans une position anormale, n'avait fait que révéler, en l'exagérant, une tendance qu'ils portaient en eux

1. « Syndrome de stupeur et d'inhibition » : c'est ainsi que le docteur Porot a défini ces aspects de la nostalgie chez les jeunes recrues indigènes, dans une note donnée à la *Revue neurologique* (*Compte rendu annuel du Centre neurologique de la XIXe région*, nov.-déc. 1916, p. 729 et 731) ; voir aussi : *Psychiâtrie de guerre* par Porot et Hesnard Paris, Alcan, 1919, p. 63.

et qui leur était commune avec beaucoup d'individus de leur race. Me trompé-je en reconnaissant, dans ce pauvre diable, dont on pouvait douter s'il était un homme ou un tronc d'arbre, la caricature du consommateur qui prend le frais, accroupi à la porte d'un café maure?

***

Que n'eussé-je pas donné pour connaître de leurs antécédents autre chose que ce que m'en apprenait leur billet d'hôpital, et ce qu'ils m'en disaient eux-mêmes? Que n'eussé-je pas donné pour reconstituer cette vie, dont le regret nostalgique était probablement la cause déterminante de leur déchéance?

Qu'ils fussent nés aux abords de la vallée du Chelif ou sur les plateaux constantinois, c'étaient, les uns et les autres, des prolétaires ruraux de la classe la plus humble. Leur situation les mettait bien au-dessous d'un très modeste propriétaire indigène, au-dessous même du « *khammès* », de ce métayer payé du cinquième de la récolte, dont le salaire, jadis assez rémunérateur, quand il pouvait cultiver de vastes espaces, est devenu chaque jour plus dérisoire, depuis que la colonisation a réduit le sol exploitable. Interrogés sur ce qu'ils faisaient « dans le civil », ils me répondaient par des dénominations vagues comme *jerânti* (journaliers), *semmêch* (gobeurs de soleil). Autant dire qu'ils ne faisaient rien, et, qu'à part la récolte misérable obtenue sur un lopin de terre prêté par un voisin, avec de la semence, des outils et des bêtes d'emprunt, à part le prix de quelques journées de moisson chez un propriétaire européen ou musulman du pays, ou de quelques journées de pioche sur un chantier de charité, quand la commune mixte en ouvrait un dans la région, ils n'avaient pas de moyens d'existence définis.

Beaucoup de gens vivent ainsi; la carrière de « gobeur de soleil » ou d'ouvrier agricole en disponibilité est encombrée comme tant d'autres. On peut se demander de quoi subsiste un individu dont le revenu est aussi précaire; car il subsiste, et il trouve même le moyen de fonder une famille, où les

enfants pullulent. Son budget est chimérique, et pourtant il l'équilibre sans trop d'angoisse. La récolte minuscule qu'il tire de la terre d'un autre ne lui permet, après déduction de la part due au prêteur, de faire aucune réserve ; elle le nourrit juste avec les siens pendant un temps très limité. Il doit envisager d'inquiétantes « soudures » au cours de l'année. « Entre les fèves et le grain, il faut se serrer le ventre », dit un proverbe menaçant. Et cependant notre homme, vaille que vaille, joint les deux bouts sans trop d'efforts. A le voir réaliser ce miracle, on est tenté, ou de considérer la société indigène comme merveilleusement habile à résoudre le problème du paupérisme, ou de supposer que le pays renferme des ressources qui ont échappé à nos économistes coloniaux les plus inventifs, ou encore d'imaginer que les indigènes possèdent la faculté enviable de vivre sans manger. Malgré leur apparente absurdité, ces trois explications sont à retenir.

Les plus favorisés, ceux qui tiennent de près ou de loin à un des notables de l'endroit ajoutent aux profits si précaires, dont j'ai indiqué les sources plus haut, les revenus plus réguliers que leur assure un communisme patriarcal. Dans les bonnes années, quand une abondante récolte a rempli jusqu'à fleur de terre les silos, où le propriétaire musulman enfouit son orge et son blé, il y a à manger pour toute la famille très étendue qui vit autour de lui. L'Arabe, ou le Berbère arabisé, qu'il est impossible d'en distinguer, se montre le plus souvent généreux, et pour des raisons de natures très diverses. Il serait aisé de reconnaître là des traits ethniques fort anciens, des influences religieuses et des causes historiques qui n'ont pas cessé d'agir, malgré les changements que notre présence apporte dans le pays. Généreux, hospitalier, l'indigène l'est par solidarité traditionnelle, parce qu'un Arabe de bonne naissance ne repousse jamais un solliciteur, même étranger, parce qu'à sa libéralité se reconnaît l'homme de noble race. Là-dessus, les documents littéraires abondent ; la poésie antéislamique en fourmille. Il l'est également par devoir religieux. L'Islâm se montre très exigeant en ce qui touche la bienfaisance ; les aumônes que le fidèle doit distribuer, à certaines grandes fêtes, absorberaient, s'il se confor-

mait aux préceptes tirés de la Tradition, une grosse partie de ses revenus. Enfin il l'est encore, en dépit des conditions sociales nouvelles, par désir de retenir autour de soi une clientèle, une *gens* imposante, de se donner tout au moins, à lui-même comme aux autres, l'impression d'une puissance qui pourrait être redoutable, et qui, notamment en pays kabyle, n'a en effet rien d'illusoire. Les clients qui font escorte à certains notables ne jouent pas toujours un rôle uniquement décoratif. Mais, alors même qu'il n'a pas de vendetta à redouter, le riche indigène aime à voir grossir le nombre des figurants qui s'asseyent à sa porte ; il en considère avec satisfaction la multitude déférente. Ceux-ci se multiplient, quand les hasards d'une tournée amènent chez lui un administrateur ou quelque autre personnage. En échange de l'honneur qu'ils font à leur concitoyen fortuné, ils attendent les bienfaits moraux de sa protection ou les aubaines plus tangibles de sa munificence. Ces clients n'attendent pas en vain. Les distributions ne sont pas rares. Outre une part de couscouss ou de mouton, les jours où son patron traite un étranger de marque, le pauvre diable emportera souvent au logis quelques poignées d'orge ou de fèves dans le pan de son burnous. Entre voisins, cette entr'aide revêt la forme d'une mendicité discrète. Ce sont des demandes de petits services, auxquelles on ne peut se soustraire, de menus emprunts, dont les enfants sont le plus souvent les négociateurs naïfs. Ainsi l'Arabe riche ou simplement aisé se croit tenu de nourrir ses parents pauvres, voire ceux qui se réclament de lui à un titre quelconque, quelque lourde que soit cette charge dans les années médiocres.

Mais ceux qui tirent profit de ce parasitisme traditionnel, et qui n'humilie personne, sont, je l'ai dit, des favorisés. N'est pas écornifleur qui veut. Le plus grand nombre suppléera au produit d'une agriculture rudimentaire en demandant au sol la pitance qu'il accorde aux gens qui ne le cultivent pas. Il semble d'ailleurs que cette terre sauvage de Berbérie soit plus naturellement généreuse que celle de nos guérets et de nos landes. Au printemps surtout, elle est relativement prodigue de plantes comestibles. Le « bled » a ses artichauts et ses asperges ; il a ses truffes, les *terfêss*, que

tous les vieux Algériens apprécient et qui mériteraient qu'on leur fît quelque réclame. Mais combien de ressources nous échappent, que découvre l'indigène, si près encore de la nature. Il n'est pas un petit berger arabe, qui ne sache ce qu'on peut attendre, en fait de nourriture, de toutes les « mauvaises herbes » de la montagne. Il connaît, pour les avoir épluchés et rongés en gardant ses chèvres, la moelle de telle ombellifère, le bulbe de tel lys sauvage et les baies de tel arbrisseau. Cette botanique alimentaire devient précieuse aux fellahs, quand arrive l'époque des vaches maigres ; elle leur est utile en tout temps dans certaines régions particulièrement infertiles. Les feuilles de mauves longtemps bouillies donnent une sorte de purée verdâtre, dont on se contente faute de mieux ; les tiges et les nervures de chardon cuites à l'étouffée constituent un plat assez présentable ; les bourgeons de palmier nain sont presque une friandise ; les glands offrent une grosse ressource dans les pays montagneux, où s'étalent les forêts de chêne balloute, et les fruits du cactus, dénommés « figues de chrétiens », ont empêché plus d'un bon musulman de mourir de faim. La récolte de ces biens de la terre, qui n'appartiennent à personne, est faite par les femmes, comme leur revient le soin d'aller glaner, après la moisson, d'apporter l'eau et le bois au gourbi ou à la tente. Le chef de la famille est trop soucieux de sa dignité pour s'abaisser à ces besognes serviles.

On conçoit, au reste, que cette alimentation végétarienne ne puisse être de toute saison ; pendant les mois stériles, où rien ne sort plus de vivant du sol calciné, elle devient d'une indigence extrême. Le fellah doit alors réaliser des miracles de sobriété. Il en est capable. Il joint, ici encore, à son entraînement personnel, des dispositions acquises par les bédouins, ses ancêtres. Nul peuple ne fut jamais mieux rompu à se priver de boire et de manger que ne l'ont été les Arabes et les Berbères. Un des poèmes les plus puissants que nous aient laissés leurs vieux chanteurs, la *Lamyat el-Arab*, n'est guère que l'épopée de la faim. Notre fellah peut se contenter, pour son déjeuner, d'un morceau de galette d'orge sèche ou trempée dans un peu de petit-lait et d'autant pour son souper. Ce régime lui suffira, en attendant des jours meilleurs.

Ainsi, vivant d'aumônes, de racines... et de privations, avaient sans doute subsisté, avec un minimum d'efforts personnels, les malades de mon service, jusqu'à l'âge de la conscription ; ainsi leurs pères avaient résolu le problème le plus pressant qui puisse se poser à l'activité humaine : celui du pain quotidien ; ainsi, ils continueront à vivre quand les exigences de la mobilisation permettront de les rendre à leur bienheureux désœuvrement. Assurés de ne pas mourir de faim grâce à ces moyens de fortune et à leur rigoureuse sobriété, ils ne se préoccuperont pas de rendre leur vie plus plantureuse, et l'avenir de leur famille moins incertain. Améliorer sa situation, cette formule qui semble un des credo de notre race, paraît être, pour beaucoup de nos Berbères arabisés, une expression vide de sens. Elle leur présente un idéal trop lointain ou trop médiocre, et dont la conquête ne vaudrait pas la peine qu'elle aurait coûté. Le gagne-petit n'est pas un héros de conte arabe ; mais on y rencontre à satiété le personnage du mendiant, qui acquiert la faveur d'un sultan par une flatterie ingénieuse, ou celui du simple flâneur, qui devient l'égal d'un prince, uniquement parce qu'il s'est trouvé sur la route d'un puissant magicien à la recherche d'une âme candide. En attendant qu'une aubaine improbable fasse de lui un heureux du monde, notre bédouin ne consentira à travailler que sous la pression de la nécessité. Même s'il est propriétaire et qu'il doive recueillir tout le fruit de son labeur, il n'y consacrera que le moindre effort possible, ou ce qu'il croit être tel, car souvent il complique sa besogne par sa maladresse ou son peu d'ingéniosité. Il n'a pas l'amour de la terre et encore moins l'amour du travail soigné. « Il fait tout à demi », dit Van Vollenhoven, dans son brillant *Essai sur le fellah algérien*. Je crois que tous ceux qui ont employé des indigènes ont pu contrôler cette affirmation. Dans la langue populaire d'Algérie, « travail arabe » est à peu près synonyme de sabotage sans préméditation. Si notre fellah s'emploie dans une ferme européenne, s'il vient se fixer à la ville, attiré par les plaisirs qu'on y trouve ou chassé de son bled par la famine, il n'en continuera pas moins à vivre au jour le jour. Devenu terrassier ou portefaix, il mange ce qu'il gagne et ne se donne pas de peine pour amasser

un franc quand dix-huit sous lui suffisent. Ce sont là des faits d'une observation courante ; mais il semble qu'on les oublie parfois. Dernièrement encore, les travailleurs agricoles étant devenus rares, on a cru se procurer une main-d'œuvre indigène abondante et stable en augmentant sensiblement les salaires. On a satisfait plus largement au besoin des ouvriers, donc diminué la nécessité qu'ils ressentaient de travailler. Ils chômeront jusqu'à ce que leur gain soit mangé. Ce gain, joint aux allocations, qui, ici comme ailleurs, ont dispersé plus d'argent qu'on n'en vit jamais, leur suffit pour le moment. On se prend à souhaiter qu'ils en viennent à bout avant que la campagne agricole ne soit compromise.

De même qu'ils négligent le gain exceptionnel qui s'offre à eux, ils ne font rien pour prévenir le retour des maux qu'ils ont soufferts, et paraissent peu accessibles aux leçons de l'expérience. Leur imprévoyance éclate dans les plus petites choses. Un exemple entre mille m'en revient, que je retrouve dans mes notes d'hôpital. En dépit de sa puérilité, dont je m'excuse, je le donne ici, car il me paraît assez caractéristique.

Je m'occupais d'un malade, un pauvre diable d'Arabe de Boghari, aux traits intelligents et fins, que les gaz asphyxiants avaient conduit à deux doigts de la tombe. Mis au régime lacté, il ne pouvait supporter le lait que coupé d'un peu de café. A son intention, je prélevais sur le « jus », qui, chaque matin, s'en retournait à la cuisine après la distribution, quelques quarts du précieux breuvage, et je posais cette provision pour la journée sur la tablette de son chevet. Or, j'étais sûr, quand je repassais l'après-midi, qu'il n'en restait plus une goutte pour le soir. Bien heureux quand mon homme l'avait mélangé à sa ration de lait du déjeuner et ne l'avait pas dégusté avant la soupe de onze heures, en en faisant d'ailleurs des largesses à ses voisins de lit.

Cette insouciance du soir sans café, comme de l'hiver sans pain, cette imprévoyance d'enfant, qui les livre sans défense à l'âpreté d'un usurier envieux de leur dernier lopin de terre, ce manque absolu de ce que nous nommons le sens pratique : voilà peut-être le trait psychologique qui les distingue de nous le plus complètement. Je ne dis pas le plus irrémédiablement,

pour ne pas contrister les philanthropes qui rêvent de métamorphoser ces cigales en fourmis [1].

Mais la dissemblance est plus profonde encore ; elle révèle chez nos Bédouins, ou tout au moins elle suppose une conception de l'existence et de l'emploi qu'on en peut faire totalement opposée à la nôtre. Pour eux, le temps est le temps, et non de l'argent ou le moyen d'en acquérir afin de rendre sa vie meilleure... plus tard. « Vous autres, Français, me disait l'un d'eux, vous vivez toujours comme si vous deviez vivre éternellement. » Ce moraliste en turban ne me donnait-il pas une réplique du fameux « Nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre » ? Et n'est-ce pas un fait notable qu'une pensée de Pascal, dont chacun de nous vérifie la justesse en soi-même, qu'une remarque psychologique, qui passe pour vérité générale en deçà de la Méditerranée, soit presque une erreur au delà ?

***

Il ne m'appartient pas de décider lequel est le plus sage ou le moins fol du laboureur européen, qui, dans son champ, dès l'aube, s'évertue pour préparer la récolte, amène des machines, excite son attelage, active ses travailleurs, ou du berger bédouin, qui, assis dans un endroit choisi, au penchant d'un coteau, jouit de la brise qui passe et charme sa rêverie, en modulant sur sa flûte de roseau un air qui ne finit pas...

Et je n'ai pas non plus l'ambition de démêler les causes infiniment complexes qui vouèrent l'un à l'activité sans relâche et préparèrent le nonchaloir de l'autre. Sans doute faudrait-il faire intervenir, là encore, la race et le climat, la religion et l'histoire.

La race... on hésite à se servir de ce terme, quand on sait combien d'apports hétérogènes ont pu, ici comme ailleurs, modifier l'élément indigène primitif, en admettant qu'un

1. Je sais au reste quels heureux résultats ont déjà donnés en Algérie, malgré les imperfections de leur fonctionnement, les caisses de prévoyance ou de crédit agricole. Ces institutions, dont on ne saurait trop louer le principe, suffiraient à rappeler que le mal de nos sujets musulmans n'a pas échappé aux hommes clairvoyants chargés de les administrer.

substratum unique ait lui-même existé, ce qui n'est rien moins que sûr. Parlons mieux : la masse arabo-berbère d'Algérie, telle que nous la connaissons actuellement, présente en général une aptitude médiocre à l'effort, et surtout à l'effort réglé et continu. L'activité soutenue n'est pas son fait. La besogne passagère, même fatigante, lui convient mieux. Dans cette question, d'ailleurs, comme en beaucoup d'autres, il importerait de distinguer entre les diverses régions de l'Afrique du Nord. Si les montagnards de Kabylie ou des confins algéro-marocains, qui descendent de leurs hauteurs au grand soleil de la moisson, peuvent passer pour de rudes travailleurs, il en est beaucoup d'autres, en revanche, surtout dans les plaines, dont on pourrait croire qu'ils sont nés fatigués. Les étés déprimants, le paludisme endémique de maintes régions et la frugalité plus que spartiate de leur ordinaire, les dépouillent avant le temps de toute énergie. Dès que pointent sur leur tête les premiers cheveux blancs, à l'âge où nos paysans, bourguignons ou vendéens, ont encore devant eux de longues années de labeur, avant de consentir à se coucher pour la première et la dernière fois, le fellah algérien se repose. Il estime sa tâche remplie en ce bas monde. Volontiers alors, il consacre les restes d'une ardeur plus qu'aux trois quarts éteinte à se mériter une vie future meilleure par des exercices de piété plus en rapport avec ses moyens physiques.

On ne s'étonnera pas de voir intervenir la religion dans la vie de l'indigène, surtout à l'âge où il sent ses forces l'abandonner. On n'ignore pas que les Berbères sont foncièrement et sincèrement religieux. On sait que l'Islâm, importé dans cette Berbérie, qui avait connu une vie chrétienne si intense, au temps de saint Augustin, s'y est implanté plus profondément peut-être que dans aucune autre province de son immense empire. Nous manquons de documents pour décider avec certitude si cette croyance étrangère a beaucoup modifié la psychologie de ses nouveaux adeptes. Il semble qu'elle les ait poussés dans le sens où les conditions physiques, comme le climat, les avaient déjà engagés. Soit que l'on envisage l'Islâm, apparu et constitué dans un pays et chez un peuple assez analogues au pays et au peuple berbères, comme l'expression supérieure de tendances communes aux Berbères

et aux Arabes; soit que l'on considère les Berbères comme ayant pris de la doctrine de Mahomet ce qui y était conforme à leur tempérament. Cette doctrine, en effet, n'est pas si rigide qu'un Malais de Sumatra ou un Berbère du Maroc ne s'en accommode. Le Coran est un gros livre, où l'on peut trouvers les règles de conduite les plus diverses, sinon les plus contradictoires. Nos indigènes paraissent en avoir tiré ce qui pouvait le mieux justifier leur indolence.

On ne peut nier d'ailleurs que le fatalisme, dont il s'agit ici, ne soit rigoureusement déduit des principes fondamentaux de l'Islâm. L'Islâm est, par définition, la doctrine du renoncement de la créature entre les mains de son Créateur. Elle engendre logiquement la soumission passive aux arrêts du Tout-Puissant, quand il nous frappe, et l'attente résignée de l'avenir qu'il nous réserve. Comment, au reste, ne pas admirer la fermeté d'âme du musulman, qui, accablé par la perte de ses plus chères affections, n'a jamais aux lèvres un mot de révolte, et qui, lui-même près de mourir, n'élève la voix que pour rendre grâce à Dieu le Clément, le Miséricordieux? Mais comment ne pas déplorer les déviations de cette discipline surhumaine? Pourquoi faut-il que cette foi inébranlable, qui les soutient aux heures des grandes épreuves, contribue à énerver leur courage, dans les mille petits combats de la vie courante? Leur confiance en Dieu favorise leur insouciance d'enfants ; la résignation aux arrêts divins les rend inertes pour en atténuer les effets. Convaincus qu'ils ne peuvent rien faire et ne doivent rien tenter pour modifier le destin « écrit pour eux sur la Table éternelle », ils s'en remettent souvent au ciel du soin de les aider, sans se croire tenus de s'aider eux-mêmes. Le fatalisme les pénètre et les paralyse; il retarde leur adaptation à la vie moderne. J'imagine, sans toutefois en être bien sûr, que si les musulmans rigides répugnent à prendre une assurance contre l'incendie, c'est moins parce qu'ils flairent dans cette opération une sorte de placement financier suspect, que parce qu'ils y voient un expédient détourné pour s'insurger contre les décrets divins. Quelques indigènes de Constantine, que je consultais sur le cas, m'ont déclaré que le feu dans sa maison était un des plus irrémédiables fléaux dont Dieu pouvait accabler ses créatures, mais ils se sont

récriés, quand je leur ai proposé le moyen, admis de tous, d'en atténuer les funestes conséquences.

Ce ne sont pas d'ailleurs les musulmans scrupuleux seuls chez qui nous trouvons cette attitude passive ; le fatalisme a modelé l'âme du bédouin le plus fruste et le plus ignorant du dogme. Ne lui posez pas la question si familière à nos campagnards : « Pleuvra-t-il demain? » Il ne vous répondra pas. Émettre une opinion sur ce sujet de météorologie pratique lui semblerait préjuger des intentions de la Providence. Cette soumission constante à la volonté de Dieu est devenue comme une forme de sa pensée. Mainte phrase l'exprime, que l'on répète en toute occasion et sans y attacher d'ailleurs une grande importance. « Dieu y pourvoira ! » me paraît un encouragement aussi impersonnel que le fameux « Faut pas s'en faire ! » de nos poilus. « Dieu t'ouvrira » ou « Dieu te donnera » ne sont que des formules bienveillantes pour écarter un mendiant incommode; quant à la parenthèse *In cha Allah* « Si Dieu le veut », elle n'est presque qu'une tournure grammaticale pour indiquer l'idée d'un futur possible. Souhaits de bon augure, précautions superstitieuses, qui ont perdu dans la bouche de ceux qui s'en servent une partie de leur valeur, ces formules n'en révèlent pas moins le tour que la foi musulmane a pu imprimer à l'esprit de ses adeptes. Le pis est que, pour une bonne partie de nos Berbères, des conditions historiques spéciales sont venues l'accentuer encore.

Bien qu'on doive chronologiquement considérer ces influences comme les dernières, il s'en faut qu'elles soient les moins profondément ressenties. Je serais tenté de les tenir pour les plus actives qu'aient subies les Berbères.

Dès conquêtes ou des invasions multiples qui ont déferlé sur l'Afrique du Nord, cette énorme bande de pays allongée entre la Méditerranée et les déserts, les unes lui ont apporté le reflet des grandes civilisations latines ou orientales, les autres l'ont embrumée de barbarie. Parmi ces dernières, une des plus désastreuses fut sans contredit l'invasion des tribus arabes sorties au XIe siècle d'Égypte et venues par les routes de Tripolitaine. Non seulement ces nomades ruinèrent, dans la Tunisie et l'Algérie orientale, ce qui subsistait de l'œuvre

édifiée au beau temps de la « paix romaine », mais ils contribuèrent à faire avorter les espérances que les petits royaumes musulmans du IXe siècle laissaient concevoir. Ils rendirent presque impossible, pour les dynastes indigènes, la tâche de gouverner leurs États et de garder leurs frontières ; ils multiplièrent les crises successorales, favorisèrent les conflits entre princes voisins, accaparèrent les revenus. Pour le fellah berbère, leur présence fut plus ruineuse encore. Ces bergers sahariens ne se contentèrent pas d'annexer à leurs terres de pâture des territoires nouveaux, ils menacèrent perpétuellement les agriculteurs sans défense d'exactions et de pillages. L'habitant sédentaire des plaines ou des vallées ouvertes ne put dès lors jouir de sa terre, ne put espérer de récolter ce qu'il avait semé qu'en payant au nomade de lourds droits de protection ; il dut subir les coups de force des uns et la tutelle étouffante des autres. Il vécut dans la terreur des agressions inopinées de ses ennemis et des exigences périodiques de ses amis. Dans les massifs montagneux, dont l'accès était plus malaisé à ces conducteurs de chameaux, voire dans les plaines du Maroc occidental, sans communication facile avec le désert, et où les sultans moins impuissants gardaient quelque contrôle, la vie fut sans doute moins précaire ; mais combien elle fut incertaine dans tout le plat pays, exposé aux passages des caravanes arabes et aux raids de leurs cavaliers !

La domination turque, occupation militaire de quelques points et exploitation fiscale des tribus, ne contribua pas à enrayer le mal.

Comment dès lors s'étonner que cette insécurité constante ait achevé de convaincre les Berbères de la stérilité de leurs efforts? Que l'on suppose l'état d'esprit de nos cultivateurs de Champagne ou de Picardie, si leur terre devait se transformer quatre ou cinq fois par siècle en « no man's land ». N'y aurait-il pas là de quoi décourager leur ténacité miraculeuse? J'entends bien que, quelle que fut l'ardeur des pillards sahariens à brûler les récoltes, à couper les arbres à fruits et à combler les puits, ils ne procédaient pas avec la sauvagerie méthodique de nos agresseurs, mais le fléau était aussi moins exceptionnel que chez nous ; un homme pouvait, plusieurs fois au cours de sa vie, en contempler l'horreur. Agissant sur

des êtres assez nonchalants, anémiés par le climat, sans gros besoins matériels, et dont les croyances pouvaient, dans une certaine mesure, encourager l'inertie, cette menace perpétuelle acheva de les paralyser.

On comprend, au reste, que, si je considère leur répugnance à l'effort comme la résultante de causes diverses, je suis tenté d'admettre le facteur historique comme le plus décisif. L'énergie qui subsiste latente chez les Marocains et plus encore les habitudes de travail dont les Kabyles n'ont pas cessé de faire preuve, en un mot l'apparente immunité au virus fataliste de certaines populations, mieux protégées en fait contre l'insécurité, aurait ici la valeur d'une contre-épreuve.

Cette opinion d'ailleurs ne laisse pas d'autoriser des perspectives optimistes. L'influence prolongée de conditions historiques fâcheuses peut être naturellement combattue par celle de conditions historiques meilleures. Autant que les efforts raisonnés des gouverneurs français pour donner aux indigènes le goût de l'activité et le souci du lendemain, la sécurité rétablie par nous peut leur apprendre, ou leur réapprendre le prix du travail. Il serait facile de discerner déjà plus d'un symptôme de cette évolution.

En les relevant, j'excéderais vraiment le cadre des réflexions que m'ont suggérées mes malades. Si l'on était tenté de juger ceux-ci avec rigueur, j'imagine que ce qui précède suffirait à leur valoir quelques circonstances atténuantes. Mettons que ces pauvres gens, héritiers de longs siècles d'inertie, symbolisent un état archaïque, et que ce qu'ils portent en eux, avec la nostalgie du pays natal, c'est l'image d'un monde qui, bientôt peut-être, sera le passé.

GEORGES MARÇAIS

POÈMES

L'HEURE COMPLEXE

« Vous voyez, l'on m'a délaissée... »
M'avez-vous dit en m'accueillant,
Et je vous suivis, souriant,
L'âme, cependant, oppressée...

Car je sentais, j'étais certain
Qu'il se préparait quelque chose,
Et qu'en suivant ta robe rose,
J'escortais, un peu, mon destin !

Avec une feinte assurance,
Posée au bord de ton fauteuil,
Tu parlas, alors, de la France,
De son martyre, de son deuil,

De la guerre. (Car, c'est la guerre !)
Elle planait sur l'entretien,
Mais, tu n'en parlais pas trop bien,
Peut-être, n'y pensais-tu guère !...

Tandis que nous devisions,
Touchant la dernière offensive,
Tes yeux allaient à la dérive
Au loin, vers d'autres visions,

Moins tragiques, mais bien plus tendres,
Et très douloureuses, pourtant ;
Car l'amour, quand on a vingt ans,
On souffre toujours de l'attendre.

Sacrilège envers ton amour,
Sacrilège envers la Patrie,
Tu les trahissais, je parie,
Tous deux, en cette fin de jour.

N'était-elle pas trop infime,
Ta pitié pour des malheureux?
Et quelque angoisse, plus intime,
N'attristait-elle point tes yeux ?

Ne te disais-tu pas : « S'il m'aime !...
» Hélas, m'aimera-t-il jamais? »
Et je sentais que tu m'aimais,
Car déjà, je t'aimais, moi-même.

Mais moi, je l'ignorais encor.
Et je scrutais sur ton visage
Cet imperceptible ravage
D'un désir tout neuf, qui vous mord.

Et je te trouvais bien jolie,
Avec ton fin nez, frémissant ;
Tandis que le jour, finissant,
Nous conviait à la folie...

« Ah ! ces braves gens massacrés !... »
Murmurais-tu, brûlant de vivre.
Et je suivais ton regard ivre
D'espoirs inédits et sacrés.

Puis, lasse d'être humanitaire
Et de pleurer sur des Français,
Tu n'eus plus que des mots lassés,
Le silence régna, sincère !

Une voix monta, qui criait
Le communiqué de trois heures ;
Les nouvelles étaient meilleures
Encor, que l'on ne l'espérait.

Je t'en fis lecture, avec fièvre,
Tu m'écoutais, tout contre moi.
Et je devinais ton émoi
Au frémissement de ta lèvre.

Ah ! n'écoutais-tu que la voix?
Ou recueillais-tu les paroles?
Sait-on? Les femmes sont si drôles !
Peut-être, les deux, à la fois.

Mais, oppressé par ce silence,
Ne pouvant plus le tolérer :
« Pourquoi, dites, pourquoi pleurer? »
Demandai-je avec violence.

. . . . . .

Ce fut le premier entretien
Et je crois encor vous entendre
Répondre, oh ! d'une voix si tendre :
« Je ne sais pas !... Je n'en sais rien !... »

LE MAUVAIS REGARD

Tes yeux, tes sombres yeux, démentent les tendresses
Que sait, si bien, verser ton cœur !
Subtils contradicteurs des meilleures ivresses,
Ils s'opposent à mon bonheur.

Quand, de tes mots, quand, de tes baisers, je suis ivre,
Il me suffit de ton regard
Pour être dégrisé de tout ce qui m'enivre :
Trop tôt !... hélas, souvent, trop tard !

Pourtant, tu ne mens point ! Ce sont tes yeux qui mentent,
Ignorants de leur fausseté.
Et c'est sans le savoir, oh ! dis-moi, qu'ils démentent
Cette douce réalité !

L'inquiétant reflet n'est pas celui de l'âme
Qui m'a contraint à t'adorer.
Ce n'est pas ton regard, mais celui d'une femme
Que je veux toujours ignorer !

Une femme méchante, et menteuse, et cruelle,
Qui se plaît à faire souffrir.
Et cette femme-là, vois-tu, pourtant, c'est elle
Que, de tes yeux, on voit surgir !

Ah ! d'où vient ce reflet dangereux, de quel être,
De quel atavisme imprévu?
De quelque grand-parent peut-être, quelque ancêtre
Que tu n'as même jamais vu !

L'inconcevable éclair qui souvent m'inquiète
Se refléta dans d'autres yeux
Et ce qui fait mon trouble et ma peine secrète
N'est qu'un mauvais legs des aïeux...

Des aïeux, qui vivaient aux époques anciennes,
Où l'on faisait fi d'un serment,
Où le cœur léger des belles patriciennes
Ne torturait pas qu'un amant !

Comme du fond boueux des eaux, monte une vague,
Brisant le pur miroir glacé,
Ainsi dans ton regard, parfois, la lueur vague
Qui remonte de ce passé...

Mais ce vestige-là, n'est-ce pas, est sans cause,
Et sans raison profonde? Il ment !
Il ment, et n'est pas même un souvenir, et n'ose
Pas être un avertissement !

Rien ne pourra jamais troubler ma quiétude
Car je vois plus loin que tes yeux !
Mais ferme-les, veux-tu, pour qu'avec certitude,
Je puisse te posséder mieux !...

RENCONTRE

Oui, c'est bien toi qui t'es dressée
Devant ma route, ce matin,
Compagne d'un mauvais destin,
Toi, jadis, par moi délaissée !

Toi qui fus mon premier remords,
Et, peut-être, mon premier crime !
Surgissant, comme d'un abîme
Des vieux jours que je croyais morts.

Devant mes yeux, tout pleins d'une autre,
Pourquoi, dis, te dresser, pourquoi?
Puisque, d'une nouvelle foi
Je suis redevenu l'apôtre?

Et pourquoi, du fait de te voir
Ai-je ressenti cette peine
Plus poignante d'être soudaine
Lorsque j'allais, ivre d'espoir !

Et pourquoi poursuivre ta route
Si rapide et t'évanouir?
En me laissant comme un désir
Qui n'était, peut-être, qu'un doute !...

Ah ! j'aurais dû courir à toi
Sans hésiter, pour te rejoindre;
Et te parler, et ne pas feindre...
Et t'interroger, mais sur quoi?

Sur rien ou sur tout... sur la vie
Qui nous sépara méchamment ;
Sur ce qui fut joie ou tourment
Pour toi ! Que ne t'ai-je suivie?

J'aurais tant, tant voulu savoir,
Mon Dieu, si cette peine ancienne
Demeurait encore la tienne,
Si tu souffrais à me revoir !

Mais qu'aurais-tu pu me répondre,
Dont je n'eusse, à l'avance, peur.
Et c'est pourquoi, comme un voleur,
Je demeurai tapi dans l'ombre.

Pourtant j'avais songé, parfois,
A cette rencontre possible,
Sachant que le sort prend pour cible
Les cœurs réunis autrefois ;

Que, volontiers, il les rassemble,
Anxieux du définitif,
En un seul contact fugitif
Pour voir s'ils rebattront ensemble.

Et j'envisageais sans émoi
Cette expérience prévue ;
Mais aussitôt que je t'ai vue,
Surgissant au-devant de moi,

J'ai senti tout au fond de l'être
Sourdre une telle émotion
Qu'on eût dit que ma passion
Allait soudainement renaître !

Non, ce n'était pas du désir
(Ce n'est plus toi que je désire),
Mais du chagrin peut-être, ou pire :
De l'angoisse... du repentir

A voir, dans les plis de ta bouche,
Et de ton visage lassé,
Le fantôme de mon passé,
Ressusciter, morne et farouche.

Ah ! que n'aurais-je pas donné
Pour effacer de ce visage
Les traces d'un mortel ravage,
Et pour me savoir pardonné.

Car aujourd'hui, vois-tu, que j'aime,
Bien mieux que je n'ai pu t'aimer,
Ce que je sens se ranimer
D'anxieux, au fond de moi-même,

Non, non, ce n'est point le désir
Ni même le remords, peut-être,
Mais la peur, un jour, de connaître
Ce mal dont je t'ai fait souffrir.

Et ce que, devant ma détresse,
Soudainement, j'ai vu surgir,
C'est l'angoisse de l'avenir
Plus que, du passé, la tristesse !...

C'est pourquoi j'avais tant besoin
De courir à toi, de te dire...
Mais je n'ai su que te sourire ;
Si pauvrement... et de très loin !...

LA VENGEANCE DES PAYSAGES

Les pays parcourus sans toi,
J'y songe, avec quelle rancune !
Beaux soleils, soirs baignés de lune,
Vous revivez souvent en moi...

Strésa ! les îles Borromées !...
(Ah ! mon billet d'aller-retour.)
Où j'errais seul et sans amour,
Loin de tes lèvres parfumées

Hélas ! que j'ignorais encor !
Si furieux de mon veuvage
Que j'insultais au paysage
Qui, pour moi, n'était qu'un décor !

Or, aujourd'hui que je m'enlise
Éperdument en ta beauté,
Le soir, parfois, à ton côté,
Je rêve à quelque vieille église :

A ce golfe clair, aux lacis
De ces ondoyantes collines,
Aux paysages qui cheminent
Dans mon souvenir indécis...

On croirait les voir s'égailler
Dans tes fins cheveux, cendres chaudes !
Et je les découvre, qui rôdent
Autour de toi, sur l'oreiller...

Je veux les chasser : ils reviennent
Comme en un mirage entêté,
Joignant à la réalité
Les tristes heures anciennes...

Et parfois, lorsque tu t'endors
Lasse d'être folle et plus sage,
Je lutte contre un paysage
Comme s'il était un remords...

LES DEUX LECTURES

Aujourd'hui que je me sentais si triste et veule,
J'ai pris, dans un tiroir soigneusement fermé,
Les lettres que tu m'écrivais, et que, toi seule
Pouvais écrire. Hélas ! Comme l'on s'est aimé !

Comme l'on s'aime encor, n'est-ce pas, ma tendresse?...
Oh, oui, l'on s'aime !... Et j'ai pris mes lettres à moi
Pour les relire aussi : « L'Amant à la Maîtresse »...
Car je les conservais pour calmer ton émoi.

Car tu craignais toujours, que sais-je?... une surprise,
Qu'on pût les découvrir, c'est pourquoi l'on songea
(Car il faut toujours éviter une sottise),
Qu'elles seraient chez moi bien mieux. Deux ans, déjà !

Deux ans d'amour, de quel amour ! Je crois l'entendre !
J'en écoute en mon cœur l'écho tristement doux.
Ah ! comme tu sus bien me vouloir et m'attendre,
Comme tu fus toujours la meilleure de nous !

La plus fervente, aussi. Tes lettres le démontrent.
Tiens ! J'en lis une, et puis une autre... une autre encor !
Elles disent ta peur... nos premières rencontres...
L'amour furtif errant de décor en décor...

Ici... là-bas... partout... dans la rue... en voiture...
Devant ce monument, cet arc victorieux !...
Alors que cet amour n'était qu'une aventure,
Qu'on demeurait, l'un pour l'autre, mystérieux.

Tu sais, quand tu craignais si fort ma lassitude
Et quand tu me disais : « Un jour, tu reliras
» Mes lettres, froidement, et c'est par habitude
» Que tu diras m'aimer et que tu m'aimeras ! »

Ce n'est pas vrai ! Je t'aime encor. Sur cette page
Je m'attendris et regarde trembler mes doigts,
Et je ne tremblais pas, je jure, davantage
Jadis, en te lisant pour la première fois.

Si ! Tout de même !... Un peu !... C'est forcé. Le temps passe...
Le temps qui, lentement, coula sur nos amours.
Tiens ! Là ! Ces mots tracés d'une encre qui s'efface.
J'avais pleuré !... L'on ne peut pas pleurer toujours.

C'est vrai que je les lis d'un cœur plus raisonnable,
Tes lettres, et d'un cœur plus apaisé ; c'est mieux,
Et ce n'est pas, crois-moi, la preuve irréfutable
Qu'on s'aime moins, mais seulement qu'on est plus vieux !

Certes, si j'écrivais à présent, je soupçonne
Que je n'écrirais plus ce que je t'écrivais ;
Pas plus à toi qu'à d'autres femmes, à personne.
On ne peut aimer deux fois comme je t'aimais !

J'en suis sûr ! Et pour bien m'en convaincre, je puise
Cette fois dans mon tas à moi, je me relis...
Je me relis !... Mais quelle est donc cette surprise,
Mes mots n'ont-ils donc point, comme les tiens, pâli ?

Ce sont eux pourtant, mais nouveaux. Je me retrouve
Tel que je fus : ardent, passionné, vivant !...
Et cette émotion que je ressens, me prouve
Que je t'aime aussi bien que je t'aimais avant !

Aussi bien ! Aussi fort ! Malgré la longue route,
Tout chante au fond de moi mon désir renaissant !
Ce que je t'écrivais, je l'écrirais, sans doute.
Mon cœur donne à chacun de ces mots son accent.

Tout revit, tout renaît ! Notre amour n'a plus d'âge;
Mes lettres m'ont restitué l'ancien trésor.
Ah ! j'étais fou de me croire devenu sage.
Je savais bien que je pouvais pleurer encor !...

EDMOND SÉE

AUX JEUNES FRANÇAISES

I

Tous les Français qui pendant quatre ans ont lutté pour l'existence et dont les yeux se sont ouverts, ont compris la nécessité de vastes réformes dans nos méthodes de travail, dans toutes les branches de notre activité, dans notre vie elle-même. Il est superflu d'insister sur ce point, c'est un fait acquis : tous savent qu'ils doivent rebâtir la maison sur des bases modernes, scientifiques et plus larges, qu'une tâche lourde et difficile les attend, que, s'ils n'accomplissaient pas cette tâche avec une volonté sans défaillance, les sacrifices de sang auraient été inutiles et qu'ils auraient perdu la guerre malgré la victoire des armes. Ils ont lutté d'abord, en 1914, pour conserver ce qu'ils possédaient alors et qu'ils croyaient suffisant, puis, plus tard pour défendre ce qu'ils doivent posséder demain, et qu'ils portaient déjà en eux-mêmes, dans leur imagination redevenue vigoureuse et créatrice, dans leur énergie rénovée.

Et l'héritage que nous laissent ceux qui sont tombés, précieux et riche de toutes ces forces en devenir qui n'ont pu éclore, nous impose des devoirs plus grands : à nous qui le recueillons de le charger sur nos épaules, d'ajouter à notre tâche propre cette tâche nouvelle et de la mener à bien, si nous voulons être dignes de nos morts et si nous voulons comme eux que la France vive. Il faut comprendre dès aujourd'hui l'importance du devoir qui nous attend, quels concours nombreux et choisis

il réclame, quelle association intelligente de bonnes volontés et de forces jeunes il nécessite, — ce sont les jeunes qui rebâtiront, — pour être prêts à le remplir au moment opportun. Or quels vides immenses parmi cette belle et mûre jeunesse, ces hommes d'âge moyen si durement formés par la guerre, qui seraient aujourd'hui en pleine force de rendement et de production ! Comment combler ces vides ? Que nous reste-t-il pour seconder utilement les combattants qui sont revenus diriger la lutte et qui ne sont plus assez nombreux?

Les hommes d'abord : ceux qui furent les civils pendant la guerre, parce qu'ils ne purent être des soldats. Trop vieux pour se battre, malades, affaiblis, ils ont assumé le rôle d'intérimaires, que les circonstances leur confiaient, avec un courage patient et souvent heureux ; ils ont fait tout ce qu'ils ont pu et souvent plus qu'ils ne pouvaient ; nous leur devons beaucoup ; mais la plupart d'entre eux sont las, ils pliaient sous le poids de cette charge écrasante, et souhaitaient le retour des combattants pour remettre en des mains plus jeunes, plus vigoureuses, plus audacieuses aussi, le précieux dépôt qu'ils avaient su conserver. Beaucoup, après ces rudes années d'épreuve, n'ont plus l'énergie de créer ; certains créeront encore, certains aideront, certains suivront, mais ce n'est pas suffisant.

Ensuite viennent les femmes, les nombreuses femmes qui ont travaillé pendant la guerre, — chiffre d'ailleurs très faible comparé au chiffre global féminin, — et auxquelles s'ajoutent de nouvelles recrues, poussées par la nécessité ou le désir d'être utiles. Mais ce n'est pas suffisant : il faut bien nous rendre compte que, si nous voulons remplacer nos morts et leur activité productrice, il ne peut plus être toléré demain une seule force perdue, une seule énergie inemployée, la moindre nonchalance oisive. C'est le pays tout entier qui doit s'atteler à l'effort.

De nombreuses femmes travaillent, disons-nous, et ce n'est pas suffisant, il faudra que toutes les femmes, — elles forment maintenant la majorité de la population, — il faudra que toutes les femmes, à quelque classe qu'elles appartiennent, et dans des situations appropriées à leur état, travaillent. Car, si elles sont le nombre, elles sont aussi la force jeune encore inemployée, la force en puissance et en

développement, qui jamais n'eut l'occasion de donner sa mesure, la réserve des mauvais jours.

Demain, toute Française qui, le pouvant, ne travaillera pas et ne coopérera pas ainsi à l'œuvre de relèvement et de salut, désertera son devoir, et, dans l'âpreté de cette lutte nouvelle, pareille désertion sera aussi grave que celle du soldat sur le champ de bataille, plus grave parfois, car le soldat est encadré par ses chefs et puni pour ses fautes, et vous, vous n'aurez pour guide que votre seule conscience ; votre mauvais exemple, non réprimé, pourra être suivi, vous porterez le poids de votre abstention coupable, vous serez responsable de l'abstention d'autrui. Ces vérités sont peut-être dures et désagréables à entendre, mais elles doivent être entendues ; la cause pour laquelle nous avons tant à lutter encore ne se défend pas avec des mots légers et doux de complainte, une phraséologie lyrique, une bonne volonté purement verbale ; le patriotisme qui n'agit pas n'est pas un patriotisme sincère, mais sa parodie méprisable.

Donc, sur vous qui êtes le nombre, le plus grand nombre, la force jeune et encore inemployée, la force d'avenir, repose en grande partie le sort de votre pays, amputé de ses forces naturelles par la guerre. Les hommes se sont sacrifiés et ont fait leur devoir : à vous de faire le vôtre, qui n'est même pas un sacrifice, mais qui sera l'épanouissement de votre personnalité dans une plénitude de vie pensante et active.

Nous nous adressons particulièrement ici non aux ouvrières, qui ont toujours travaillé pour vivre et travailleront toujours, mais aux femmes des classes moyennes et des classes privilégiées, qui forment une élite dans l'élément féminin du pays, — demain nous aurons un impérieux besoin des élites. Parmi ces femmes, toutes celles qui ne seront pas mères, ni retenues chez elles par des devoirs familiaux, devront changer radicalement l'emploi de leur journée, trop souvent occupée par des travaux futiles, sans rendement sérieux, sans production efficace, et consacrer au relèvement de leur pays ce temps précieux, qui fut presque toujours pour elles une longue vacance sans autre obligation que les occupations agréables qu'elles ont bien voulu se créer, ou que les caprices de la mode, la routine, les convenances leur ont imposées. Nous abordons des temps

nouveaux. La France ne peut plus s'offrir le luxe de nourrir des oisives : elle aura besoin de leurs bras et de leur cerveau. D'ailleurs, toutes celles qui ont le cœur bien placé doivent désirer cette collaboration et ce travail. Beaucoup n'y ont peut-être pas réfléchi, beaucoup ne se sont pas rendu compte de l'inutilité de leur vie, car elle fut admise et protégée par les mœurs jusqu'à présent. La première condition, avant de changer des habitudes depuis si longtemps contractées, est de les examiner avec soin, de voir à la lumière du jour qui vient ce qu'elles furent en réalité : improductives pour soi-même et la société; ce qu'elles sont devenues, irrationnelles et rétrogrades ; ce qu'elles ne tarderaient pas à devenir demain : coupables.

Essayons de faire ensemble cet examen dans ses lignes principales.

II

Quelle fut et quelle est encore la vie des femmes des classes moyennes et des classes privilégiées? Nous les diviserons en deux groupes : les jeunes filles et les femmes mariées.

Commençons par les jeunes filles. Leur vie est une vie d'attente; elles ont été élevées en vue du mariage et remplissent le temps qui les sépare de ce but avec des occupations morcelées et d'attente aussi. Cette vie eut sa raison d'être dans le temps passé, où l'intervalle qui séparait la sortie de pension d'une jeune fille de son entrée en ménage était presque toujours bref; c'est une sorte de repos, de distraction aussi agréable que possible, entre ses devoirs de formation terminés et les devoirs nouveaux qui vont lui échoir demain. Il est permis de s'arrêter dans la vie et de s'ébattre à l'aise, ne serait-ce que pour s'épanouir et entreprendre d'un cœur plus gai le devoir qui vient ; seulement il ne faut pas s'arrêter trop longtemps; c'est de quoi, sur cette question du mariage, nous n'avons pas toujours été les maîtres, nous l'étions plus les maîtres depuis de longues années déjà avant la guerre, et nous serons moins que jamais les maîtres demain. Chacun sait que, la fortune publique ayant baissé ou ne s'étant pas développée, la

rétribution du travail masculin n'ayant pas augmenté en proportion du coût de la vie et des besoins nouveaux, les mariages étaient devenus de plus en plus difficiles, — depuis une cinquantaine d'années au moins, — que, bien souvent, les jeunes filles bien dotées avaient seules chance de trouver un mari et que le temps d'attente dont nous parlions plus haut s'allongeait en une vie d'attente pour le nombre des vieilles filles qui chaque jour allait croissant. Aussi, depuis une dizaine d'années, dans les grands centres surtout, où la routine est moindre, beaucoup de ces jeunes filles peu ou pas fortunées n'ont plus voulu courir ce risque illimité et cette chance problématique du mariage ; elles ont forcé les barrières qu'on leur opposait encore et entrepris de se créer une situation personnelle en dehors du mariage —, ce qui n'a pas empêché beaucoup d'entre elles de se marier. C'est ainsi que la femme intelligente et cultivée est entrée dès avant la guerre dans la vie active du pays ; mais elle formait hier encore une faible minorité.

Nous disions que pour des raisons économiques le troupeau des vieilles filles allait croissant avant la guerre ; il ne faut pas oublier qu'à cette époque déjà, les femmes étaient plus nombreuses que les hommes, — un journal allemand en comptait un surnombre de 300 000 avant la guerre, 2 000 000 aujourd'hui —; la proportion est plus faible chez nous, mais l'éloquence de ces chiffres reste indiscutable. Combien de jeunes filles se trouveront-elles dans l'impossibilité absolue de se marier?

Donc, si le mariage doit toujours être envisagé par une jeune fille comme un but dans sa vie, il ne peut plus être le seul ; et les femmes devront désormais avoir comme les hommes deux buts à atteindre : se créer une situation, et se créer une famille ; le premier de toute nécessité, le second si possible. Le premier de toute nécessité, car toute femme, riche ou pauvre, et à quelque condition qu'elle appartienne, doit travailler dans la France d'après-guerre ; le second si possible, car on n'est pas maître de sa destinée sur ce sujet.

Ces considérations générales établies, voyons quelles sont les occupations des jeunes filles des classes moyennes et des classes privilégiées dans cette attente du mariage, quelle formation elles ont reçue, quelles qualités elles possèdent.

Prenons une jeune fille des classes moyennes. Son éducation terminée, la jeune fille quitte la pension, le lycée où elle a été élevée ; elle est munie de diplômes de fin d'études primaires-supérieures ou secondaires, et, si elle n'a pu ou voulu les obtenir, d'une instruction générale qui dépasse de beaucoup les rudimentaires connaissances qu'on lui inculquait jadis ; elle possède ainsi une base suffisante qui pourra lui servir de point d'appui et de départ vers une éducation spéciale nouvelle, à différents degrés s'entend, et d'après les aptitudes de chacune.

Donc, rentrée dans sa famille, son éducation ménagère commence : cuisine, couture, administration et bon ordre de la maison. Elle était déjà un peu au fait de ces choses et s'y perfectionne par la pratique. C'est un travail nécessaire ; on ne conçoit pas une femme ne possédant pas de connaissances ménagères sérieuses ; ce serait une grosse lacune dans son éducation et un non-sens; un tel reproche ne peut d'ailleurs être adressé aux Françaises, leurs mères se chargent de cet enseignement et elles le leur donnent aussi complet que possible. Mais cette éducation ménagère n'est pas difficile à acquérir, elle devient vite une routine. Alors commence véritablement pour la jeune fille cette vie d'attente dont nous avons parlé plus haut. Le matin, elle s'occupe peu ou prou du ménage, suivant la situation de ses parents ; l'après-midi, couture, petites broderies, un peu de piano, d'aquarelle (rarement), réunion autour d'une table à thé avec d'autres jeunes filles ; là, petits travaux du jour, dentelle, filet, etc., peu de chose, car que faire de sérieux en causant? Le soir après dîner, lecture. Le lendemain elle occupe sa journée de façon à peu près semblable ; le surlendemain aussi, et ainsi de suite pendant des mois et des années, souvent de très longues années, jusqu'au mariage qui ne se présente pas toujours, qui se présentera moins que jamais.

Mais faisons la somme du travail vraiment productif pour elle-même et la société que donnent, additionnées les unes aux autres, ces journées et ces années qui se prolongent ; nous pouvons dire sans crainte de nous tromper qu'il est à peu près égal à zéro. N'est-ce pas effrayant? A-t-on vraiment le droit de ne rien produire lorsqu'on est jeune, active, suffi-

samment instruite? Et tout cela par mauvaise et routinière utilisation de forces qui ne demandent qu'à s'employer, et qu'on retient en vue d'un avenir si incertain, d'un avenir qui ne viendra peut-être jamais, qui se fera attendre toute la vie. Certainement non ! Non pour le passé, non surtout pour le futur et la lutte d'après guerre où pareille abstention deviendrait criminelle.

Encore si ce genre d'existence satisfaisait les jeunes filles et leur donnait pleine joie, on pourrait, jusqu'à hier, lui trouver une excuse ; mais ce serait mal les connaître et les comprendre que de le croire ; et il faut déchanter sur cette vie soi-disant dorée que les vieilles traditions imposent encore aux jeunes filles d'aujourd'hui : l'ennui les ronge. Celles qui habitent les grandes villes où les relations, distractions, concerts, théâtres, etc., sont faciles et abordables, celles à qui la situation prospère de leurs parents permet voyages et déplacements s'étourdissent plus longtemps que les autres sur le vide de leur existence ; mais l'immense majorité des jeunes filles qui habitent les petites villes sans ressources, cristallisées et mortes, les bourgs, les campagnes, filles de fonctionnaires, d'officiers sans fortune, avocats, médecins, etc., c'est tout un livre qu'il faudrait écrire sur leur détresse morale. Elles vivent de la vie médiocre de leurs parents, vie de resserrement, d'économie forcée, sur un budget qui aurait suffi en 1830, qui ne s'est pas élargi depuis, et avec lequel il faut tenir le même rang, faire la même figure que les grands-parents ont faite. Vie repliée, vie étouffée, où les distractions sont rares et presque impossibles : quelle partie du budget trop étroit pourrait-on bien leur consacrer? Comment recevoir par exemple? Et d'ailleurs qui recevoir? Il y a si peu de jeunesse ; et il faut compter avec les clans fermés, les opinions politiques différentes : chacun reste emmuré chez soi. Celles qui ont une sœur ont encore une compagne, celles qui ont un frère ne le voient presque jamais : on fait des sacrifices pour les études du fils, la jeune fille reste au foyer comme la fille unique de tant de ménages. Elle aide sa mère dans tous les travaux de la maison, raccommode, transforme ses robes, s'ingénie à tirer parti de tout, — il est nécessaire de tirer parti de tout, — s'égaye parfois d'un peu de musique, de lecture, voit de rares amies

aussi peu favorisées qu'elle, et continue sa vie passive, solitaire et morne, sachant qu'elle a dix, vingt, trente mille francs de dot, ou pas du tout, et qu'il lui faudra attendre la bienveillante chance, pour mener ensuite une vie toute pareille à celle de ses parents, et que cette vie médiocre et souvent inespérée elle l'attendra peut-être en vain. Et en l'attendant, au lieu de produire elle économise, non sur le gain d'un travail personnel, mais sur celui de ses parents ; elle use ses jeunes forces, non dans un travail créateur, mais dans un travail conservateur, le plus ingrat, le plus décevant de tous ; elle étiole ses ressources d'énergie au lieu de les développer ; elle dessèche en elle la source de toute activité vraiment féconde dans un ennui qui va croissant, la détraque et la mine.

Et lorsqu'elle aura usé ses forces à conserver au lieu de créer, et que, la vie changeant, — ses parents disparus, — il ne lui restera plus rien à conserver, il sera trop tard pour qu'elle puisse obtenir au dehors une situation suffisante sans l'éducation spéciale qu'elle n'aura plus le loisir d'entreprendre; elle se déclassera et sombrera dans une situation infime où elle gagnera péniblement son pain. Et la vie de restrictions continuera pour elle, avec cette aggravation qu'elle aura aliéné sans profit sa liberté, cette précieuse liberté qu'elle n'a pas su employer au moment opportun dans un travail fécond d'avenir, mais qu'elle a dispersée dans une série de petites occupations mesquines et improductives, jusqu'à la rendre inutile pour tous et nuisible à elle-même.

Beaucoup de jeunes filles d'ailleurs ont vu ce danger et ont cherché à éviter cette lourde faute ; beaucoup se sont aperçues aussi qu'elles vivaient sur le travail de leurs parents, ce qui est légitime pendant la jeunesse et la période de formation, mais devient excessif et peu digne lorsqu'elles ont acquis une valeur personnelle et sont en âge de travailler à leur tour. Pour leurs parents elles sont une aide à peu près inefficace dont ils se sont passés jusqu'à ce jour, et une charge qu'ils acceptent d'ailleurs avec amour, comme un devoir très cher qu'ils se croiraient coupables d'enfreindre.

Beaucoup de jeunes filles, nous le répétons, ont compris cette anomalie assez immorale, qu'elles, jeunes, bien portantes, actives, se laissent entretenir par des parents déjà

vieillis, et qui ont supporté le poids d'une vie sans mollesse. Aussi, par raison de cœur et par raison d'intérêt, ont-elles essayé de se dégager des liens trop tendres et inopportuns qui les enserraient ; presque toujours, surtout dans les petites villes et les provinces lointaines sans contact direct avec la vie nouvelle, ce sont les parents qui ont opposé et opposent encore un veto absolu. Ils voient bien la cause des malaises de leur fille et de ses légitimes désirs, mais ne veulent pas voir le remède ; et, au nom de vieilles traditions croulantes, dans le respect desquelles ils ont été élevés, ils pèsent trop souvent sur elle de toute leur autorité, de toute leur affection aveugle, pour la retenir au foyer trop étroit lorsqu'elle veut en sortir.

Et pourtant ces pères et mères ne désirent que le bonheur de leur enfant ; depuis le jour où il vagit dans son berceau, ils lui ont consacré leur vie, — ce terme n'est pas trop fort, — ils lui ont sacrifié tout ce qu'ils pouvaient lui sacrifier : plaisirs, bien-être, et quelquefois le nécessaire ; il a été le but de leurs efforts pénibles, leur lumière et leur espérance, l'œuvre chérie qu'ils ont formée, souvent à un prix bien dur, mais sans jamais se plaindre : vie d'abnégation concentrée sur un seul être. Personne plus qu'eux ne désire le bonheur de leur enfant ; mais ils l'attendent d'un monde qui n'est déjà plus, d'habitudes qui s'effritent et tombent en poussière ; ils veulent assurer le bonheur de leur fille sur une ruine, sur un passé mort. Ils ne se sont pas encore rendu compte des transformations que les conditions de vie amenaient dans les mœurs, et de la nécessité de s'adapter à ces transformations pour n'être pas piétiné par elles ; ils n'ont cru qu'à de dangereuses, passagères et superficielles innovations alors que ces innovations devenaient la vie même.

Il est nécessaire que leurs yeux s'ouvrent enfin ; car l'intérêt de leur fille se confond aujourd'hui avec l'intérêt général, l'intérêt de la patrie. Que leur demande-t-elle aujourd'hui, la patrie? Si peu de chose au prix de ce qu'ils lui ont donné déjà : ils lui ont donné leur fils, qui, trop souvent, hélas ! n'est pas revenu. Que leur demande-t-elle ? Rien d'autre que le sacrifice d'un faux amour-propre et de vieux préjugés. Elle leur demande de laisser à leur fille la liberté de se créer une situation rémunératrice, indépendante et digne, qui la

mettra à l'abri du besoin, et contribuera par son apport actif au relèvement du pays. Nous ne leur ferons pas l'injure de comparer cette apparence de sacrifice au sacrifice suprême qu'ils ont accompli sans murmure. Qu'ils s'en rendent bien compte, dans l'âpre lutte qui s'ouvre aujourd'hui, le travail de leur fille sera aussi utile à la patrie que l'abnégation de leur fils l'a été pendant la guerre. La paix est signée, mais la guerre sous une forme pacifique et nouvelle continue, et, pendant de longues années encore, ce sera toujours la lutte sans merci, où le vaincu essayera d'arracher au vainqueur le prix de sa victoire et de son sang.

Nous sommes d'ailleurs sans inquiétude sur le consentement de ces pères et mères : toute leur vie de haute intégrité et d'honneur nous répond de leur acceptation ; et, leurs yeux enfin dessillés par la nécessité de ce nouveau devoir si doux, si facile, si fructueux pour leurs enfants et pour tous, ils seront les premiers à encourager leurs filles, à leur montrer le chemin.

III

Nous aurons peu de chose à dire sur les jeunes filles des classes riches ; leur vie est semblable à la vie des plus favorisées parmi les jeunes filles de la classe précédente ; l'éducation y est quelquefois plus superficielle, quelquefois plus étendue, surtout dans le domaine de l'art ; la moyenne reste sensiblement la même. Mais leur vie est plus large, plus aérée, moins étouffante, ce qui ne l'empêche pas d'être très vide. Vie de mondaine que tout le monde connaît ; de dilettante pour les plus cultivées, de mode et de snobisme pour beaucoup ; vie où la contrainte est presque nulle, vie de farniente élégant. Fleurs épanouies de la civilisation dont elles sont l'ornement coûteux, et, comme tout ornement, improductif, elles vivent en parasites et se croient dispensées, — les mœurs jusqu'ici les en dispensaient, — de faire œuvre personnelle et de marquer leur passage sur terre par un travail fécond. Elles vivent sans souci d'avenir sur la fortune de leurs parents,

et si elles ne se marient pas, continueront à vivre comme auparavant. Mais, bien qu'entraînées dans un tourbillon brillant et sans cesse renouvelé, où les distractions abondent, les meilleures d'entre elles, — comme les jeunes filles des classes moyennes, — souffrent tôt ou tard d'un ennui profond qui affecte douloureusement l'équilibre de leur santé physique et morale.

Leur seule utilité en somme, c'est de dépenser au lieu de produire ; dépenser pour l'entretien d'une vie de luxe et en bonnes œuvres aussi, ce qui est très insuffisant. Car si elles dépensaient d'un côté et produisaient de l'autre, de quelle aide efficace ne seraient-elles pas, elles, les favorisées, qui tiennent en main ce levier puissant de la fortune. Donner son argent est bien, donner son temps et son travail est mieux, mais donner les deux quand on peut le faire, appuyés l'un sur l'autre, c'est réaliser sous une forme idéale et directement féconde l'union du capital et du travail, c'est réaliser en soi-même une des nécessités qui s'imposent aujourd'hui ; c'est collaborer pleinement à l'œuvre de réorganisation nationale.

La fortune ne dispense du travail ni les hommes ni les femmes, comme on a trop de tendance à le croire ; ceux qui ont l'insigne privilège de naître favorisés par elle, de mener une vie douce et comblée, ceux qui ont reçu beaucoup doivent donner beaucoup, et de leur temps et de leur argent, parce qu'ils sont à même de le faire plus utilement que les autres.

C'est un devoir de conscience pour eux de chercher à rétablir volontairement, — avant qu'on les y force, — l'équilibre qui doit exister le plus possible entre les hommes, et qui, par un hasard heureux a été rompu en leur faveur.

Les principes immuables qui régissent toute société supérieure sont fondés sur le travail et l'association de tous ; les lois divines et humaines les ont de tout temps consacrés avec vigueur, et c'est parce qu'elles ont été trop souvent violées que maintes révolutions et catastrophes se sont produites, et que les hommes ont marché d'un pas si lent dans la voie des progrès sociaux et moraux.

« *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* », cette vieille loi biblique, perdue au fond des âges et de nos premiers essais d'organisation sociale, rappelle brutalement aux

hommes et aux femmes un devoir trop souvent oublié dans les facilités que la vie moderne offre aux fortunés ; elle effraye peut-être par sa forme dure et l'image pénible qu'elle met devant les yeux ; aussi n'est-il plus question de la prendre à la lettre, mais d'en extraire et conserver l'esprit. Ses couleurs adoucies, elle deviendra plus que jamais une règle nécessaire dans la période que nous vivrons demain, une règle que nul ne saurait transgresser sans s'affaiblir soi-même, et sans risquer de conduire sa patrie à un degré d'anémie croissant et à la mort.

Mais à parler sans cesse de devoir et de devoir absolu pour tous, femmes et hommes, de travailler, il ne faudrait pas croire que les femmes passeront brusquement d'une vie tranquille et douce à une vie de labeur étouffant; que, rivées à leur tâche, elles haletteront sans répit, et ne trouveront plus ni le temps de s'ébattre ni celui de sourire. Ce serait une grave erreur. Réparti sur toutes, le travail sera plus léger; organisé, dispensé à chacune suivant ses forces et ses aptitudes, il laissera des temps de repos qui permettront distractions et plaisirs; et ces plaisirs seront goûtés comme jamais ils ne le furent dans la vie oisive, parce qu'ils suivront le travail et non le repos ; que de ce contraste ils tireront leur véritable sens et toute leur valeur, qu'ils seront un délassement et non plus une occupation quelconque après une occupation quelconque, sans intérêt ni obligation.

L'oisiveté, même récréée, et brillamment récréée, déroule devant la vie une route interminablement plate et grise, sans relief ni couleur, décevante par son uniformité, et qui brise le ressort de l'action. Le travail bien compris chasse les teintes grises, accentue les reliefs; lui seul permet à l'être humain de s'épanouir dans l'activité stimulante, de vivre enfin véritablement et d'apprécier ce que la vie peut nous verser d'agréable et d'heureux.

Les meilleures parmi ces jeunes filles ne regretteront pas leur vie de farniente indolent, car elles désiraient la quitter, et beaucoup l'ont quittée déjà, — les exemples abondent ; les autres la quitteront peu à peu, et s'apercevront bientôt, dans la joyeuse activité de leur vie nouvelle, dans la conscience de remplir un devoir agréable et sain, que leur vie d'autrefois

ne fut pas une vie, mais une somnolence, où, momies volontaires, elles glissaient chaque jour davantage, avant de glisser dans ce sommeil définitif qu'est la mort.

IV

Passons aux femmes mariées et aux mères. Leur vie est toute tracée et simple, leur devoir aussi : tenir leur maison et élever leurs enfants. Mais ce devoir si simple s'amplifie des besoins nouveaux, et, pour qu'il soit complet, elles doivent intensifier leurs qualités d'épouses et de mères.

Les femmes mariées doivent être les véritables compagnes de leur mari ; si possible des collaboratrices, tout au moins des aides intelligentes et averties, et, pour ce faire, ne jamais abandonner toute possibilité de culture, bien au contraire. Il doit exister entre les époux, au-dessus de l'union du cœur, — et pour la parachever, — cette union de l'esprit et cette conscience de l'œuvre commune qu'on accomplit ensemble, sorte d'unification de la personnalité, renforcement de l'effort qui tend vers un même but. Il faut que la femme puisse s'entretenir avec son mari d'autre chose que de questions ménagères, de futilités et d'amour. La jeunesse passe comme une fleur, et il est lamentable de voir des époux d'âge moyen, — les enfants déjà grandis, — s'irriter d'une vie sans point de contact autre que les préoccupations matérielles du ménage. Ce n'est pas ainsi qu'on s'appuie l'un sur l'autre, qu'on se soutient, qu'on a pu pendant la jeunesse active, qu'on pourra pendant de longues années encore, extraire de la vie commune tout ce qu'on en peut extraire et que le pays est en droit d'attendre ; ce n'est pas ainsi qu'on est fort ; le ménage moderne doit être fort s'il veut coopérer au relèvement du pays.

Aux devoirs d'épouse s'ajoutent les devoirs de mère, et mère, la femme mariée doit l'être, — si possible, — intensément ; la patrie lui réclame avec angoisse des enfants nombreux et sains pour ne pas mourir d'épuisement au lendemain de la victoire. Devoir qui réclame l'emploi de toutes ses forces,

devoir le plus beau aussi ; travail de création et d'éducation où l'ouvrière façonne son œuvre vivante, et qui nécessite l'éveil et le développement de toutes ses facultés, si elle veut mener à bien dans les voies nouvelles et au delà de la prime jeunesse cette tâche captivante et nécessaire : former les générations de demain.

Ces voies nouvelles, les énumérer, les détailler ici serait trop long ; elles sont le point de départ des réformes que tous les Français modernes, jeunes, actifs, veulent s'imposer et imposer autour d'eux, et qui seront indispensables demain à la vie du pays. Et les mères peuvent beaucoup pour les rendre abordables, pour en faciliter l'accès, qui se garderont de laisser se développer dans le cœur de leurs enfants la timidité, la crainte de l'effort hardi et du risque, qui ne leur vanteront pas les bienfaits du fonctionnarisme reposant, de l'excessive prudence, de la routine coutumière, si facile à suivre, qui semblait être la sagesse, et dont nous avons failli mourir. Les mères peuvent beaucoup, qui n'étoufferont pas les beaux élans de leurs fils par des conseils de crainte tremblante, qui ne les couveront pas enfin comme des êtres chétifs destinés à regarder passer la vie devant eux, mais les élèveront comme des hommes destinés à lutter contre elle, à la faire plier au lieu de la subir.

Il n'y a désormais pas de milieu entre agir ou disparaître. Si nous n'agissons pas, d'autres agiront, et contre nous. Pour être efficace et durable, l'effort des générations revenues de la guerre devra être prolongé par l'effort des adolescents et des enfants qui naîtront demain. Et des femmes dépend en premier lieu cet effort, car elles forment dès le jeune âge le caractère et l'esprit malléables de leurs enfants. Leurs enfants devant plus tard, dans toutes les branches de l'activité nationale, faire œuvre créatrice, une influence, une éducation, une tournure d'esprit dirigée vers ce but leur est nécessaire pour les y préparer au sein même de la famille, à l'âge ou le cerveau reçoit des impressions qui s'effacent difficilement.

Pour arriver à ce résultat, les mères ont tout d'abord à comprendre les besoins nouveaux, puis à lutter contre leur esprit naturellement conservateur. Il faut qu'elles recon-

naissent que conserver dans ce sens n'est pas prévenir la catastrophe, mais la préparer, que seul créer l'éloignera ; que si elles-mêmes, dans leur domaine exclusivement maternel, avaient été moins avares des sources de vie qu'elles portent, si elles avaient créé davantage avant la guerre, si elles avaient eu plusieurs fils au lieu d'un seul, leur foyer ne serait pas désert à l'heure actuelle, car la guerre n'aurait pas éclaté. Leur calcul d'excessive prudence, de conservation au lieu de création, était donc faux puisqu'il s'est retourné, douloureusement, contre elles-mêmes et contre l'enfant qu'elles voulaient préserver.

Les mères voudront bien comprendre que leur œuvre maternelle, qui fut insuffisante avant la guerre, avorterait si elles dirigeaient dans les voies passives, craintives et routinières d'hier, les enfants sur lesquels la patrie est en droit de compter désormais.

V

Nous avons vu quelle était en général la vie des jeunes filles et jeunes femmes des classes qui nous occupent ; quelle culture elles avaient reçue ; culture générale suffisante pour être la base d'une culture particulière et spéciale, à différents degrés, et suivant les aptitudes de chacune. Personne ne conteste plus aux femmes les facultés intellectuelles : les preuves sont faites depuis de longues années et se révèlent tous les jours dans des ordres nouveaux. Demain, pour l'obtention d'un emploi, ce ne sera plus une question de sexe, mais une question de qualités physiques et intellectuelles suffisantes, une question de personnes. Il y a des femmes d'intelligence et de culture supérieures, exactement comme il y a des hommes; il y a des femmes robustes, des femmes débiles, comme il y a des hommes aussi.

Combien de métiers dits de force, par exemple, — ou de tout autre genre de métiers « qui n'étaient pas pour femmes », ne leur a-t-on pas confiés pendant la guerre, et ne continue-t-on

pas de plus en plus à leur confier ; elles s'en sont fort bien acquittées lorsqu'elles se trouvaient dans les conditions que nécessitait leur travail. La mobilisation de plusieurs millions d'hommes a permis aux femmes d'envahir les diverses branches de l'activité masculine et d'y faire leurs preuves ; la nécessité les y a appelées, la nécessité les y retient et réclame d'elles, surtout des classes moyennes et privilégiées, qui jusqu'à présent ont donné le moins et peuvent donner le plus pour la qualité du travail, un concours aussi vaste que possible, le plus vaste possible.

Car les femmes dont nous parlons possèdent une culture morale supérieure. L'éducation morale a été la première qu'elles ont reçue et la plus soignée; avec la culture générale, elle contribue à faire de ces femmes une élite dans l'élément féminin du pays. De cette élévation et de cette distinction morale découlent de fortes qualités de travail, de sérieux, d'ordre, de haute conscience, qui s'épanouissent en une floraison remarquable dans le mariage, la maternité, les situations de tout ordre que la vie moderne leur a permis de remplir, et que la guerre a magnifiées en plaçant les femmes dans des conditions imprévues et nouvelles, des conditions de lutte, qu'elles ont eue à soutenir et qu'elles ont soutenue à leur honneur. Nous ne les énumérerons pas ; mais c'est encore un fait que la femme s'est acquittée de la tâche que les circonstances lui confiaient avec un sérieux, un bon sens et un sens des réalités véritables.

Il faut bien se garder de juger la femme française sur les apparences regrettables et fausses que lui donnent les romans à succès, sur les exceptions tapageuses et voyantes dont on parle et qui cachent aux yeux non avertis l'immense armée des femmes dont on ne parle pas. Les étrangers surtout, peu à même de la connaître, la jugeaient sur ces apparences ; et les milieux spéciaux qu'ils fréquentaient en passant ne contribuaient pas à corriger leur jugement préconçu, mais l'aggravaient souvent. En dehors de ces milieux ils la jugeaient sur le spectacle de la rue, le hasard des rencontres ; ils pénétraient rarement dans l'intérieur des familles et pour trop peu de temps ; ils ne vivaient jamais de sa vie habituelle, et emportaient d'elle une image incomplète ou trompeuse.

Mais pendant quatre ans, par centaines et par centaines

de mille, nos alliés ont vécu sur notre sol, dans les villes, bourgades, villages, fermes isolées de la zone des cantonnements et de l'arrière-front, où, jusque sous les obus, tenaces et laborieuses, constantes dans leur devoir, les femmes travaillaient sans relâche, remplaçaient leur mari, dirigeaient la ferme, la maison de commerce, qu'il leur avait laissée, et, souriantes, recommençaient le lendemain le travail de la veille; nos alliés ont changé d'avis.

Les Anglais d'abord, puis les Américains ont découvert le véritable visage de la femme française qu'ils ne connaissaient pas ; et leurs lettres, leurs conversations, leurs journaux ont été remplis de l'admiration qu'ils éprouvaient pour elle, pour la tâche qu'elle accomplissait, les résultats qu'elle obtenait, et sa grâce obligeante au milieu de tout ce labeur. Ils ne tarissaient pas d'éloges sur ses fortes qualités : endurance physique, capacité de travail, effort sans répit, ordre, etc., qui forment le fond solide et riche de son caractère. Car ces qualités ne sont pas acquisition récente, produit généreux des graves circonstances que nous traversons, mais apanage de la race, vieil héritage transmis de génération en génération, et qu'admiraient déjà il y a trois siècles, d'autres étrangers, observateurs perspicaces et célèbres : les ambassadeurs vénitiens à la cour de Henri IV.

Or, nous le répétons, ces qualités, cette culture intellectuelle et morale font particulièrement des femmes dont nous parlons une élite, qui, groupée et fortement unie à l'élite masculine, doit collaborer activement, effectivement avec elle à l'œuvre du relèvement national.

Nous trouvons des bras pour remplacer ceux de nos morts, nous avons des machines, de la main-d'œuvre étrangère ou indigène ; nous ne pouvons remplacer au moment opportun les hautes consciences disparues et les cerveaux qu'il faut des années pour former, si nous n'allons les chercher là où ils existent, là où ils attendent inemployés ou en puissance de développement rapide et de production. Si nous ne nous précautionnons pas de ces forces, nous risquons de faire faillite générale, et nous n'avons pas versé notre sang et supporté une guerre atroce pour en arriver là. Perdre le passé, devenu inutile, voir s'étioler et mourir les beaux espoirs

déjà germés, perdre l'avenir, ce serait la plus effroyable chute que l'histoire ait jamais enregistrée. C'est pourtant ce risque de chute qui nous guette si nous ne groupons pas et n'ordonnons pas nos forces, et en premier lieu nos élites, si nous ne comprenons pas, dès aujourd'hui, la nécessité du travail de tous.

C'est surtout aux femmes de le comprendre. Elles sont le plus grand nombre; beaucoup ne travaillent pas encore dans le sens que nous entendons, et ne travailleraient peut-être pas, car la nécessité ne les poussera pas toutes, et le lien des convenances reçues les retiendra. C'est surtout à elles de le vouloir. Ce qui est pour chacune d'entre elles une question de conscience et de dignité personnelle devient la question de notre vie à tous. Nous les prions d'y réfléchir, de regarder sans faiblesse leur vie passée et ce nouveau devoir, de comparer et de choisir.

D'ailleurs nous savons que beaucoup d'entre elles ont choisi, non pas en fait, mais en désir et en espérance, qui souffraient amèrement pendant la guerre de laisser à leur frère, à leur mari, tout le poids du sacrifice et de l'effort. Jeunes, intelligentes, robustes, elles déploraient de ne pouvoir aider, de regarder passer, admiratrices, mais inutiles, ce tourbillon de travail, de lutte et de mort ; elles déploraient leur bonne volonté fervente et inemployée ; leur conscience était inquiète et leur cœur déçu.

C'est à elles, c'est à toutes que nous nous adressons ici. L'heure est venue de rassembler leurs forces, de briser les vieux et stériles préjugés, d'examiner leurs possibilités d'avenir, leurs ressources d'énergie trop longtemps étouffées, parfois mal connues d'elles-mêmes, d'en chercher l'utilisation pratique dans le sens de la vie active et productrice que le pays réclame, et qu'elles doivent réclamer à leur tour.

Nous n'avons pas la prétention de leur servir de guide ; ceci n'est qu'un appel : puisse-t-il être entendu.

LOUISE DESCLOS-AURICOSTE

LA REINE CHRYSOSTOME

Le sort des hommes dépend de petites choses.

Cet aphorisme liminaire ne m'a point coûté de laborieuses veilles. Quiconque a pris la peine d'observer quelque peu le train du monde peut se piquer, sans gloire, de l'avoir inventé. Je n'espère point qu'il me vaudra l'admiration des foules. Je ne le formule ici, ô artifice, que pour produire le témoignage d'une pauvre fille de jadis qui devint reine, à l'étonnement de tous et au sien propre, pour avoir fait boire à sa cruche une vieille femme qui avait soif.

Vous souvient-il de cette histoire?

Ce qui la rend moins merveilleuse, c'est justement qu'elle est merveilleuse et que la vieille était une fée. Cette fée n'avait soif que parce qu'elle le voulait bien, dans le dessein d'éprouver la jeune fille avant de lui faire un don. Voilà du moins ce que dit la chronique. L'impartialité m'oblige à le rapporter, mais je pense, avec irrévérence, que la chronique s'égare. Il ne s'agissait point d'épreuve ; elle eût été médiocrement imaginée et peu digne de l'esprit industrieux d'une fée ; faut-il donc beaucoup d'honnêteté pour donner une lampée d'eau fraîche à une vieille femme qui vous en prie civilement? Il suffit de n'être point tout à fait déshonnête, ce qui ne mérite guère une récompense insigne. En vérité, la fée s'intéressait depuis longtemps à la jeune fille, dont elle connaissait l'excellent naturel, et elle ne cherchait, en lui demandant

à boire, que l'occasion de lui montrer son amitié. Il n'y eut d'épreuve qu'en apparence, et seulement pour que ne fût point rompue l'habitude qu'avait cette bonne fée de cacher dans toutes ses actions une leçon de morale.

Elle donna pour don à la jeune fille qu'il lui sortirait de la bouche, à chaque parole, une fleur ou une pierre rare. Cette enfant fut de la sorte doublement précieuse, par ses vertus et par l'enchantement. De plus, elle était fort belle.

Le fils du roi la rencontra dans un bois où elle fuyait en pleurant la malice d'une mère jalouse. Conquis par tant de charmes divers, il lui offrit son cœur. Elle l'accepta après quelque résistance de modestie et se laissa mener au château royal, bien heureuse, mais bien effrayée.

Je m'entretins l'autre jour de cette affaire avec un poète de mes amis. Il dit qu'il était fort dommage que l'amour du prince eût été taché d'intérêt et que la belle enfant n'eût pas dû sa fortune au seul mérite de sa beauté et de son caractère.

Le mieux, assurément, eût été de sourire sans répondre. Les poètes sont d'une race extravagante et leur avis est toujours contraire au bon sens. N'étant jamais contents sur la terre, ils s'en vont vivre dans les étoiles et ils n'entendent rien au siècle : c'est perdre son temps que de disputer avec eux. Toutefois, comme je me sens pour ces gens-là quelque faiblesse, je me résignai d'assez bonne grâce à perdre mon temps. J'objectai que si le prince se réjouissait des diamants et des perles que jetait en parlant son humble fiancée, ce n'était qu'en considération du roi son père et de la reine sa mère, qui eussent été fâchés d'avoir pour bru une malheureuse fille dépourvue à la fois de naissance et de biens. Je représentai que les parents ne sont point amoureux de leur bru et qu'ils la jugent de prime abord sur des qualités plus goûtées du monde que la beauté et que la vertu.

Mon ami, là-dessus, me cribla de sarcasmes. Et il me déclara tout net qu'il avait une pauvre opinion d'un prince qui n'eût point consenti, comme il était probable, à épouser une fille entièrement dénuée, par crainte d'offusquer le roi son père et la reine sa mère, et de soutenir contre leur volonté un combat hasardeux où sa tranquillité eût été compromise. Il ajouta que le souci de la paix est indigne d'un véritable

amant, et que celui-là est un cuistre qui n'accepte l'amour qu'à la condition d'y trouver la quiétude et la commodité.

— Honte ! — s'écria-t-il, — honte aux mal élevés qui vont à Cythère en pantoufles !

Il dit beaucoup de choses encore, à propos et hors de propos, en un discours multicolore dont je n'ai retenu, hélas, que l'essence : c'est par la forme qu'il valait et je lui ferais tort en essayant de l'écrire. Au surplus, je n'ai que le temps de courir de mon mieux pour joindre à l'entrée du château le prince et sa fiancée qui arrivent.

La jeune fille tremblait de tous ses membres, malgré les encouragements du prince. Il tremblait presque aussi fort qu'elle, mais cela se voyait moins. Le roi les reçut fort bien : il pensait que l'amour suffit à justifier le mariage, entre gens qui d'ores et déjà se trouvent à l'abri du besoin. Mais quand on présenta à la reine cette enfant pauvrement vêtue que son fils avait recueillie dans un bois, elle ne put réprimer un mouvement de dépit, et elle marqua par quelque hauteur de ton qu'une bru du commun, encore qu'elle eût bonne mine, n'était point ce qu'elle espérait : elle avait un grand orgueil qui lui venait en même temps d'être reine et d'être mère. Elle s'adoucit pourtant après que la jeune fille eut jeté, en balbutiant son compliment, des pierreries et des fleurs.

— Voilà, — se dit-elle, — qui n'est point du commun et qui la sort du pair. Et puisqu'elle est aimée...

Elle sourit alors et dit au roi :

— Je souhaite que ces enfants soient heureux, comme nous l'avons été, comme nous le sommes...

Les noces furent célébrées le même jour. Elles furent magnifiques et il faudrait, pour les décrire, une plume magnifique. Je n'ose tenter cette œuvre. Si les époux de qui je parle étaient encore de ce monde, et que j'eusse l'honneur de les interroger sur cette cérémonie mémorable, ils ne me seraient d'aucun secours : ils ne virent rien de la fête, n'ayant d'yeux que l'un pour l'autre. Ils avaient bien hâte de se retirer dans leur appartement, nonobstant qu'une touchante timidité leur fît craindre ce qu'ils désiraient le plus. Ils se retirèrent fort avant la fin du bal, sans que personne parût le remarquer.

Nous n'aurons point l'indiscrétion de les suivre. C'est assez que vous imaginiez quel spectacle charmant offrait le lit nuptial, tout semé des roses, des perles et des diamants que jetait la princesse, à chaque mot ravissant qu'une chaste tendresse lui inspirait.

Le lendemain, le prince reçut solennellement le sacre. Le roi attendait que son fils fût marié pour lui céder une couronne qui commençait d'accabler sa tête blanche.

C'est ainsi qu'une pauvre fille fut élevée à la suprême dignité, parce qu'un beau matin, accomplissant un humble devoir domestique, elle porta sa cruche à la fontaine.

Vous me direz que, de mon propre aveu, la cruche n'est rien ; que l'étrange fortune dont il s'agit fut une récompense à de rares vertus longuement éprouvées, et non la conséquence d'une fortuite rencontre. Je répondrai que les vertus sont légion qui ne sont jamais récompensées autrement que par la joie intime qu'on leur doit, faute d'une occasion, faute d'une cruche ; que maintes causes demeurent sans effet faute d'un petit moyen dérobé ; que bref, en l'occurrence, la cruche est tout.

Au reste, il n'importe guère. Mais c'est un jeu charmant que de philosopher sur les événements passés. C'est un jeu charmant et vain ; il n'y a que les historiens qui s'y donnent avec gravité. La jeune reine, elle, avait trop de sérieux pour songer à s'y exercer. Elle accueillait son bonheur d'un esprit reconnaissant et simple, et, bien qu'elle s'en jugeât indigne, elle acceptait facilement qu'elle ne sût pas par quoi elle l'avait mérité, ni comment cela s'était fait.

Sa nouvelle existence fut inhabile à la corrompre. Elle garda toutes ses vertus et n'eut point à en acquérir. Son premier embarras fut vite dissipé ; elle fut aussi à l'aise dans sa haute condition que l'eût été la plus hardie ou la plus intrigante, mais elle s'y comporta mieux, évitant la forfanterie grâce à la naturelle noblesse de son caractère. Elle donnait à croire qu'elle était née du sang.

Le roi la chérissait d'heure en heure davantage et les vieux souverains l'aimaient comme si elle eût été leur fille. Il n'y avait pas de jaloux qui osât se départir en parlant d'elle du plus entier respect. Elle désarmait l'envie par cette sincère

modestie qui, si elle n'est pas le signe nécessaire du mérite, le rehausse à coup sûr, et qui accompagne toujours la vertu.

Cette modestie était cause qu'elle s'inquiétait de se sentir si précieuse par le don qu'elle avait reçu de la fée. Elle ne laissait pas d'être confuse quand des pierreries ou des fleurs lui tombaient de la bouche, étant de ces êtres délicats qui rougissent de leur valeur, comme d'autres, aussi rares, rougissent de leur médiocrité ou de leurs vices. Elle était plus confuse encore s'il lui échappait une parole étourdie que sa jeunesse excusait :

« J'ai dit une sottise, pensait-elle, et il me sort des perles de la bouche ! »

En outre, on le devine assez, il n'était point très commode et point très honnête, pour une jeune et jolie reine, de faire à peu près, malgré soi, au milieu d'une cour, ce que faisait à dessein l'illustre Démosthène dans la solitude d'une caverne. Un jour elle manqua étrangler d'un diamant de grosse taille.

Comme elle n'était ni ingrate, ni folle, elle ne se plaignait point, mais elle se prenait à souhaiter que ses paroles ne fussent que de souffle.

Elle en vint à parler peu, mais on l'incitait à parler beaucoup, soit par cupidité (car on la dérobait en cachette), soit par simple badauderie : elle s'en avisa et fut choquée dans sa confiance et dans sa pudeur. Elle disait au roi :

— Ils ne recherchent point mes paroles, mais le fruit merveilleux de mes paroles. J'excite, hélas ! plus de curiosité que votre nain Babo.

Et le roi, bien qu'il tâchât à la rassurer, craignait lui-même qu'elle n'eût été perspicace.

— Vous souffrez, — répondait-il, — de cette imagination susceptible et alarmiste qui est la gardienne des consciences pures. La vôtre est comme la balsamine : elle éclate au moindre toucher, et il en jaillit des soupçons chimériques. Il est vrai que vous excitez quelque curiosité, mais qui n'a rien de désobligeant ; elle porte autant sur votre belle personne et sur vos vertus que sur la singulière richesse qui vous vient de la fée. Il n'est point de diamant qui ait la clarté profonde de vos yeux, ni de perle qui ait la splendeur de vos dents, ni de rose qui ait le parfum de votre âme. Vous êtes à vous seule un

inestimable bijou. Quoi d'étonnant qu'on vous veuille admirer? Habituez-vous donc à la douce violence qu'on fait à votre modestie et ne vous turlupinez point en vain.

La reine soupirait, à demi consolée à cause de l'invincible sortilège que recèle une voix aimée. Mais le sortilège n'opérait pas longtemps et elle retombait dans son anxiété. Elle ne se félicitait d'être encore enchantée que lorsqu'elle rencontrait de pauvres gens et qu'ayant oublié son aumônière elle pouvait être charitable en les saluant d'un mot.

Mais il advint que cet innocent plaisir lui fut ôté.

Un jour qu'elle se promenait dans un chemin de campagne, elle aperçut un aveugle, accablé d'âge et de fatigue et qui mendiait son pain. Elle lui prit la sébile qu'il tenait à la main et dit :

— Acceptez ma pitié, mon père.

Puis elle lui rendit la sébile.

L'aveugle, y plongeant les doigts, sentit les diamants et les perles.

A ce présent, il reconnut la reine et s'écria avec douleur :

— Ah ! Madame, que ferais-je de perles et de diamants? Comment prouver au besoin que je ne les ai point dérobés? Ces messieurs de la maréchaussée ont l'oreille dure, et les meilleures raisons du monde ne les empêchent point de vous prendre au collet. Ma vie, en vérité, est dénuée de joie, mais je répugne autant qu'un autre à la potence et au cachot. Hélas ! Que Votre Majesté le sache, nombre de malheureux languissent déjà dans les prisons, en grand danger d'être pendus, pour avoir reçu de la reine une excessive aumône !

La reine, tout atterrée, promit cent écus au pauvre homme et rentra précipitamment au palais. Elle courut au roi et lui conta son aventure d'une voix entrecoupée par l'émotion.

— Je ne croyais pas, — ajouta-t-elle, — qu'il fût hasardeux de faire la charité dans un état policé, ni que la justice inspirât plus de crainte aux honnêtes gens qu'aux criminels.

— Ceux-ci, — répondit le roi, — rompus au mensonge et à l'astuce, déjouent habilement les pièges des magistrats. Mais ceux-là, qui n'entendent rien à la chicane et qui se laissent confondre par de cruelles apparences, sont de patientes victimes. La justice est souvent dans l'erreur. Je pense même

qu'elle n'en sort jamais (malgré qu'il lui arrive de frapper de vrais coupables) si elle a l'orgueilleuse prétention de juger et de punir. Seul le mystérieux for de la conscience se pourrait targuer d'un tel droit, parce qu'il est seul capable d'apprécier justement une faute. Encore ne sais-je point s'il lui fut permis de punir, car je ne sais point si l'homme est maître de ses actes. Les juges ne jugent point de la faute, mais du manquement à l'ordre de l'État : la peine qu'ils infligent ne doit point être peine à punir, mais peine à affermir la sûreté publique. Le principal tort de la justice est de s'appeler justice. Je la tiens, certes, en dépit de ses défauts, pour une institution nécessaire, mais je souhaiterais qu'elle eût un autre nom. Je souhaiterais aussi que les magistrats fussent moins âpres à garder d'innocentes proies, moins faciles à l'illusion, et qu'ils ne fissent en aucun cas trafic de leurs sentences. Il est fort épineux, pour peu qu'on soit honnête, de se tirer indemne des griffes des greffiers et des procureurs. Ils pendraient tout le monde si l'on n'y mettait le holà, et ils n'épargneraient qu'un petit nombre de coquins. Par bonheur, quand j'ai la chance d'être éclairé, ce qui est rare, j'ai le moyen de desserrer leurs griffes. Soyez en paix, ma charmante : je veillerai à ce qu'on ne pende point vos infortunés obligés. Mais n'oubliez pas qu'il faut, à faire le bien, autant de circonspection qu'à commettre des crimes.

Il fit comme il avait dit et ordonna de rechercher dans les prisons les mendiants de la reine. Mais des voleurs fieffés, qui avaient véritablement dérobé des pierreries, eurent vent de la chose et alléguèrent qu'ils étaient de ces mendiants-là. Il devint impossible de séparer ces effrontés d'avec ceux qui étaient de bonne foi. Le roi alors, estimant que l'erreur est plus grave de condamner un innocent que d'élargir vingt coupables, ordonna qu'on mît en liberté tous ceux qui étaient dans les prisons pour vol de pierreries.

Cet éclat d'autorité causa dans les cours de justice une vive émotion. On murmura, on parla d'arbitraire, on déclara que le roi avait souffleté la magistrature, on alla jusqu'à dire tout bas, la colère égarant les esprits, qu'il avait, par son mariage même, montré son penchant pour les gueux. Certains conseillers, pleins de superbe et jaloux de leurs prérogatives, mena-

cèrent de rendre leur charge. Pendant plusieurs jours ils refusèrent de siéger.

Les mécontents, qui se rencontrent sous les meilleurs gouvernements, profitèrent du moment pour s'agiter. Des groupes hostiles parcoururent la ville à grand bruit. Des ribambelles d'écoliers tapageurs firent du train la nuit. Le guet fut sur les dents. Un attentat fut machiné contre le roi, mais il échoua piteusement, dans la réprobation publique. Le roi demeura ferme et tranquille, et l'ordre eût été promptement rétabli si les joailliers ne se fussent mêlés de la partie. Ils se plaignirent d'être conduits à la ruine par la prodigalité merveilleuse de la reine :

— Les pierreries, — disaient-ils, — deviennent si nombreuses qu'elles seront bientôt communes ; nous n'aurons qu'à fermer boutique.

En vérité leurs plaintes étaient fondées. La reine semait partout, dans le palais ou à la promenade, tant de diamants et tant de perles, qu'on pouvait prévoir l'heure où personne ne se baisserait plus pour les ramasser derrière elle. On les vendait à vil prix. Vendeurs et acheteurs étaient également mécontents — ceux-ci parce qu'il est remarquable qu'on ne convoite point les joyaux pour leur beauté, mais pour leur prix (le terme de pierres rares convient mieux que celui de pierres précieuses : il explique qu'elles ne sont précieuses que par leur rareté). En outre, les riches s'indignaient de rencontrer des filles du vulgaire parées comme des princesses. Il n'y avait que les petites bergères qui aimassent encore les diamants et les perles, à cause qu'elles n'étaient point corrompues par l'esprit commerçant, qu'elles jugeaient des pierreries sans en savoir le prix, et qu'elles les admiraient naïvement, comme elles faisaient des vers luisants et des pâquerettes des prés.

Les joailliers présentèrent leurs doléances au roi, le priant de les protéger de quelque façon. Ils lui adressèrent des placets qu'il déchirait sans les lire. Ils en adressèrent à la reine, et le roi menaça de les faire rouer tous : il sentait à coup sûr que ce n'eût point été une équitable solution ; mais les meilleurs rois ont une arrogance impatiente qui les porte à traiter d'impertinent quiconque leur ose, même avec

raison, imputer sa déconfiture. Les joailliers crièrent tollé et se dressèrent sur leurs ergots. Secrètement encouragés par les grands, qui ne pardonnaient point à la reine d'être de la roture, et par les gens de justice, qui n'avaient point digéré l'affront, ils s'efforcèrent d'entraîner le peuple dans leur querelle. Mais le peuple, qui aimait le roi et la reine, n'était point enclin à les suivre. Au surplus, le peuple ne se plaît guère à marcher sous la bannière des marchands. Il se rencontra pourtant des turbulents qui se jetèrent dans le désordre, par goût naturel du désordre.

Un souffle de fronde passa sur le pays ; la reine fut chansonnée; quelques barricades s'élevèrent dans les rues; quelques échauffourées effrayèrent les faubourgs ; la cour était dans la consternation ; les vieux souverains hochaient la tête douloureusement ; le roi était nerveux, la reine désespérée :

— Voyez, — soupirait-elle, — quels troubles j'ai déchaînés !

Elle se fit sombre et taciturne. La moindre parole semblait lui déchirer les lèvres. Elle pleurait quand les inexorables pierreries roulaient, étincelantes, à ses pieds. On la surprenait parfois qui en ramassait une poignée dans un creux de sa robe, entre les genoux, et qui en jouait tristement de la main, les yeux mouillés de larmes.

Elle ne portait sur elle aucun bijou.

Or, un jour qu'elle se désolait dans les jardins du palais, elle vit venir à elle une vieille femme, misérable d'aspect, qui la regardait avec bonté. Elle reconnut la fée de la fontaine, et, lèvant vers elle son beau visage tout marqué de détresse, elle joignit des mains suppliantes :

— Ah ! Madame !... — dit-elle.

— Rassurez-vous, aimable reine, — dit la fée. — Je mets fin à votre tourment. Il n'était point dans mon dessein de vous laisser le don que je vous fis pour servir votre fortune. Mais de graves affaires m'ont absorbée longtemps et je vous ai un tantinet oubliée. Le mal sera tôt réparé. Je vous retire ce don, mais je veux qu'en revanche il ne vous sorte de la bouche que de précieuses paroles qui ravissent tout le monde. Voilà un don — outre qu'il n'est ni dangereux ni incommode — qui vous conviendra mieux que le premier : vous n'avez point une âme de riche.

Et elle disparut, pour se soustraire aux remerciements.

La reine prononça en tremblant quelques paroles ; et comme il ne tomba ni perles, ni diamants, ni fleurs, elle fut transportée de joie et courut au palais.

Rencontrant la reine-mère dans un vestibule, elle l'embrassa vivement et dit :

— Madame, je suis bien heureuse.

— Heureuse, ma chère fille ! Vous n'aviez point, ce temps-ci, la figure de l'être. D'où vous vient, s'il vous plaît, une aussi belle humeur?

— D'une grande et bonne dame, — répondit gaiement la reine, — qui permet que je ne sois plus qu'une pauvre femme de reine...

Elle s'arrêta court, parce que la reine-mère ne l'écoutait point, mais lui regardait la bouche, toute saisie d'étonnement. Elle se hâta de conter ce qui était arrivé, mais elle omit par modestie de parler du nouveau don qu'elle avait reçu de la fée, quoiqu'il se manifestât déjà dans son discours : elle dit avec tant d'esprit, de sagesse et de grâce, elle montra si bien l'avantage de sa nouvelle condition et l'inconvénient de l'ancienne, que la vieille reine dut se ranger à son avis et se réjouir avec elle.

Le vieux roi, qui vint à passer par là, fut instruit de l'affaire. Il s'inclina et dit à sa bru :

— Madame, je suis bien aise. Il était dommage, à la vérité, que d'aussi belles choses que les fleurs, les diamants et les perles supportassent à chaque instant de pâlir devant vous.

Quant au roi, il ne pouvait qu'applaudir de tout son cœur à une métamorphose qui rendait du même coup la quiétude à la reine et le calme au pays.

Et quant à ceux qui aimaient les prodiges, ils ne perdirent rien : la reine se répandait en discours admirables ou charmants, tels qu'on n'en avait jamais ouï de pareils. Elle rehaussait son infaillible sagesse par l'agréable tour qu'elle lui prêtait. Une sagesse austère et pédante ne laisse pas d'être ennuyeuse et blessante ; mais celle-là séduit tout le monde qui semble en souriant s'excuser et qui prend le ton enjoué de la causerie familière.

Le roi, émerveillé, dit une fois :

— Comment, ma chère femme, n'ai-je point remarqué plus tôt l'exquise finesse de votre esprit? Ces maudites pierreries m'aveuglaient. Je ne saurais me le pardonner.

La reine, pour qu'il n'eût pas de remords, lui confessa alors le nouveau don qu'elle avait reçu, mais elle le pria de lui garder le secret. Il respecta cette volonté, mais il désira qu'elle fût une reine qui régnât ; elle eut une place cachée dans la salle des conseils, et le roi, désormais, ne prit aucune décision sans l'avoir consultée. Jamais ne parurent plus équitables lois, décrets ou ordonnances; jamais État ne fut mieux gouverné ni plus prospère.

Par une délicatesse touchante, la reine exigea du roi qu'il ne publiât point quelle part elle avait aux affaires. Il dut recueillir malgré soi tout le bénéfice de gloire que rapporte un bon gouvernement. Mais il le rendait à la reine en amour et en admiration.

La renommée, cependant, célébrait en tous lieux cette parole enchanteresse, et la reine faisait plus de bruit au dehors par le charme de son discours qu'elle n'en avait fait naguère par les diamants et les perles. Ses moindres mots avaient un prix, tous ses propos étaient colportés et loués dans tout le royaume, bien qu'ils fussent presque toujours méconnaissables avant même d'avoir passé les portes du château. On se pressait pour l'entendre, on venait de fort loin solliciter la faveur d'un entretien. Des princes lui demandaient conseil sur leur gouvernement, des mères sur l'emmaillotement des enfants. Chacun se fiait à sa sagesse et pensait en l'écoutant :

« Voilà des pierreries que tous les riches assemblés ne paieraient point de leurs écus. »

On l'appela la Bouche d'Or.

JULES-SÉVERIN CAILLOT

LES LETTRES ET LA VIE

A deux jours près, il y aura aujourd'hui cinquante ans que Sainte-Beuve est mort. Occasion et devoir de vous parler de lui.

Les vers et l'unique roman de Sainte-Beuve ne constituent pas la portion la meilleure, ni la plus durable, ni la plus populaire de son œuvre. C'est surtout comme critique que l'auteur des *Lundis* est connu du public. Son nom a rejoint dans le vocabulaire courant ceux des Aristarques et même, à certains égards, des Zoïles. On dit pour désigner un critique marquant : un Sainte-Beuve. On reconnaît volontiers Sainte-Beuve à cette appellation : le prince des critiques.

N'étudions donc, pour le cinquantenaire, que son œuvre critique. Mais là même il y a à élaguer et à distinguer.

Ainsi nous passerons sur *Port-Royal*, ouvrage d'histoire plus que de critique. Certes *Port-Royal* est ce qu'on nomme un monument. Pourtant c'est un de ces monuments qui imposent plutôt par la masse qu'ils ne charment par le détail, — qu'on admire du dehors plutôt que du dedans. Bref une œuvre représentant un gros travail, contenant des pages très fines, mais qui n'offre pas précisément le type de la lecture divertissante. Quant à sa valeur au point de vue théologique, faute de compétence en la matière, je vous citerai l'opinion de Renan qui, à ce propos, traite Sainte-Beuve d'« homme à bluettes » et crie avec fureur son intention de refaire un vrai *Port-Royal*, remis au point, réduit à son exacte importance. Vous trouverez ce jugement aux pages 308 et 309 des *Cahiers de jeunesse*. Et il est d'une telle violence, d'un tel dédain que j'aurais peine à le transcrire.

Restent alors les vingt-huit volumes des *Lundis*, les six volumes des *Portraits contemporains*, des *Portraits de femmes*, plus deux volumes sur *Chateaubriand et son groupe sous l'Empire*. Et ici encore un tri s'impose.

Sur les 400 articles environ des *Causeries du Lundi*, 30 seulement sont consacrés à la littérature contemporaine. Les 370 autres ne traitent que d'auteurs classiques, d'auteurs défunts, de sociologues ou d'historiens. Sur les 250 articles des *Nouveaux Lundis*, 14 seulement sont réservés à la littérature du jour, et les 220 autres ne s'occupent que de la littérature ou de l'histoire passées. Sur la centaine d'articles composant les *Portraits contemporains*, c'est à peine si une trentaine concordent, par le sujet, avec le titre. Enfin les deux volumes sur Chateaubriand, sauf les chapitres sur *Atala* et sur *René*, analysent des ouvrages dont, vingt ans avant, Stendhal prévoyait déjà la prompte décrépitude — ou bien nous peignent des personnages périmés dont le nom n'est plus qu'un vague souvenir.

On aperçoit d'après cela la part énorme qu'occupe dans l'œuvre de Sainte-Beuve l'histoire littéraire et la part minime qui y revient à la critique proprement dite. Constatation de fait, constatation indéniable, où d'ailleurs je vous prie de ne voir aucun dessous péjoratif.

Comme historien littéraire, Sainte-Beuve est plein d'attrait. Il réalise là une de ses définitions du critique : un homme qui sait lire et apprend aux autres à lire. En principe, les lettrés préféreront toujours la lecture directe des écrivains aux commentaires ou analyses dont ils font l'objet. Sur Molière, sur Pascal, sur mademoiselle de Lespinasse, personne ne m'en dira jamais autant que Molière, Pascal ou mademoiselle de Lespinasse eux-mêmes. Si des auteurs nouveaux me déroutent par leurs inventions — ou si j'en ignore les œuvres, un cicerone auprès d'eux me sera précieux. Par contre, auprès des auteurs anciens, consacrés, je n'ai besoin d'aucun introducteur ; et celui-ci, loin de m'être agréable, me gâterait plutôt le tête-à-tête.

Néanmoins, comme les lecteurs qui ne « savent pas lire » ne sont, hélas ! pas la minorité, on devine non seulement l'agrément mais l'appui qu'ils peuvent rencontrer chez Sainte-Beuve.

Personne, je crois, n'a mieux lu pour eux que lui. Il était très érudit, très informé de la littérature ancienne et de la moderne. Tenant beaucoup, par date de naissance et par tempérament, au siècle précédent, il possédait ici la qualité primordiale de l'historien littéraire : aimer, connaître, « sentir » ce dont il parle.

Toutes ses notices sur nos grands classiques et même sur des

écrivains de jadis moins importants, sont donc excellentes — si parfaites que je m'étonne toujours de les voir reprises par d'autres. On trouve là, avec un trésor de faits curieux, utiles, peu connus, tout l'essentiel de notre histoire littéraire. Et ce n'est pas de l'histoire morte, dialectiquement, didactiquement exposée. Sans cesse au contraire des remarques morales la vivifient, des observations psychologiques ou bien un peu de rêverie entrecoupée de malices discrètes.

Qu'on se rappelle, au reste, ce qu'était l'histoire littéraire quand Sainte-Beuve l'aborda et que le sceptre en était détenu par les Villemain et les Cousin. « J'ai voulu introduire de la poésie dans la critique », écrit quelque part Sainte-Beuve. Poésie semble peut-être ambitieux. Mais ce qui est certain, c'est qu'il a mis dans l'histoire littéraire la vie et le style. Car quoique parfois un peu apprêtée, un peu chargée, il écrit dans la langue la plus pure et la plus savoureuse, en homme à qui les humanités ont enseigné l'origine et le plein sens des mots. Par endroits cela pèche par abus des termes abstraits et, quand les images concrètes s'y mêlent, cela crée des encombrements ou des effets fâcheux qui peuvent faire sourire. Mais, aussitôt après, un trait ferme, un tour nerveux opère le rétablissement et nous remontre l'écrivain de race...

Comme historien littéraire, je ne pense pas que Sainte-Beuve ait d'égal. Pour exprimer ce qu'il nous offre dans cette partie de son œuvre, le mot de vulgarisation choquerait, car il démentirait tout ce qu'elle présente d'élégant et d'aristocratique. Or on a dit souvent que c'était du Larousse supérieur. C'est davantage ; quelque chose comme du Bayle moderne.

Mais ce nom nous indique aussi ce qu'il y a de caduc dans l'histoire littéraire de Sainte-Beuve. Bayle fut lu passionnément pendant près de deux siècles. Qui le lit aujourd'hui? Et pourquoi le lit-on moins? Probablement parce que la majeure partie de son œuvre est vouée à des questions, à des œuvres, à des auteurs qui ou bien sont tombés dans l'oubli complet ou bien ont cessé de nous captiver.

Le même danger menace peut-être Sainte-Beuve. Bien des personnages, bien des sujets, bien des livres qu'il chérissait et auxquels il donna le meilleur de ses soins, ont perdu toute vitalité. Qui s'intéresse de nos jours aux Villemain, aux Guizot, aux Daunou, aux Fontanes, aux Léonard, aux Chênedollé, aux Sismondi, aux Bignon, aux Ballanche, aux Feletz, aux Necker, aux Raynouard, aux Ramon, aux Fiévée, et à toute cette séquelle de petits écrivains du XVIIIe dont les portraits emplissent les pages des

Lundis? Ce sont déjà autant de branches cariées, prêtes à se détacher de l'arbre et qui, demain, ne seront plus que poussière.

*
* *

Après l'historien, envisageons maintenant le critique littéraire, puis, toujours par voie de constat, en ne nous appuyant que sur les faits et en écartant, le plus possible, les appréciations personnelles, voyons comment Sainte-Beuve entendit et remplit son rôle

Mais auparavant, quoique dans un article précédent, je vous aie défini les attributions de la critique, rappelons-les par une citation, ne serait-ce que pour m'adjoindre l'autorité d'un grand confrère.

« Il est pour la critique de vrais triomphes : c'est quand des poètes qu'elle a de bonne heure compris et célébrés, grandissent, se surpassent eux-mêmes et tiennent au delà des promesses qu'elle, critique, osait jeter au public en leur nom. Car, loin de nous de penser que le devoir et l'office de la critique consistent uniquement à venir après les grands artistes, à suivre leurs traces lumineuses, à *ranger, à inventorier leur héritage*, à orner leur monument de tout ce qui peut le faire valoir et l'éclairer. Cette critique-là sans doute a droit à nos respects; elle explique, elle pénètre, elle fixe des admirations confuses, des beautés en partie voilées et aussi la lettre des textes quand il y a lieu... Mais outre cette critique réfléchie et lente qui s'assied dans une silencieuse bibliothèque, en présence de quelques bustes à demi obscurs, il en est une autre plus alerte, plus mêlée au bruit du jour et à la question vivante, plus ornée à la légère et *donnant le signal aux esprits contemporains. Celle-ci n'a pas la décision du temps pour se diriger dans ses choix : c'est elle-même qui choisit, qui devine, qui improvise ; parmi les candidats en foule et le tumulte de la lice, elle doit nommer ses héros, ses poètes ;* elle doit s'attacher à eux *de préférence*, faire honte à la médiocrité qui les coudoie, crier place autour d'eux comme les hérauts d'armes... Quand la critique ne conduirait pas à ce triomphe du poète contemporain, il s'accomplirait également, je n'en doute pas, mais avec plus de lenteur et dans de plus rudes traverses. Il est donc bon pour le genre, il est méritoire pour la critique qu'elle ne tarde pas trop à le discerner entre ses rivaux et à le prédire à tous dès qu'elle l'a reconnu. Il ne manque jamais de critiques circonspects qui sont gens, en vérité, à *proclamer lentement un génie visible depuis dix ans*; ils tirent gravement leur montre et vous annoncent que le jour va paraître quand il est déjà onze heures du matin... Lors même que la

critique n'aurait d'autre effet que d'adoucir, de parer quelques-unes de ces cruelles blessures que porte au génie encore méconnu, l'envie malicieuse ou la gauche pédanterie; lorsqu'elle ne ferait que détourner sur elle une partie de la lourde artillerie des respectables *reviewers*, c'en serait assez pour qu'elle n'eût pas perdu sa peine et qu'elle eût hâté efficacement, *selon son rôle auxiliaire*, l'enfantement et la production de l'œuvre... »

Quand il y a un an je cherchais à vous définir le rôle de la critique littéraire, par opposition à celui de l'histoire littéraire, j'ignorais ces lignes si précises, si généreuses ; et je le regrette d'autant plus que, bien mieux que je ne l'ai fait, elles exprimaient sur ce rôle toute ma pensée.

Cependant, nous n'avons rien perdu pour attendre puisqu'elles se trouvent aujourd'hui d'actualité, ayant pour signataire — devinez qui? Ni plus ni moins que Sainte-Beuve lui-même. Et quelle aide à en espérer pour juger l'auteur des *Lundis* selon le programme qu'il s'était spontanément fixé !

Car que de fois, pour pallier les omissions ou les bévues de Sainte-Beuve, n'a-t-on pas objecté : « Ce n'était pas un critique du moment. C'était un historien, un moraliste, un essayiste, bien au-dessus des écoles et des futiles questions de littérature. » Lisez ci-dessus — et vous conviendrez que voilà une légende réglée.

Puis, pendant que nous y sommes, effaçons-en une autre qui dénature aussi la personnalité de Sainte-Beuve : cette tradition qui nous le représente comme ayant passé, avec l'âge mûr, de la poésie à la critique, comme le poète mort jeune à qui le critique survit. La marche qu'il suivit fut exactement l'inverse.

C'était dès l'adolescence un fort en thème, la gloire de la pension Landry, prix de vers latins au Concours. Au sortir du lycée, études médicales, stage comme externe dans un hôpital. C'est là que vient le repêcher, en 1824, Dubois, son ancien professeur de rhétorique, qui a fondé un nouveau journal, *le Globe*. Et Sainte-Beuve se met donc à lui donner de la copie. Des vers? Des contes? Des chroniques? Nullement : des articles de critique. Sur le grand mouvement poétique qui commence? Les *Odes*, de Victor Hugo et *Nouvelles Odes* (1822-1824), les *Poèmes* de Vigny (1823), les *Méditations*, de Lamartine (1820), les *Nouvelles méditations* (1823) ou les *Élégies*, de Desbordes-Valmore (1819-1820)? Nullement. Car de 1824 à 1826, voici les auteurs dont s'occupe Sainte-Beuve : mademoiselle Bertin, Ferdinand Denis, d'Arlincourt, Bonstetten, Thiers, Mignet, Ségur, madame de Maintenon, etc. Ce sera seule-

ment vers la fin de 1826 — nous tenons de lui-même le fait — que Dûbois lui confiera pour compte rendu les trois tomes des *Odes et Ballades*, qu'il ignorait.

Révélation ! Illumination ! Article enthousiaste ! Il se lie avec Victor Hugo, lui avoue quelques pièces de vers tentées de-ci, de-là, les lui montre, apprend de lui le métier. Mais un autre souci l'accapare : son livre sur la *Littérature du* XVIe *siècle*.

Sujet bien osé, bien anticlassique et dans le choix duquel vous voyez peut-être percer le romantisme de Sainte-Beuve. Erreur. Le sujet, c'est l'Académie qui l'a proposé et c'est sur les conseils de son patron Dubois que Sainte-Beuve s'y attelle. Au contact de Victor Hugo, le livre prendra peut-être une coloration romantique ; mais d'abord c'est un simple livre de critique, un morceau de concours académique, d'où l'initiative poétique de Sainte-Beuve est complètement absente. C'est par ce livre de critique qu'il débutera d'ailleurs et son premier recueil de vers ne paraîtra qu'un an après.

Résumons : nous n'avons pas là un poète qui sentant sa veine épuisée s'oriente vers la critique — mais juste le contraire : un lettré dont les premières lignes sont des articles de critique quelconques et qui ne vient aux vers qu'ensuite, par tâtonnements et par rencontre — bref, dès l'origine, un critique de tempérament et d'instinct.

Sept ans plus tard, en 1831, la pratique de la poésie et les fréquentations aidant, le petit articlier du début, l'humble commentateur des d'Arlincourt et des Bonstetten, a grandi, s'est élevé en grade. Ses horizons se sont élargis. Il a pris conscience de ses devoirs envers l'art et envers les lettres. Il en dresse le généreux et lucide *credo* que je vous citais plus haut.

C'est, semble-t-il, un grand critique qui s'annonce. Et comme il exercera pendant trente ans, jusqu'en 1870, s'il observe son noble programme, quelle magnifique fresque de l'histoire littéraire de son siècle ne va-t-il pas nous donner ! Une partie de la Restauration, tout le règne de Louis-Philippe, tout le second Empire, les plus brillants moments de cette admirable littérature du XIXe, à quel critique échut jamais pareille aubaine, pareille floraison?... La rencontre d'un Sainte-Beuve avec de tels éléments nous promet une œuvre peut-être unique dans les annales des lettres...

Hélas ! avec la statistique, il nous faut tout de suite déchanter. Car souvenez-vous des chiffres : en ces trente années d'exercice, à peine une cinquantaine d'articles sur sept cents seront consacrés par Sainte-Beuve à ses contemporains.

Mais, après tout, qu'importe le nombre des articles si le programme de 1831 y a été suivi? Approchons-nous, parcourons ces trop rares pages ; la qualité y suppléera peut-être à la quantité.

***

Nous laisserons naturellement de côté les écrivains qui se rattachent plus pour Sainte-Beuve à la politique qu'aux lettres : tels entre autres Chateaubriand, Lamennais et Béranger.

A celui-ci, pourtant, Sainte-Beuve ne consacra pas moins de six grands articles, dont le premier parut en 1832 et le dernier en 1861. Six articles pour Béranger, cela ne vous semble-t-il pas beaucoup? Sans doute le chantre de Lisette fut un auteur d'une grande popularité et par endroits on y rencontre une certaine flamme, un certain lyrisme à la J.-B. Rousseau. Mais aussi que de banalités, que de vulgarités, quels relâchements de style ! Et quelle trivialité dans les idées ! Tout cela exaspérera Flaubert jusqu'à la fureur, dictera à Renan son fulminant article sur la *Théologie de Béranger*. Tout cela laisse indifférent Sainte-Beuve. Visiblement, il est plus frappé par la grosse situation de Béranger que choqué de son infériorité artistique et mentale. Où le fanatisme littéraire d'un Flaubert, où la délicatesse d'un Renan se révolte, la curiosité d'un Sainte-Beuve ne se sent pas incommodée. Et plus d'une fois il se laissera pareillement entraîner à suivre sans trêve quelques écrivains pour leur notoriété, leur importance publique, quand d'autres les lâcheraient d'emblée, rebutés par leur manque d'art. Trait à retenir, car quiconque ne se hérisse pas à certaines laideurs littéraires, sera fatalement moins sensible à certaines beautés...

De même pour Chateaubriand dont la gloire l'attire peut-être plus que le génie. L'auteur de *René*, certes, il le reconnaît pour un de ses ancêtres directs et le révère comme tel. Mais on le devine surtout ébloui par le rang social de Chateaubriand, ses grandeurs passées ou présentes : ancien ministre, ancien ambassadeur, empereur de l'Abbaye. Sainte-Beuve devant Chateaubriand, on dirait un moustique de nuit fasciné par un flambeau. Il tourne autour, y retourne sans cesse, bourdonnant, piquant, chavirant, ne se rassasiant jamais de son éclat, le savourant dans tous ses reflets, les amoureux comme les politiques, se complaisant à cet asservissement, s'en vengeant ensuite par des médisances secrètes, s'en soulageant par des notes intimes — jusqu'au jour où, Chateaubriand mort, il se libère, livre au public tout son dossier de restrictions et de rancunes contre le servage.

De même encore, ses étranges indulgences pour les Villemain, les Cousin, les Salvandy, tiendront en partie au respect qu'ils lui inspirent comme grands personnages, comme anciens maîtres de l'Université. De même pour tant et tant d'études, sur les Molé, les Guizot, les Thiers. Du premier au dernier moment de sa carrière, il y aura chez Sainte-Beuve un respect inné des gros bonnets, des gens en place qui altérera sur eux son jugement littéraire, le privera envers eux de clairvoyance comme de liberté.

Il faut donc regarder ailleurs pour le suivre dans la mise en œuvre du superbe programme qu'il se traçait en 1830. A la vérité, hélas ! cela dura peu ; précisons : à peine dix ans.

C'est à cette période que se rattachent les articles de Sainte-Beuve sur ses illustres compagnons du Cénacle : les Victor Hugo, les Lamartine, les Vigny, les Musset, les Mérimée[1], toutes ces études réunies plus tard dans les *Portraits contemporains*, et il faut convenir que, dans ces pages délicieuses ou profondes, Sainte-Beuve porte à la perfection la plus accomplie toutes les qualités du critique. Ferveur, conviction, nuances, savoir technique, nous avons vraiment là un homme de métier appréciant des gens de métier, un poète jugeant des poètes. Sur les *Odes*, les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Méditations*, les *Poèmes modernes*, les *Contes d'Italie*, les *Nuits*, on ne dira jamais mieux ni plus finement.

Puis, aux approches de 1840, rupture brusque, abandon complet du programme : « J'ai assez fait l'avocat, écrit-il alors dans ses carnets, faisons maintenant le juge. » « L'accusateur », serait plus juste. Désormais sur ceux que Sainte-Beuve élevait si haut, ce sera désormais ou le définitif silence, ou des projections continues de bile, de dénigrements, d'éreintements avoués ou sournois, dont il poursuivra même certains de ses émules par delà la tombe.

Les motifs de cette stupéfiante volte-face nous sont aujourd'hui connus. Il y a en d'abord trois qui ne relèvent pas de la littérature : l'amour, l'envie, l'ambition.

Le premier agit dès 1834. Vous savez le drame conjugal qui a surgi entre Victor Hugo, sa femme et Sainte-Beuve. Chez ce dernier, la passion a atteint au paroxysme, la jalousie contre le mari dépasse en violence tout ce que nous retracera plus tard *Fanny*. Et comme l'usage romantique permet de vider en public ses querelles de cœur, Sainte-Beuve ne se gène plus. Saisissant le prétexte

1. Par la suite, sauf trois ou quatre pages sur *Colomba*, Sainte-Beuve ne s'occupera plus de Mérimée que comme historien et il ne soufflera pas mot de son véritable chef-d'œuvre : *Carmen*.

d'une préface de Victor Hugo aux œuvres de Mirabeau, il nous dresse un portrait du préfacier, qui touche à la caricature : un Victor Hugo, représenté comme une espèce de monstre intellectuel, poussant l'orgueil jusqu'à la démence, dont la « puissance faussée » n'est qu'enflure, et que ses excès mêmes « dépaysent » dans la littérature du jour. Puis l'année suivante, à propos des *Chants du crépuscule*, il récidive, il aggrave. Il va jusqu'à reprocher à Victor Hugo sa maîtresse, jusqu'à flétrir son manque de pudeur, son manque de tact... Et je vous répète, tout cela en plein public, en plein article de grande revue, sous avoir l'air une minute de soupçonner l'attentat qu'il commet lui-même contre le tact et la pudeur ! Décidément, quand ils se mettaient à vivre leur vie, ces romantiques n'étaient pas dénués de toupet — ni de comique !

Il est vrai qu'ici à la première raison — l'amour — s'ajoutait le stimulant de la seconde : l'envie. Car là-dessus plus l'ombre de doute ; les carnets, les notes de Sainte-Beuve, à défaut de ses articles, nous le crient, nous l'affirment : l'auteur de *Joseph Delorme* enviait follement l'auteur des *Feuilles d'automne*. Et il n'enviait pas moins les autres du groupe : les Lamartine, les Vigny, les Musset, comme plus tard il leur fit bien voir. Pourquoi? Mais pour tout. Il était laid ; eux, la plupart, beaux ou plaisants. Les femmes, sauf peut-être une, lui venaient peu ; eux, leurs conquêtes ne se comptaient plus. Et puis, ils avaient le succès, tous les succès, poèmes, roman, théâtre, les gros tirages, l'argent en proportion. Tandis que lui, dans son petit réduit de Notre-Dame-des-Champs, ou son appentis de la cour du Commerce — sinon la misère, la gêne.

Des recueils de vers que le Cénacle accueille avec faveur, avec sympathie, mais qui dehors ne portent guère. Un roman qui est lu par les spécialistes, mais ne se vend que difficilement. L'obligation de s'instituer professeur, d'aller à l'étranger faire des cours de littérature... Cinq ans, six ans, huit ans il a pu subir tout cela, servir tous ces gens, aider à ces fortunes dont le spectacle le torturait. Au delà, cela excède ses forces : « Maintenant, faisons le juge ! » Et le juge ne pardonnera plus. Victor Hugo, pair de France, surchargé de lauriers et d'or, Lamartine tribun, presque roi de France, Vigny, « confit » dans sa fierté de grand poète, et juché sur la colonne de ses poèmes, tel Napoléon, Musset dont il retrouve les œuvres, « jusque dans les corbeilles de jeune mariée », — ah comme il les hait tous et comme ils *le* lui paieront !

Pourtant le sort lui devient meilleur. Ses affaires s'arrangent, grospèrent. Il a maintenant *le Constitutionnel*, *le Moniteur*, de l'argent. Il pourrait s'apaiser, semble-t-il. Mais son ressentiment est

de ceux que rien n'assouvit, pas même la mort ; et quand meurent Musset, Balzac, Vigny, c'est de fiel qu'il asperge leur tombe.

Quant à Victor Hugo, ni le génie, ni le malheur ne descelleront sur lui les lèvres hermétiquement pincées de Sainte-Beuve. On donne ses plus beaux drames : *Ruy Blas*, *les Burgraves*, silence. Paraissent *les Rayons et les Ombres*, silence. Et silence sur *les Châtiments*, silence sur *la Légende des siècles*, silence sur *les Contemplations*, silence sur *les Misérables*.

C'est qu'ici au secours de la haine est venue par surcroît l'ambition. « Ayant débuté en 1824, de compagnie avec des écrivains distingués (*sic*) parvenus presque tous à des postes élevés et plus ou moins ministres, je n'étais rien... », écrit amèrement Sainte-Beuve dans son autobiographie. Il a voulu être quelque chose. Il l'est. M. Fortoul — auquel il vouera un long panégyrique de gratitude — l'a nommé professeur au Collège de France, professeur à Normale. Comment alors chanter les louanges de l'auteur des *Châtiments*, sans contrarier l'éminent M. Fortoul? Silence donc sur *la Légende* et resilence sur *les Contemplations*. Puis à présent, voici un autre rêve : devenir sénateur. La Princesse le lui a promis. Cela se fera. C'est en route. Pas le moment de gâter son affaire en célébrant l'ennemi du régime. Vers 1865 même, madame Victor Hugo, de passage à Paris, demande à Sainte-Beuve de venir lui rendre visite. Quelle tuile! Il faut voir par quelle lettre empêtrée, sous quels futiles prétextes il se dérobe! Et s'il se résigne à la visite, c'est sur promesse formelle que personne ne le verra, qu'on ne sera que tous les deux, seuls...

D'ailleurs, en la circonstance, la prudence ne suffit pas. Il n'est pas mauvais de la corser d'actes. Ainsi voici Théophile Gautier, que Sainte-Beuve a bien négligé dans les temps anciens (à peine cinq ou six pages dans un coin, sur *la Comédie de la Mort*) et non par envie, car celui-là ne se vendait guère, n'était guère répandu, mais comme cela, parce que petit compagnon, sans grande importance. En 1851 même, quand il a publié son chef-d'œuvre, *Émaux et Camées*, Sainte-Beuve n'en a pas soufflé mot, n'a pas senti que c'était le moment ou jamais de marcher. Mais depuis lors, ce Gautier a avancé. Il est au *Moniteur*, des dîners Magny, bien mieux, dans l'intimité de la Princesse qui veut en faire un académicien [1]. Alors Sainte-Beuve se décide, et en 1863, il y va, sur son compte, de trois grands articles. Et en somme, Gautier n'est pas à plaindre :

1. Lire dans *le Mercure de France* de décembre 1918 l'intéressant article de M. Ernest Raynaud sur cette petite intrigue.

il aura attendu seulement trente-trois ans que l'ambition de Sainte-Beuve lui rende justi e !

*
* *

Si des remarques précédentes, le caractère de Sainte-Beuve ne sort pas extrêmement grandi, on accordera du moins que nombre de ses injustices ou de ses erreurs eurent pour excuse la passion.

Mais du côté clairvoyance native, sensibilité artistique, perspicacité littéraire, allons-nous, par contre, le trouver à l'abri de tout reproche? Voilà qui ne me paraît pas sûr.

Je vous ai dit les motifs d'ordre extérieur qui avaient amené la rupture entre Sainte-Beuve et le Cénacle, objet de ses premières admirations. Or, ces motifs ne sont pas les seuls. Il en est d'autres, d'ordre intérieur, intellectuel, tenant uniquement à la conformation cérébrale de Sainte-Beuve et que je voudrais élucider avec vous.

Rappelons-nous-le d'abord, ce ne fut pas spontanément que Sainte-Beuve vint au Cénacle, ni dans un élan d'enthousiasme, mais par hasard, à la suite d'une commande d'article. Jusque-là il a assisté à toute la première expansion du romantisme sans donner le moindre signe d'adhésion ou même d'émotion. Ce n'est qu'une fois introduit dans la place, mêlé soudain à la familiarité des jeunes princes de l'école, que la grâce romantique opère en lui. Il est flatté de ces coudoiements illustres, enjôlé, disons le mot : enrôlé.

A la vérité, quand on sait ses tendances, son tempérament, ses goûts, on peut douter que le charme persiste. Car parmi ces gens-là, il ne doit guère se sentir dans son milieu.

Parcourez son œuvre, notez les auteurs où il s'attarde volontiers, les écrivains auxquels il s'attache, ses poètes de prédilection. Dans le critique mûri nous retrouvons les sympathies du débutant. Elles ne se raccordent que bien lointainement au romantisme quand encore elles ne lui tournent pas nettement le dos. Le poète nouveau que Sainte-Beuve goûte, qu'il comprend le mieux c'est un poète tout imprégné de latinité, de classicisme antique : André Chénier. Et si, par l'effet d'un concours académique, il accède ensuite au XVIe siècle, c'est encore à un néo-latin, à un néo-grec qu'ira sa tendresse : Ronsard. Mais, ceux auxquels il marquera sans effort le plus de bienveillance, je dirais presque le plus de camaraderie, ce sont ces poètes amorphes et incolores qui ferment le XVIIIe et ouvrent le XIXe : un Parny, un Fontanes, un Millevoye et d'autres de même acabit.

On conçoit donc son secret malaise en pénétrant chez les auteurs du Cénacle, parmi des poètes d'une envergure si supérieure. Forcé,

ment, sans qu'il s'en rende compte sur l'heure, et tout glorieux qu'il soit de leur fréquentation, ils ne cessent de le choquer par leurs tendances, leur attitude, leur ton. Plus fin, plus cultivé que la plupart, il perçoit vaguement leurs petitesses comme il se sent vaguement dominé par leur grandeur. Il n'est ni de la même classe, ni de la même taille. Et constamment cette inégalité l'expose à des blessures qu'on lui porte sans le vouloir, rien que par la différence des statures.

La brouille venue, les duretés qu'il prodiguera à ses amis de la veille ne seront donc pas ces injures improvisées et arbitraires que forge la haine. Elles ne formeront que l'expression des froissements, des antipathies, des incompatibilités d'esprit qu'il ressentait depuis des années à leur contact.

Il a l'air, alors, de les trahir. En réalité il ne fait que se libérer, reprendre possession de lui-même, retourner à ses préférences. Dans l'enivrement de la lune de miel, échauffé par les premiers feux de l'amitié, ébranlé par l'enthousiasme ambiant, il a pu se croire des affinités avec les Victor Hugo, les Vigny, les Lamartine, tout le groupe. Il s'est complu à prendre le rôle de leur prophète, de leur défenseur. Il s'est proclamé le héraut de la phalange. Mais malgré le délire sacré dont l'animait la Muse romantique, ses instincts, ses goûts primordiaux protestaient en dessous. Dans la chambre noire de son arrière-pensée tous ces poètes qu'il se figurait aimer subissaient un déchet cruel : Hugo lui apparaissait comme une espèce de Titan barbare, un grotesque à force d'orgueil, un auteur ampoulé et sans nuances. Et Vigny l'agaçait avec ses mines altières d'archange, ses façons distantes de « comte de Trissotin ». Et Lamartine l'irritait par son infatuation d'aède éolien, ses propos de « grand dadais », comme l'appelait Chateaubriand à la grande joie de Sainte-Beuve. Et Musset, ce petit fêtard, ce petit faiseur de romances et de saynètes — ce démarqueur, ce pasticheur de Byron, de Shakespeare, voir prendre cela au sérieux ! Et Balzac, ce littérarateur de boudoirs et de mauvais lieux, cette boursouflure humaine, mélange de Pigault-Lebrun et d'Eugène Sue, qui prétendait à se faire le peintre de toute une société ! Oh ! à l'heure du divorce, tous les considérants de l'instance seront prêts. Sainte-Beuve n'aura qu'à les puiser dans ses souvenirs, dans ses impressions latentes. Et comme il a tracé les louanges sous la dictée de son illusion passagère, il tracera les diatribes sous la dictée de ses convictions réelles...

Quelques-uns des romantiques échapperont à ces hécatombes. Seulement, voyez leurs noms. Ce sont uniquement ceux qui par une

certaine mollesse de forme, une certaine discrétion de coloris, se rapprochent le plus de l'idéal littéraire de Sainte-Beuve ; ceux où le charme domine plus que la puissance, la verve; ceux dont il peut se supposer l'égal et dont il ne se croit pas l'inférieur : Brizeux, George Sand, Desbordes-Valmore.

Pour découvrir cette dernière sans doute il y mit le temps. C'est douze ans après son premier recueil qu'il se décida à la mentionner, « annonçant que le jour venait de paraître quand il était déjà onze heures ».

Et sans doute aussi dans les quelques pages que Desbordes-Valmore suggéra à Baudelaire ou à Verlaine nous avons de son génie une image plus complète et plus fidèle que dans les sept ou huit articles dont l'honora Sainte-Beuve. Néanmoins, celle-là il l'avait comprise, goûtée profondément, — attiré par la grâce, la douceur et à ses délicats accents ne ressentant pas cette répugnance, cette hostilité que lui inspiraient la puissance, la force.

George Sand aussi était faite pour le rassurer avec son style lait-teux et coulant, son romanesque sans âpreté, ses psychologies sans arêtes vives.

Et Brizeux de même avec l'inoffensif ronron de ses anodins romans champêtres et de ses élégantes idylles...

Mais justement ces traits de clémence viennent parachever la physionomie littéraire de Sainte-Beuve dont ses traits de rigueur ne montraient qu'un des côtés.

Et si pénible qu'elle soit, la conclusion de t us ces constats s'impose.

L'affiliation de Sainte-Beuve aux grands romantiques ne fut dans sa carrière qu'un accident fortuit et passager. Par le tempérament, la culture, les goûts personnels, non seulement il n'était pas de leur bord, mais il était leur adversaire-né. S'il célébra leurs œuvres, ce fut moins par naturelle sympathie que sous l'influence d'un transport éphémère ; il sentit bien moins leur grandeur même que le poids dont elle l'oppressait. Puis sitôt sorti de sa crise, comme le convalescent qui renie ses instants de délire, un irrésistible élan le jeta contre ses idoles de la veille,

Sa véritable opinion, son véritable sentiment sur ses illustres compagnons du Cénacle, ce n'est donc pas dans ses premiers articles qu'il faut les chercher, c'est dans les derniers. Nous inclinions à n'entendre dans ceux-ci que la voix de l'envie et de la rancune, quand c'est surtout la voix de la sincérité qui parle. Envers ses victimes, le tort de Sainte-Beuve finalement sera bien moins l'injustice que l'incompréhension ; et où nous accusions l'homme, le

vrai coupable, le vrai défaillant ce sera le littérateur, le poète, l'artiste — pour tout dire : le critique.

Mais j'entends des réclamations au sujet de deux grands auteurs de l'époque que je n'ai pas cités jusqu'ici : Michelet et Stendhal. Serait-ce que la mansuétude de Sainte Beuve à leur égard contrarie ma thèse? Nullement, car tous deux furent fort malmenés par le critique des *Lundis*.

« Spirituel, homme pressé, produits étincelants et hasardeux, faune rieur », voilà comment Sainte-Beuve voit Michelet, voilà les épithètes et les appréciations que recueille Michelet pour un seul de ses volumes, Sainte-Beuve ayant observé le silence total sur les quarante autres.

Quant à Stendhal, dont la forme dénudée et sans truculence, le tour d'esprit classique et XVIIIe, la curiosité, l'impertinence semblaient devoir trouver grâce devant le disciple des Cabanis et des Tracy, il n'obtient pas un meilleur traitement que Michelet. Selon Sainte-Beuve, les personnages de Stendhal « ne sont pas des êtres vivants mais des automates ingénieusement construits ». *La Chartreuse de Parme*, « un monde de fantaisie, fabriqué autant qu'observé par un homme de beaucoup d'esprit qui fait, à sa manière, du marivaudage italien ». *De l'amour*, « l'ouvrage d'un homme d'esprit qui se fatigue à combiner et à lier des paradoxes », etc., etc.

Non, ce n'est pas parce que Sainte-Beuve avait été trop tendre envers eux que je n'ai cité ici ni Michelet ni Stendhal. C'est tout bonnement parce que, durant la période de ses écrits qui nous occupe, Sainte-Beuve les avait l'un et l'autre omis.

La chose vous paraît incroyable? Reportez-vous aux dates. L'article sur Michelet est de 1862. L'article sur Stendhal, de 1854.

Sainte-Beuve a donc vécu quarante ans sans éprouver le besoin de parler de Michelet. Trente ans sans ressentir le devoir de parler de Stendhal.

Voilà celui qui en 1830 s'assignait comme tâche de « donner le signal aux esprits contemporains » ! Voilà celui que beaucoup de bons esprits persistent à tenir pour le prince et le type idéal des critiques !

Sans commentaires, je livre tous ces faits à vos méditations.

*
* *

Nous ne sommes encore cependant qu'aux approches de 1855. Il reste donc à Sainte-Beuve une quinzaine d'années pour attester sa sensibilité, sa perspicacité, cette faculté de pressentir et de

révéler les génies nouveaux, dont il se targuait si haut en 1830. Voyons l'usage qu'il va faire de ces quinze années, et ce qu'il inscrira, durant ce laps, à son tableau de chasseur littéraire.

Hélas, si vous voulez garder des illusions sur le sens critique de Sainte-Beuve, peut-être vaudrait-il mieux sur ce tableau passer purement et simplement l'éponge !

Les deux traits qui marquent les écrits de Sainte-Beuve, durant cette période, c'est d'abord une désaffection toujours croissante envers les nouveautés du moment, ensuite une incompréhension de ces nouveautés, frisant l'invraisemblance.

La première s'explique et Sainte-Beuve, inconsciemment, nous en fournit lui-même la clef. A ses yeux manifestement, « sauf une grande voix » dont il ne peut nier, quoi qu'il en ait, les échos toujours magnifiques et sonores, sauf une grande voix, celle de Victor Hugo, la littérature du siècle a dit son dernier mot, est close. Bataille finie, bataille gagnée ; le reste, l'actualité présente, feux attardés, escarmouches de traînards, petites choses, petits hommes, petits livres. Selon lui, si méritoires soient-ils, les poètes du moment ne sont que des *minus habentes*, qui ne relèvent que de l'indulgence. Envers eux le plus qu'on puisse, c'est de « leur tenir compte de ce qu'ils viennent tard, quand l'école dont ils sont a déjà tant donné et tant produit, quand elle est comme épuisée, *quand toutes les voix d'autrefois se taisent. Ils soutiennent avec honneur, ils décorent le déclin et le coucher de la Pléiade.* »

Notez que ces lignes datent de 1860, qu'elles sont tracées après les *Poèmes antiques*, après *les Fleurs du mal* et vous trouverez là un indice frappant de l'état d'esprit de Sainte-Beuve. Pour lui, tous ces estimables petits jeunes gens ne comptent pas et beaucoup de leurs aînés ne valent guère mieux. Aussi à certains d'entre eux ne daignera-t-il pas même accorder une mention : pas un article dans toute son œuvre sur Barbey d'Aurevilly, pas d'article sur les *Émaux et Camées*, silence complet sur Gérard de Nerval dont les *Filles du feu* et les vers admirables seront toujours pour Sainte-Beuve comme s'ils n'avaient jamais été.

Voilà en ce qui concerne le dédain. Il est sincère, foncier. Et ici pour l'excuser, ni envie, ni rancune. C'est le préjugé, la prévention, dans toute la force du terme.

Mais cette erreur, *a priori*, qui vicie d'avance son jugement, n'est rien près de celles que Sainte-Beuve va commettre sans répit dans la pratique.

Avec les jeunes philosophes du jour cela va encore. Sur Renan, sur Taine, quoique leur vigueur d'esprit le déroute un peu et le sur-

passe, il écrit de bonnes pages. D'ailleurs, il les connaît personnellement. Ils sont du dîner Magny. Et puis, avec eux il reste dans le domaine des idées, de l'idéologie. Ce n'est pas de la glaise littéraire toute fraîche à brasser, à pétrir, à jauger, ce n'est pas de la poésie, de l'invention, de l'observation, — il s'en tire.

Mais avec les autres, ses choix comme la répartition de ses articles sont effarants, et l'on se perdrait à vouloir les énumérer tous.

En poésie, article sur Banville, où de vingt pages à Banville n'en échoient que cinq, article sur madame Blanchecotte, article sur Monselet, article sur Calemard de Lafayette, sur P.-L. Veyrat, sur Laprade, derechef sur Brizeux, puis, on ne sait pourquoi, sur P. Lebrun, sur Boulay-Pathy, etc. Mais sur Leconte de Lisle, sur Baudelaire à peine, par-ci, par-là, l'aumône de quelques louanges en passant, dans un Lundi de liquidation générale ou dans une chronique académique.

Leconte de Lisle obtient quatre ou cinq pages élogieuses, mais Lacaussade en obtient autant et non moins favorables, et Louis Goujon est remarqué, et André Lemoyne aussi, et Georges Lafenestre, et Coran et Soulary, dans un bizarre méli-mélo, sans différences de plans ni de perspectives. Et si Leconte de Lisle décroche un bon point, c'en est dix qui vont à Sully-Prudhomme — toujours la chère lignée de Millevoye !

Quant à Baudelaire, j'ai étudié ailleurs ses rapports avec Sainte-Beuve. Question de serviabilité à part, les jugements de Sainte-Beuve sur lui sont quelque chose de renversant. Lorsque Baudelaire se présente à l'Académie, Sainte-Beuve, à propos des *Fleurs du mal*, n'hésite pas à déclarer que « *toutes ces curiosités*, tous ces *raffinements* » ne sont pas des titres académiques et il se demande « *si l'auteur a pu sérieusement se le persuader* ». Plus tard, pour toute oraison funèbre, il accordera : « Le poète Baudelaire *avait mis des années* à extraire de tout sujet et toute fleur un suc vénéneux et même, il faut le dire, *assez agréablement vénéneux*. C'était d'ailleurs un homme d'esprit, *assez aimable* à ses heures. »

Puis en 1865, afin de bien affirmer son erreur, toutes ses erreurs, ce sera une longue lamentation sur le vide de la poésie de l'instant, sur sa décrépitude, son néant, pour finir par un appel déclamatoire au sauveur de demain : « *à celui qui doit venir* ». « Vous n'avez qu'à puiser au gré de vos inspirations suivant votre habileté et votre audace. Vous fondrez tout à la flamme de votre génie, *ô grand poète qui naîtrez !* » Et Baudelaire, et Leconte de Lisle devaient lire cela, encaisser cela !

Du côté roman peut-être, Sainte-Beuve va-t-il se rattraper?

Certes, là, il fait une découverte : Fromentin. C'était du reste son homme. Dans les récits de voyage, des pâleurs de bon aloi. Dans le roman, des lenteurs et des complications d'analyse rappelant *Volupté*, avec un style aux lueurs de veilleuse. Sainte-Beuve lança donc *Dominique*, mais avec cette bienveillance un peu aveugle qu'on a pour ses rejetons, sans une réserve ni sur les longueurs, ni sur les invraisemblances, ni sur les faiblesses.

Seulement les autres romanciers, — quelle misère ! Le compte en est d'ailleurs vite fait. Aux Goncourt un article. Sur quel livre? Sur *Idées et sensations*. Toujours les idées ! Le roman, ça brûle. Sur Feuillet un article bénin, un article pour Compiègne et pour la Princesse. Sur *Madame Bovary*, un article assurément cordial, mais si creux, si superficiel auprès de celui qu'y consacra Baudelaire. Sur *Salammbô*, un article d'une absurdité légendaire. Sur *Fanny* un panégyrique, sinon immérité, car c'est un roman qui compte, du moins démesuré puisqu'il place le livre au rang de *Madame Bovary*. Et c'est tout ! Rien sur Murger, rien sur d'Aurevilly, rien sur Duranty ! Bilan presque de faillite.

Mais les raisons d'une incompréhension telle? Les raisons? Vous les avez toutes plus haut. Pourquoi celui qui méconnut Victor Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, ou ne les loua que par accident, pourquoi le détracteur de Balzac et de Stendhal eût-il soudain fraternisé avec une littérature plus neuve encore, plus éloignée encore des anciennes formules? Entre les auteurs du second Empire et lui devait nécessairement se dresser la même barrière d'antipathies qui l'avait séparé des gloires du romantisme. Et avec le temps, loin de baisser, cette barrière ne pouvait que croître; — ce qu'elle fit !

***

Ainsi, peu à peu, s'éclaire le cas de Sainte-Beuve comme critique.

Écrivain du plus vif agrément et de la plus rare culture, doué d'une finesse supérieure, poète et romancier ayant pratiqué lui-même les genres que ses fonctions l'appelaient à juger, historien littéraire de premier ordre et capable des plus larges vues, il semblait avoir tout pour devenir le grand critique, le grand annonciateur de sa génération et des générations proches. Ce rôle même, dans un bref accès d'illuminisme, il l'avait entrevu en 1830, il l'avait partiellement rempli jusqu'en 1835.

Mais déjà, invinciblement, d'autres instincts le tiraient en arrière. Il était spirituellement né vieux, avec un retard d'une trentaine d'années sur sa génération, — en réalité, par le cerveau et par les

goûts, contemporain des Joseph Chénier, des Parny, des Millevoye, des Chênedollé, des Staël, des Fontanes, des Senancour, des Joubert. Dès le début, donc, en dépit d'un cœur jeune et chaud, il portait les entraves d'un esprit suranné, et de ces liens il ne se dépêtrera jamais.

Ne cherchez pas ailleurs la cause de son échec dans la critique.

Si malgré tant de dons exceptionnels, il ne réalisa pas son rêve d'être l'Aristarque du XIXe siècle, c'est qu'il lui manqua toujours ces qualités indispensables sans lesquelles il n'est pas de véritable critique : une sensibilité moderne, le sens de son temps, la communion avec son époque.

FERNAND VANDÉREM

P.-S. — Parmi les nombreuses solutions qu'on nous a adressées au sujet de l'énigme poétique posée dans notre précédent article, la seule juste a été fournie par M. H. Demaison dans un spirituel article des *Débats*. L'auteur des vers en question est bien effectivement madame Minchin, l'émérite professeur de danse.

C'est une charmante et forte comédie que *Mon Père avait raison*, la nouvelle pièce de la Porte-Saint-Martin. Depuis *le Veilleur de nuit*, M. Sacha Guitry n'avait rien donné de si humain.

La place et le temps me manquent pour vous parler de l'œuvre en détail. Sachez seulement qu'entre un premier acte ingénieux et un troisième acte plein de fantaisie, il y a au second acte deux ou trois grandes scènes d'une saveur, d'un relief, d'une vérité que je recommande à tous ceux que lassent les pseudo-comédies du jour.

F. V.

15 Octobre 1919.

LA POLITIQUE INTÉRIEURE EN CHINE

On sait qu'une conférence, réunie à Shanghaï, a essayé, au cours des premiers mois de 1919, de réconcilier les partis politiques violemment opposés en Chine. Représentants du Nord et du Sud, délégués de Pékin et de Canton, ont tenté, jusqu'ici en vain, de trouver un terrain d'entente, d'élaborer un compromis. Les pourparlers ont été tour à tour rompus et repris. Pourtant l'honnête président Hsiu Cheu Tchang paraît faire tous ses efforts pour amener un rapprochement indispensable au rétablissement de l'ordre et au progrès du pays. Les grandes puissances alliées sont intervenues pour conseiller ce rapprochement. Leur dernière démarche s'est produite en août 1919. Le ministre de Grande-Bretagne à Pékin, sir John Jordan, doyen du corps diplomatique, a remis alors au président de la République chinoise un mémorandum dans lequel la Grande-Bretagne, les États-Unis, la France, l'Italie et le Japon expriment le souhait d'une paix prochaine entre le Nord et le Sud : « Les deux parties ayant échangé des vues touchant les conditions de paix, il n'y aura nulle difficulté à arriver à un règlement juste et équitable dour les deux parties, à une date prochaine. » En attendant ce résultat, les puissances espèrent que « ni l'une ni l'autre

des parties intéressées n'aura recours à une reprise des hostilités ».

La question de Chantoung aurait pu, aurait dû amener un rapprochement entre les Chinois de tous les partis. La solution apportée à ce problème par la Conférence de la Paix troublait profondément la Chine, quand je l'ai traversée pour la seconde fois, en mai 1919. D'un bout à l'autre du pays, les Chinois s'en montraient émus. Dans toutes les légations et tous les consulats des peuples amis, des patriotes venaient protester, les larmes aux yeux. Partout se multipliaient les manifestations, partout s'annonçait le boycottage des produits japonais. On pouvait croire que la souffrance commune rapprocherait les partis en lutte. Ils se sont, au contraire, séparés davantage encore : l'échec subi par la politique du gouvernement de Pékin a exaspéré les parlementaires de Canton, et a paru leur fournir une occasion excellente de renouveler leur opposition.

Quels sont donc ces partis hostiles? Que signifie cette guerre entre le Nord et le Sud, cette lutte de Pékin et de Canton? Essayons d'éclaircir, à l'aide de renseignements recueillis sur place, ces obscurités, ces bizarreries, ces chinoiseries de la politique intérieure chinoise [1].

*
* *

La politique chinoise ressemble à la politique japonaise en ce qu'elle aussi mêle de lointaines traditions, d'antiques coutumes nationales à des institutions imitées de l'Europe et de l'Amérique. La Chine est profondément traditionaliste. Sa religion, c'est le culte des ancêtres. Les esprits des morts, qui sont à la fois mânes et dieux, continuent à vivre parmi les vivants ; ils exigent que les coutumes des générations anté-

1. Voir l'article *la Politique intérieure au Japon*, *Revue de Paris* du 15 juin 1918. L'auteur de ces deux articles a séjourné de la fin de juin à la fin de septembre au Japon, et du début d'octobre à la fin de décembre 1917 en Chine (Moukden, Pékin, Hankéou, Shanghaï, Hong-Kong, Canton, Yunnan-Fou). Il a, de nouveau, séjourné au Japon de la fin décembre 1918 à la fin d'avril 1919, et traversé la Corée et la Chine en mai 1919.

rieures soient maintenues ; que, dans la famille, les parents, comme représentants des ancêtres, comme futurs morts et futurs dieux, soient obéis ; que les plus jeunes se soumettent aux volontés des plus âgés. Le respect du passé pénètre toute la vie intérieure, anime toutes les coutumes de ce peuple. Il semble qu'il aurait dû se contenter toujours des institutions ayant satisfait les générations antérieures. Pourtant, la Chine, vers la fin du XIXe et surtout au début du XXe siècle, s'est éveillée de son traditionalisme. Un nombre croissant de Chinois a compris la nécessité de transformer, de moderniser leur pays. L'éveil de la Chine s'est opéré sous l'influence de l'Europe, et du Japon européanisé. Les Européens sont encore considérés comme des barbares, ignorant les devoirs de la piété filiale et les raffinements de la politesse traditionnelle ; mais ces barbares se révèlent puissants. Il faut leur emprunter les institutions modernes qui permettront de rendre la Chine forte, ainsi que le Japon, et capable de défendre, par la force, son indépendance.

Par le mélange de passé asiatique et de modernisme à l'européenne, la politique chinoise se rapproche de la politique japonaise. Mais elle s'en différencie par des traits nettement marqués, tenant à ce que le Chinois ne ressemble pas psychologiquement au Japonais, et à ce que la Chine est autrement située que le Japon dans l'espace et dans le temps.

Tandis que le Japonais est ardemment patriote, passionnément attaché à la cause du « Grand Japon », le Chinois est, en général, un égoïste, dont la sympathie ne dépasse guère le cercle étroit de sa famille. Il ne manque pas absolument de sentiment national ; mais son patriotisme rudimentaire n'est pas, d'ordinaire, assez fort pour se subordonner l'égoïsme ni pour soumettre à une discipline générale la recherche de l'intérêt personnel. Il n'est pas soulevé au-dessus de lui-même par l'idéalisme patriotique qui exalte le Japonais. La pauvreté, si répandue, la crainte de la misère, l'âpre lutte pour l'existence, ont créé des habitudes mentales et sentimentales qui se retrouvent dans tous les milieux, même les plus aisés. La vie matérielle, la nourriture, l'argent, sont les grands sujets de conversation, les préoccupations dominantes. L'individu résiste rarement à l'appât d'une somme qui lui représente la possi-

bilité de jouissances plus nombreuses et plus variées, et plus de satisfactions d'amour-propre. La politique est ici, plus manifestement que partout ailleurs, une lutte de forces et d'appétits, les appétits croissant proportionnellement aux forces. La plupart des hommes influents d'aujourd'hui, comme des Chinois de jadis, cherchent par tous les moyens à obtenir des situations importantes qui, en satisfaisant leur vanité, en assurant à eux et aux leurs une *face* plus imposante, leur permettront aussi plus de jouissances matérielles : palais, repas, concubines; ajoutons de nos jours : autos. Les conflits politiques, où trop d'individus cherchent un profit personnel, divisent, dissocient, émiettent le pays.

Le mal résultant de ces dissensions est d'autant plus grave que la Chine est loin d'être parfaitement unifiée, comme le sont les îles japonaises. Répandus sur une sorte de continent immense, dont les diverses régions présentent des caractères climatologiques et économiques distincts, les Chinois se différencient plus que ne le font les Japonais, malgré les liens qu'établissent entre eux l'éducation par les caractères et certaines traditions communes. Il est plus difficile de formuler des vérités vraiment générales sur la Chine que sur le Japon.

La Chine, enfin, est autrement située que le Japon dans le temps comme dans l'espace. Elle est de civilisation plus ancienne : c'est l'enseignement donné par les sages et les artistes chinois qui a, aux premiers siècles de notre ère, policé les Japonais. Mais l'introduction de la civilisation européenne, en dehors des régions côtières, a été plus récente en Chine qu'au Japon; et elle reste plus limitée. La vie chinoise a été moins transformée que la vie japonaise par l'invasion des coutumes étrangères. Il y a plutôt juxtaposition des mœurs chinoises et des institutions modernes que pénétration réciproque. Il en résulte ce fait, au premier abord paradoxal, que certaines institutions européennes, superficiellement appliquées à la Chine, y gardent une apparence plus européenne que des institutions analogues introduites au Japon et modifiées par l'esprit de la race. Par exemple, tandis que l'Empire japonais est resté fort traditionaliste tout en devenant constitutionnel, la Chine a brusquement bondi de la forme politique

la plus rétrograde à la plus « avancée », de l'Empire à la République.

La politique intérieure de la Chine actuelle est l'œuvre de partis conçus à la manière européenne, opposant des programmes vraiment modernes, qui luttent âprement pour les avantages matériels du pouvoir, au risque de déchirer le pays, selon les plus antiques traditions de l'histoire chinoise.

***

On découvre actuellement, dans la vie politique chinoise, trois tendances fondamentales, dont deux correspondent à des partis organisés : tendance réactionnaire ; tendance réformiste modérée, s'exprimant par le parti progressiste, *Shin pou tang* (*shin pou* = progrès ; *tang* = parti) ; tendance réformiste radicale et révolutionnaire, s'exprimant par le parti dit du peuple, *Kouo min tang* (*kouo* = nation; *min* = peuple; *tang* = parti).

Le parti progressiste est le successeur du parti réformiste qui, sous la domination des Mandchous, par l'organe de son principal représentant Kang Yeou Ouei (ou Kang Yu Wei), réclamait un Empire constitutionnel; il s'est, depuis, rallié à la République. Le parti du peuple a pour origine les sociétés secrètes qui, sous la direction de Sun Yat Sen (ou Souen Yi Sien, Souen Ouen, Sun Wen), travaillèrent et réussirent à remplacer l'Empire par la République.

A côté de ces deux partis, correspondant à des tendances profondes et durables, représentant des oppositions d'idées, il y a, actuellement, deux autres groupes, ne représentant que des intérêts, mais très puissants : le groupe des militaires, appelé, dans le Nord, *Peiyang* (*Pei* = Nord), et le groupe dit des communications, *Chiao toung si* (*Chiao toung* = communications ; *si* = groupe).

Les réactionnaires sont surtout des Mandchous, qui regrettent l'Empire et les avantages dont ils jouissaient alors. Ils poussent l'attachement aux traditions jusqu'à ne pas adopter l'organisation, trop moderne, du parti. Ils se privent ainsi

d'un utile moyen d'action. Ils pleurent le passé plutôt qu'ils n'essayent de le faire revivre.

La restauration du pouvoir monarchique, réalisée, au début de juillet 1917, par le général Chang Hsoun (ou Chang Hsun, ou Tchang Hiun), les a moins satisfaits qu'inquiétés. Peu confiants dans la solidité du nouvel Empire, ils redoutaient les conséquences fâcheuses que pourraient avoir pour eux cette tentative trop risquée. Et ils n'ont rien fait pour soutenir le général qui avait remis sur le trône leur empereur.

Il y a toutes sortes de possibilités en Chine ; et les plus clairvoyants hésitent à prophétiser. L'individu introduit en histoire un élément d'indétermination, d'imprévisibilité. Le rôle capital joué par les individus, par leurs intérêts et leurs convoitises, en Chine, interdit toute prévision sur l'avenir politique du pays. Pourtant, la restauration durable d'un Empire mandchou est la solution que l'on s'accorde à juger la plus invraisemblable de toutes.

*
* *

Le parti progressiste, *Shin pou tang*, a pour principaux représentants M. Liang Chi Chao (ou Liang Chi Tchao, ou Leang Ki Tchao), ministre des Finances au moment de mon passage à Pékin, et M. Tang Houa Long (ou Tang Hua Lung), alors ministre de l'Intérieur. M. Liang Chi Chao naquit dans le Kouang-Toung en 1863. Il fut rapidement gagné aux idées du parti réformiste, réclamant une monarchie constitutionnelle, et devint le disciple favori de Kang Yeou Ouei. Il dut s'enfuir au Japon après le coup d'État manqué de 1898, et y publia un journal en chinois destiné à répandre les idées nouvelles. Il rentra en Chine après la Révolution, dirigea un journal à Tientsin, fut nommé vice-ministre de la Justice dans le premier cabinet du président Yuan Che Kai (mais il refusa d'accepter ce poste), ministre de la Justice dans le cabinet Hsioung Hsiling en septembre 1913, ministre des Finances dans le cabinet Touan Chi Joui (ou Tuan Chi Jui, Touan Tsi Jouei, Touan Ki Chouei), d'avril 1916. Ce n'est pas seulement un homme politique influent ; c'est aussi le plus grand

écrivain de la Chine actuelle, l'un des plus grands écrivains de la Chine moderne, auteur d'œuvres lyriques, dramatiques, critiques et philosophiques. On le compare, pour le fond, pour l'abondance et la diversité des idées, à Voltaire, et pour la forme, pour le style allégé et élégamment simple, à Renan. M. Tang Houa Long est né dans le Houpé en 1873. Il étudia le droit au Japon, fut tour à tour membre et président de l'Assemblée provinciale du Houpé, vice-président du Conseil national, président de la Chambre des députés, ministre de l'Éducation, ministre de l'Intérieur. J'ai eu l'honneur d'être reçu par l'un et l'autre de ces chefs du parti progressiste, dans une salle, installée à l'européenne, de leur ministère. Ils avaient sous les yeux une liste de questions qu'ils m'avaient demandé de leur adresser d'avance ; ils y répondirent courtoisement, en buvant, de temps à autre, une gorgée de thé. Voici le résumé des déclarations qu'ils me firent, et que complétèrent, sur certains points, quelques-uns de leurs amis politiques, par exemple, un intelligent conseiller du ministre des Finances, M. Houang (Wang).

Le parti progressiste est fermement attaché à la République. Elle est « hors de question », me dit M. Liang. C'est dans le cadre de la République qu'il faut organiser, réorganiser la Chine. Il convient d'utiliser l'expérience de l'Europe et de l'Amérique, mais sans en copier toutes les institutions, qui ne conviendraient pas à la Chine. Il faut choisir, adapter. Il faut réaliser le progrès, dans l'ordre.

La Constitution définitive est encore à élaborer. On ne peut, dans l'état actuel de la Chine, songer à établir le suffrage universel, comme le réclame le *Kouo min tang* (il le nie, d'ailleurs). Ce serait un bouleversement total, une complète anarchie « comme en Russie », dit M. Liang. Les Chinois ne sont pas encore assez instruits, dans l'ensemble, ils ne s'intéressent pas encore assez aux choses de la politique. Le suffrage universel est, selon M. Tang, le but lointain, la limite vers laquelle il faut tendre. Actuellement, le suffrage doit être limité, par certaines conditions d'instruction, et de fortune, et être au moins à deux degrés. M. Liang Chi Chao est partisan de deux Chambres, une Chambre des députés représentant le pays divisé en circonscriptions, un Sénat réunissant les délé-

gués des grandes corporations et ceux des assemblées provinciales.

Le parti progressiste est plus centralisateur que décentralisateur. M. Liang est d'avis qu'il n'y aurait aucun avantage à introduire une décentralisation analogue à celle des États-Unis : « Les États-Unis étaient États avant d'être unis, dit-il, au contraire, la Chine est unifiée depuis des siècles. » La révolution a été décentralisatrice, parce qu'elle s'est faite dans les provinces, au lieu de se produire dans la capitale, me dit M. Tang; mais elle a eu pour conséquence l'anarchie. Ce qu'il faut à la Chine, selon M. Liang, c'est une organisation centralisée « comme celle de la France ». M. Tang est aussi de l'avis qu'il faut sinon « centraliser », du moins « concentrer » l'administration, les finances, la justice. Il faut viser aussi à la « concentration » de l'armée, et on l'a commencée en unifiant le costume, l'armement, les grades. Mais on peut admettre une certaine décentralisation, par exemple pour l'enseignement et pour les affaires économiques de faible importance ; car la Chine est trop vaste pour que toute sa vie puisse être organisée de la capitale.

Les fonctionnaires devront être nommés par le gouvernement, après concours. L'usage des concours est plus ancien en Chine que dans tout autre pays, et il est tout à fait justifié. Mais, dans ses nominations, le gouvernement devra aussi tenir compte des qualités individuelles que les concours ne révèlent point. Seuls les petits fonctionnaires des administrations locales pourraient être désignés par l'élection.

Le *Shin pou tang* se déclare prêt à développer l'enseignement, qu'il considère comme trop négligé depuis le début de la crise révolutionnaire. L'instruction publique doit être organisée sur la base la plus démocratique. M. Liang Chi Chao souhaite pour la masse du peuple un enseignement à la fois littéraire, artistique et industriel. M. Tang Houa Long, qui a été ministre de l'Éducation, exprime le souhait que les étudiants puissent recevoir l'enseignement supérieur en Chine même et ne pas être obligés d'aller à l'étranger.

D'autres réformes importantes devront améliorer la vie économique. Le progrès de la Chine, sur ce point, est entravé par un néfaste régime monétaire et un mauvais système d'im-

pôts. M. Liang se déclarait prêt à s'occuper de cette double réforme. Il souhaitait, notamment, l'établissement du dollar national, qui se substituerait aux dollars et taels provinciaux ; et il étudiait la question de l'étalon d'or.

Au point de vue de la politique extérieure, le *Shin pou tang* se déclare favorable à l'Entente. M. Liang Chi Chao se flatte d'avoir été le premier, au gouvernement, à réclamer l'intervention de la Chine du côté des Alliés. La Chine a déclaré la guerre à l'Allemagne, d'abord parce que l'Allemagne s'est montrée, par ses actes « l'ennemie de l'humanité », puis, parce que les droits et les intérêts de la Chine sont d'accord avec les intérêts essentiels et l'idéal des alliés. Ceux-ci seront obligés, par leurs propres principes, de garantir son intégrité et son indépendance, à la Conférence de la paix.

Tel est le programme que l'on peut extraire des déclarations qui m'ont été faites par les leaders du *Shin pou tang*. Ils reprochent à leurs adversaires du *Kouo min tang* de vouloir introduire sans discernement, sans adaptation, un grand nombre d'institutions d'Europe et d'Amérique, même celles qui ne conviennent point à la Chine, suffrage universel, élection des fonctionnaires, décentralisation à l'américaine. Ils leur reprochent aussi les moyens violents, révolutionnaires, par lesquels ils tâchent de transformer la Chine.

Les conservateurs ont raison de vouloir maintenir l'ordre en Chine ; mais ils ont tort de ne pas comprendre que la Chine doit progresser. Le *Kouo min tang* a raison de souhaiter que la Chine progresse ; mais il a tort de préconiser des moyens révolutionnaires qui plongeraient la Chine dans le désordre et l'anarchie. Le *Shin pou tang* a, au fond, le même idéal que le *Kouo min tang* ; mais il veut le réaliser par des moyens pacifiques. Le *Shin pou tang* est le parti du juste milieu, qui veut le progrès dans l'ordre.

Et M. Liang Chi Chao propose cette formule élégante : « Les vieux mandarins conservateurs, c'est le passé. Le *Kouo min tang*, c'est l'avenir. Mais le présent appartient au *Shin pou tang*. »

***

Comme avec les ministres et leurs amis du *Shin pou tang*, je suis entré en rapport avec les principaux représentants du parti du peuple, *Kouo min tang*, à Pékin d'abord, puis à Canton.

A Pékin, un ami réunit un soir, dans le mystère d'une chambre d'hôtel, quatre anciens ministres, les chefs du parti d'opposition se trouvant alors dans la capitale. Et je vis à plusieurs reprises le principal représentant d'une importante tendance du *Kouo min tang*, M. Tsai Yuen Pé (ou Tsai Yuan Pei). M. Tsai Yuen Pé est né en 1867, dans le Ché-Kiang. Il fit de brillantes études littéraires, fut reçu membre de l'Académie des lettres de Pékin, fut tour à tour professeur au Collège de Shanghaï, à l'Institut national de Shanghaï, à l'École des langues vivantes de Pékin. A partir de 1908, il étudia la philosophie et l'esthétique aux universités de Berlin et de Leipzig. Revenu en Chine au début de la révolution, il fut ministre de l'Éducation dans le gouvernement provisoire de Nankin, puis dans le premier cabinet républicain. En 1913, il vint se fixer en France. Il est l'un des fondateurs de la Société chinoise d'éducation rationnelle française, qui se propose de répandre en Chine un enseignement laïque et démocratique sur le modèle français, avec l'aide de la France, et le président chinois de la Société franco-chinoise d'éducation. M. Tsai est actuellement recteur de l'Université de Pékin. Il est l'auteur de nombreux ouvrages philosophiques et d'un roman idéologique : *le Rêve de l'année nouvelle*, où il expose un plan de société harmonieuse fondée sur la liberté de tous. Personnellement, il appartient à un petit groupe de Chinois qui pratiquent une morale austère, sont monogames, végétariens et tempérants. M. Tsai m'a fait l'honneur de me demander et de présider une conférence sur le rôle de la France dans la science, que je fis à l'Université de Pékin, — dans la grand'-salle d'un ancien palais, au plafond à caissons verts et bleus parés de dragons d'or. — Il présida aussi une autre conférence que je fis à Pékin, en pleine ville chinoise, dans le hall de l'Association du Széchouen, sur l'enseignement français et la Chine. Il me fit enfin inviter à parler, au ministère de l'Ins-

truction publique, devant le ministre, les principax fonctionnaires et les directeurs de toutes les écoles de Pékin, sur l'effort militaire de la France au cours de la guerre actuelle et sur la valeur morale donnée à nos soldats par l'enseignement primaire français.

Mais c'est à Canton qu'il fallait aller chercher les principaux représentants du *Kouo min tang*. C'est dans cette grande cité méridionale que se sont retirés les membres de la Chambre dissoute par le ministre Touan Chi Joui, et qu'ils ont formé un nouveau Parlement, à l'instigation de leur leader, Sun Yat Sen. Le docteur Sun Yat Sen est né dans la province du Kouang-Toung, en 1866. Élevé au collège de Honolulu, puis au Queen's College de Hong-Kong, dans un milieu de culture européenne, il étudie la médecine à l'hôpital de Canton et à l'école de médecine de Hong-Kong. Il s'intéresse surtout aux problèmes politiques et économiques, accepte les solutions les plus audacieuses, s'affilie à la société secrète la Triade, dont il devient bientôt le chef. Sur le point d'être arrêté à Canton, il se sauve à New-York, puis à Londres, où il est, en plein jour, saisi et séquestré par le personnel de la légation de Chine, et ne doit la liberté qu'à l'intervention des autorités anglaises. Il vit ensuite au Japon, à Singapour, à Saïgon, dans les milieux chinois gagnés aux idées révolutionnaires. C'est lui qui formule le programme élaboré en commun. Il faut accomplir, en même temps, une triple révolution. Révolution nationale : la Chine échappera à la tyrannie des Mandchous, qui lui imposent la domination d'une race étrangère. Révolution politique : le peuple, ayant chassé l'empereur mandchou, proclamera la République. Révolution sociale : l'État fixera la valeur des propriétés foncières et s'attribuera la plus-value du sol, selon une conception inspirée d'Henry George ; cette taxe foncière permettra de supprimer les impôts et de créer les institutions utiles à tout le peuple. Sun Yat Sen, par une propagande active, prépare la révolution. Elle éclate à la fin de 1911. Le 29 décembre 1911, les délégués des provinces qui se sont proclamées indépendantes, nomment Sun Yat Sen président du gouvernement républicain. Mais les révolutionnaires, redoutant de ne pouvoir à eux seuls faire triompher la République, en offrent la présidence définitive à un mandarin d'ancien

régime rallié à la cause républicaine, Yuan Che Kai, qui accepte. Sun Yat Sen est nommé par lui commissaire plénipotentiaire aux chemins de fer avec un traitement annuel de 30 000 dollars. Sun Yat Sen refuse le traitement, mais consent à s'occuper d'un emprunt pour les chemins de fer. Il y perd son autorité morale ; il est accusé, dès lors, de s'être « vendu au tyran ». Il s'oppose cependant à Yuan, quand celui-ci manifeste ouvertement son désir de devenir dictateur, et même empereur. Il s'oppose ensuite au premier ministre Touan Chi Joui, qu'il accuse aussi de viser à la dictature. Et il convoque à Canton le Parlement que celui-ci a dissous. Il est nommé généralissime des armées républicaines que les provinces révoltées du Sud lèvent contre le gouvernement de Pékin.

J'ai été rendre visite au généralissime « le docteur Sun », comme on l'appelle, en son grand quartier général de la Briquetterie, près de Canton. Mais je n'ai pu m'entretenir avec lui, car il était malade : il a gardé le lit pendant toute la durée de mon séjour. A son défaut, j'ai eu une longue conversation avec son chef d'état-major, le général Hoang Ta Ouei, jeune officier ayant étudié dans une école militaire belge, et parlant bien le français, — cependant qu'une sentinelle révolutionnaire, baïonnette au canon, gardait la salle où nous nous entretenions de la politique du *Kouo min tang*. — J'ai à plusieurs reprises causé aussi avec l'ancien président du Sénat, M. Chang Ki, doux et délicieux Chinois, unanimement estimé, adorant la France où il a vécu. Avec lui, et avec un ancien colonel d'artillerie d'une armée républicaine, M. Gaston Wang, j'ai visité la route glorieuse de Cha Ho, près de Canton, où se rencontrent les monuments et les tombeaux des héros de la révolution : statue en marbre d'un jeune homme exécuté pour avoir jeté une bombe au vice-roi du Kouang-Toung; tombeaux de soixante-dix révolutionnaires, décapités pour avoir essayé de s'emparer de Canton, en une tentative désespérée, destinée à secouer l'inertie du peuple ; tombeaux des hommes d'un régiment décimé pour avoir adhéré, avant l'heure, à la cause républicaine ; monument commémoratif en l'honneur d'un torpilleur qui se fit couler pour ne pas se rendre à l'ennemi impérialiste : « Nous avons eu nos martyrs », me disaient,

avec une mélancolique fierté, les deux républicains chinois qui furent de leurs camarades de combat; « il n'a pas été facile d'établir la République : cela ne prouve-t-il pas à quel point nous y tenons? » — Je me suis entretenu encore avec un certain nombre d'autres représentants du *Kouo min tang*, le président de la Chambre M. Hou King Lien, le vice-président du Sénat, M. C. T. Wang, le fin lettré M. Wang Chao Min, qui fut célèbre pour avoir, sous l'Empire, attenté par une bombe à la vie du régent. Je passai avec plusieurs de ces révolutionnaires une soirée charmante, invité par eux à un dîner où ils tinrent à me faire apprécier les plats les plus raffinés de la cuisine chinoise : potage aux nids d'hirondelles avec œufs de pigeon pochés, ailerons de requin, tortue aux noisettes grillées, tripes de morue aux pétales de chrysanthème, et canard laqué.

Le *Kouo min tang*, réunissant des éléments que nous pourrions appeler radicaux et socialistes, se proclame ardemment républicain. Mais, actuellement, la Chine n'est pas en République, puisque les pouvoirs n'y viennent pas du peuple, puisque la Constitution a été violée, puisque le Parlement a été illégalement dissous. « Nous n'avons pas de gouvernement *convenable*, me dit le général Hoang, puisqu'il n'y a pas de représentation du peuple. » — « Le premier ministre Touan Chi Joui, me dit M. Chang Ki, a vécu en Allemagne au temps de Bismarck ; il a conservé une vive admiration pour l'homme et pour le pays ; c'est un autocrate, militariste à la prussienne, tout l'opposé d'un démocrate à la française. »

Il faut, d'abord, réaliser la République, rétablir la Constitution provisoire, obtenir que soit convoqué, officiellement, à Pékin, le Parlement dissous, qui s'est spontanément réuni à Canton. « Avec nos succès militaires et diplomatiques, me dit, le 28 novembre 1917, une délégation parlementaire avec laquelle je m'entretiens, nous y arriverons. » Et le général Hoang proclame avec entrain et gaîté : « S'il le faut, nous irons jusqu'à Pékin ! »

La Constitution qu'il s'agit de rétablir ne comporte pas le suffrage universel. Le *Kouo min tang* nie qu'il ait l'intention de l'établir immédiatement, comme ses adversaires l'en accusent. Le régime impérial a trop longtemps duré, ses consé-

quences se font et se feront trop longtemps sentir ; le peuple chinois n'est pas assez éclairé. Cependant on peut, dès maintenant, réaliser, à la base, un suffrage très large : il convient que tout homme instruit, tout commerçant, tout propriétaire de rizière ait le droit de voter, du moins au premier degré.

Les leaders du *Kouo min tang* protestent vivement, — et plus encore ceux de Canton que ceux de Pékin, — contre l'accusation de fédéralisme. « C'est pour une Chine unie que nous luttons : nous sommes Chinois, me disent les membres de la délégation parlementaire, nous voulons tous rester Chinois. » — « Il est faux, me dit le général Hoang Ta Ouei, qu'il faille opposer politiquement le Nord et le Sud : plusieurs des prétendus « sudistes » sont du Nord (par exemple M. Chang Ki, originaire du Tchéli). Non, il faut distinguer les vieux et les jeunes, ou plutôt les partisans des idées arriérées et les partisans des idées nouvelles. » Il est, en effet, intéressant de constater que la division entre Nord et Sud ne répond ni à une différence de race, ni à une différence de langue ; la frontière linguistique ne coïncide pas avec la frontière politique actuelle ; c'est seulement parce qu'ils trouvent plus de partisans dans les provinces méridionales de la Chine que les républicains avancés y ont établi leur centre d'action Mais ils prétendent y travailler à conquérir toute la Chine ; et ils affirment qu'ils désirent maintenir une Chine unie.

Ils acceptent, donc, une organisation centralisée des affaires étrangères, de la justice, des finances, de l'armée. Il faudra lever dans tout le pays une armée vraiment nationale, proportionnelle aux ressources en hommes de chaque province.

Cependant la Chine est trop vaste pour que les provinces puissent être dirigées de Pékin. Leur légitime autonomie doit consister à pouvoir élire leur gouverneur, — « comme les villes de France choisissent leur maire », — et organiser comme elles l'entendent leur administration intérieure. C'est en ce sens que le *Kouo min tang* est plus décentralisateur que le *Shin pou tang*. Voilà une des différences essentielles de leurs programmes.

Le *Kouo min tang*, s'il souhaite l'élection des gouverneurs, déclare ne pas vouloir, comme ses adversaires l'en accusent,

l'élection de tous les fonctionnaires : il admet que les fonctionnaires des grandes administrations soient nommés par le gouvernement, après un concours portant sur des sujets modernes.

Comme le *Shin pou tang*, le *Kouo min tang* annonce l'intention d'améliorer la régime économique de la Chine et aussi d'y développer l'instruction publique. Il est partisan de l'envoi de nombreux étudiants à l'étranger, tandis que le *Shin pou tang* désire les voir parfaire en Chine même leur instruction.

Au point de vue de la politique extérieure, les dirigeants du *Kouo min tang* avec qui j'ai été en rapport, ont insisté sur leurs vives sympathies pour les Alliés. Ils affirment avoir posé les premiers la question de l'entrée en guerre de la Chine. Eux aussi répètent que l'Allemagne est « l'ennemie du genre humain », et que les intérêts de la Chine coïncident avec ceux des Alliés. Ils ajoutent que, républicains, ils voulaient voir la République chinoise lutter du côté des démocraties contre les autocraties, pour le droit contre le despotisme. Un jour, à Canton, avant de faire devant un auditoire chinois une conférence sur la guerre, j'allai trouver, pour lui demander conseil, un missionnaire catholique français qui a vécu trente ans dans la Chine du Sud ; je me promenai à ses côtés dans le beau jardin de la mission, dominé par la vaste cathédrale gothique ; je l'entendis me répondre :

— Nous, républicains français, nous devons dire aux démocrates chinois que cette guerre est, avant tout, une guerre pour la démocratie.

Telle est bien la conception de la majorité du *Kouo min tang*.

Hostiles au despotisme allemand, les républicains chinois expriment une chaleureuse sympathie pour la République française : c'est « notre modèle » ; c'est « la République sœur », ou plutôt « la République mère ». Quelques-uns des plus avancés parmi les républicains chinois ajoutent l'expression de leur reconnaissance pour le salut que leurs personnes et leurs organisations ont parfois trouvé sur le territoire des concessions françaises en Chine.

Un des leaders, cependant, ne partage point cette sympa-

thie pour la France et pour l'Entente : Sun Yat Sen. Il est personnellement intervenu contre la déclaration de guerre; il est considéré comme un admirateur et un partisan de l'Allemagne. Certains disent qu'il est ou a été payé par elle... Les amis du docteur Sun répondent qu'« il n'est pas tout le *Kouo ming tang* », et que, sur ce point, il représente seulement les idées d'un nombre très restreint de Chinois germanophiles.

Interrogés sur les principales différences qui séparent leur parti du *Shin pou tang*, les membres du *Kouo min tang* m'ont répondu : « Le *Shin pou tang* est le parti de la minorité du peuple ; nous sommes le parti de la majorité du peuple. Les soi-disant progressiste, ne veulent que la conservation de l'état social actuel ; ce sont les adversaires radicaux des progressistes qui seuls veulent, pour la Chine, transformation et progrès. »

Il convient de signaler enfin que l'on réunit sous le nom de *Kouo min tang* des fractions de nuances diverses : la fraction des politiciens extrémistes et révolutionnaires, représentée surtout par le docteur Sun Yat Sen ; la fraction des politiciens modérés, représentée par les anciens ministres du cabinet Touan Chi Joui, M. Tchang Yoo Tseng et M. Kou Tsoung Soui; enfin un certain nombre de personnalités qui veulent aussi la transformation de la Chine dans le sens le plus démocratique, mais par d'autres procédés que les procédés politiques, et qui s'occupent surtout de questions sociales et pédagogiques; par exemple, M. Tsai Yuen Pé, et l'un des principaux amis chinois de la culture française, M. Li Yu Yin.

***

Si les deux partis précédemment étudiés ont chacun leur programme, les deux groupes actuellement les plus influents représentent des intérêts et non pas des idées. C'est par analogie et par abus de mot qu'on les appelle aussi partis : le parti militaire, et le parti des communications.

On réunit sous l'étiquette commode de parti militaire les généraux les plus influents, bien que leur attitude soit souvent tout à fait dissemblable, et qu'il soit impossible de leur trouver des idées communes. Le pouvoir des généraux est un des traits

caractéristiques de la Chine actuelle ; mais ce n'est point une innovation dans l'histoire de la Chine. Il y a eu, constamment, dans le passé, des révoltes de généraux cherchant à se rendre indépendants de la Cour ou à s'emparer du pouvoir pour mieux satisfaire leurs ambitions et leurs convoitises. Récemment, la cause de la République a été gagnée par des généraux. Les généraux continuent à avoir dans la Chine républicaine une influence prédominante. Leurs armées, même entretenues à l'aide de ressources nationales, sont moins au service des intérêts nationaux, ou même provinciaux, qu'au service des intérêts particuliers de leurs chefs. Composées souvent d'anciens brigands, plus redoutées par la masse de la population honnête que les bandes de pirates elles-mêmes, ces armées sont les *grandes compagnies* de la Chine actuelle. Elles sont un excellent moyen de pression sur le pouvoir, qui se trouve ainsi contraint de fournir à leurs chefs les fonds nécessaires à leur entretien (on accuse ces chefs de se faire verser des sommes correspondant à un nombre de soldats plus grand que celui qu'ils ont sous leurs ordres, et de garder pour eux la différence). Le gouvernement consacre tous ses efforts à obtenir l'appui de certains de ces généraux, détenteurs du pouvoir réel. Et ceux-ci lient momentanément leur fortune au sort de telle ou telle personnalité politique.

Dans le parti militaire du Nord, *Peiyang*, on distinguait, à Pékin, en octobre 1917, les partisans du président de la République et les partisans du premier ministre. Le président de la République était M. Fong Kouo Chang (ou Feng Kuo Choang). Né dans la province de Tchéli en 1863, il fut tour à tour, sous l'Empire, directeur du collège des nobles, directeur du Conseil militaire, directeur en chef de l'état-major général. Il commanda la première armée impériale, et enleva Han-Yang aux révolutionnaires, le 27 novembre 1911; ce qui lui valut le titre de baron, et le commandement de la garde impériale. Sous la République, il fut nommé chef du Conseil militaire du président. Il abandonna Yuan Che Kai quand celui-ci voulut devenir empereur. Il devint vice-président de la République en octobre 1916, et remplaça à la présidence M. Li Yuan Hong, démissionnaire après le coup d'État de juillet 1917.

Le président du Conseil était alors le général Touan Chi Joui, la personnalité la plus éminente du parti militaire du Nord. Né dans la province de Anhoui en 1865, il fut le principal conseiller militaire de Yuan Che Kai quand celui-ci était vice-roi du Tchéli ; il contribua tout particulièrement à moderniser et à organiser à l'européenne l'armée de la Chine du Nord. Il succéda à Fong Kouo Chang à la tête de la première armée, et fut l'un des principaux généraux qui demandèrent à l'empereur d'abdiquer. Il fut ministre de la Guerre du premier Cabinet républicain, et démissionna ensuite. Chargé en mai 1913 par Yuan Che Kai de la présidence du Conseil, il renonça à ses fonctions au bout de deux mois et demi et s'opposa au président qui voulait devenir empereur. On raconte, à Pékin, qu'il était alors le seul homme redouté par Yuan Che Kai ; qu'il échappa, plusieurs fois, à de bizarres attentats ; certains murmurent qu'il n'a pas été étranger à la mort, restée mystérieuse, de Yuan Che Kai... En avril 1916, il est devenu premier ministre. Il passe pour un républicain convaincu. Même ses adversaires ne mettent pas en doute sa fidélité au régime nouveau. Mais ils lui reprochent son « despotisme », son « militarisme », ses tendances à la dictature. En tout cas, nul ne conteste son énergie ; beaucoup le considèrent comme le plus grand homme d'action, certains disent : le seul homme d'action, le seul *réalisateur*, de la Chine actuelle.

Dans le Sud, les grands chefs sont le général Lou Youn Ting, un ancien pirate, maître d'une puissante armée, inspecteur général des deux Kouang, Kouang-Toung et Kouang-Si, et le général Tang Chi Yao, le maître du Yunnan, le successeur du remarquable militaire et du bon républicain que fut le général Tsai Ngo. On accuse ces grands chefs de vouloir se constituer des fiefs héréditaires et inaugurer une sorte de féodalité militaire sous l'étiquette républicaine.

Le parti, ou plutôt le groupe, des communications, *Chia toung si*, — que ses adversaires appellent *la clique* des communications, — réunit un certain nombre de politiciens d'affaires qui utilisent à s'enrichir leur influence sur le gouvernement. Le groupe n'a pas de programme arrêté, se bornant à suivre toujours les conseils du seul intérêt. J'ai entendu

donner de lui cette définition pittoresque par un ancien député du Széchouen connaissant un peu de français : « C'est un parti capitaliste; il vole *beaucoup de l'argent.* » Le moyen d'action du groupe est la Banque des Communications. C'est cette banque qui prêta au président Yuan Che Kai les sommes nécessaires à la restauration projetée de l'Empire. C'est à elle que la République rembourse les dettes de l'ancien président.

Sous Yuan Che Kai, le principal représentant du groupe était M. Liang Cheu Yi (ou Liang Shih Yi), né au Kouang-Toung en 1858, qui dirigea tour à tour le bureau des communications, le service des chemins de fer, la Banque des Communications, le ministère des Communications et fut secrétaire général et agent financier de Yuan Che Kai. Il se compromit tellement qu'à la mort du dictateur il dut se cacher et se sauver au Japon. En octobre 1917, le chef du groupe est M. Tsao Jou Lin (Tsao Ju Lin), né en 1876 dans le Kiang-Sou, un des premiers étudiants chinois ayant étudié au Japon et qui en parle parfaitement la langue, vice-ministre des Affaires étrangères en 1913, ministre des Communications à partir d'avril 1916. Je ne crois pas qu'il y ait en Chine un homme aussi impopulaire. Il était considéré par beaucoup comme étant, dans le cabinet Touan Chi Joui, l'agent des Japonais, salarié par eux. Certains journaux publient le chiffre des sommes qu'il aurait reçues d'eux (un million de dollars, — quatre millions de francs au cours actuel, — pour faire attribuer à une Compagnie japonaise les vaisseaux allemands et autrichiens séquestrés par la Chine, d'après le *Peking Evening Times* du 26 octobre 1917). Même, froidement, la presse annonce que certains membres de la société secrète, *Plutôt la mort que l'esclavage,* sont arrivés à Pékin pour tuer M. Tsao Jou Lin et ses complices, ne pouvant autrement protester contre le fait qu'il vend la Chine aux nationaux d'une puissance étrangère (*Peking and Tientsin Times, Peking Evening Times* du 26 octobre 1917).

***

Après avoir analysé les idées et les tendances des divers partis ou groupes, il convient d'étudier leurs relations réci-

proques dans la complexité mouvante de la vie politique chinoise. A titre d'exemple, je passerai très sommairement en revue les événements accomplis en Chine pendant mon séjour en Extrême-Orient.

Au centre de la politique intérieure chinoise se pose alors un grave problème de politique internationale, celui de la participation de la Chine à la guerre contre l'Allemagne. Je n'envisagerai ici cette question importante que dans ses rapports avec le jeu des divers partis.

Les dirigeants de la République chinoise ont, dans leurs relations avec l'Entente et les puissances centrales, suivi pas à pas les traces du pays qui leur inspire la plus grande confiance, les États-Unis d'Amérique. Ils ont adhéré d'abord à la proposition de paix du président Wilson, puis à sa politique de guerre.

Pourquoi se sont-ils ainsi tournés contre l'Allemagne? Ils ont été surtout poussés par la considération d'un double intérêt : un grave intérêt national, un sérieux intérêt de parti. — Intérêt national : ils espèrent que les puissances alliées, l'Amérique surtout, récompenseront le peuple chinois de son adhésion à leur cause en garantissant son intégrité et son indépendance à cette Conférence de la Paix à laquelle la Chine aura désormais le droit d'assister. — Intérêt de parti : les puissances centrales, isolées par l'unanime hostilité du monde entier, ne peuvent être d'aucun secours à leurs partisans ; au contraire les puissances de l'Entente peuvent apporter de grands avantages à un gouvernement se prononçant pour elles. Elles peuvent, notamment, augmenter ses ressources, en évitant de réclamer certaines dettes, et en fournissant de l'argent. Le gouvernement en sera fortifié. Il pourra aussi, sous prétexte de guerre, entraîner une armée qui lui permettrait, le cas échéant, une efficace intervention contre les provinces hostiles. Le ministère sera, financièrement et militairement, plus fort contre ses adversaires même intérieurs. Ainsi la question de l'entrée en guerre devient fatalement un problème de politique intérieure chinoise.

Le 3 février 1917, la Chine a protesté auprès de l'Allemagne contre ses procédés de guerre sous-marine. En mars, le Cabinet Touan Chi Joui, sur la demande du ministre progressiste

M. Liang Chi Chao et des deux ministres représentant le *Kouo min tang*, M. Tchang Yoo Tseng et M. Kou Tsoung Soui, décide la rupture des relations diplomatiques. Le Parlement, où domine l'influence du *Kouo min tang*, la vote le 10 et 11 mars, par 331 voix contre 87 à la Chambre et par 158 voix contre 57 au Sénat. Le résultat est annoncé officiellement le 14 mars.

Mais les adversaires passionnés du Cabinet vont chercher à le priver des avantages que lui procurerait sa collaboration avec l'Entente. Le docteur Sun Yat Sen redoute l'accroissement de pouvoir que la déclaration de guerre va donner au premier ministre Touan Chi Joui, accusé de viser à la dictature. Il agit peut-être aussi sous l'influence de l'Allemagne. En mars, il exprime publiquement l'idée que la Chine doit se contenter de la rupture, ne pas aller jusqu'à la guerre. Il s'adresse à M. Lloyd George pour le prier de ne pas pousser la Chine dans cette voie. Il allègue le danger d'un mouvement xénophobe et d'un soulèvement mahométan en Chine, et aussi le péril de dissensions entre les puissances de l'Entente (il veut faire entendre par là que le Japon est opposé à l'intervention de la Chine dans la guerre mondiale). Comme le révolutionnaire Sun Yat Sen, le réformiste Kang Yeou Ouei proteste aussi contre l'entrée de la Chine dans la guerre.

Le premier ministre Touan redoute que le *Kouo min tang* ne cède à l'appel de son leader le docteur Sun, et ne s'oppose à l'entrée en guerre. Pour constituer un pouvoir en face du Parlement, il fait appel au parti militaire, convoque à Pékin un certain nombre de généraux. En mai, il fait organiser devant le Parlement une manifestation, où des soldats et des coolis, payés à cet effet, huent et frappent les députés soupçonnés d'être hostiles à la déclaration de guerre.

Mauvais procédé de discussion. Les ministres du *Kouo min tang* se sont retirés quand ils ont vu faire appel aux généraux. Le Parlement refuse de voter la déclaration de guerre ; non pas par opposition à la guerre ou aux Alliés, mais par opposition au premier ministre, qu'il accuse de vouloir utiliser le rapprochement avec les Alliés pour ses projets personnels de réaction et de dictature. Une délégation parlementaire va alors (m'a dit M. Chang Ki) expliquer la situation au ministre de France, pour éviter tout malentendu sur ce point. Le Par-

lement vote, contre le premier Touan, une motion de défiance. Le président de la République, M. Li Yuen Hong, sacrifie son président du Conseil. Il fait appel, pour constituer un ministère, au vieux républicain, M. Wou Ting Fan, puis à M. Li King Si.

Cependant les gouverneurs militaires protestent, exigent le retour du général Touan au pouvoir et la dissolution du Parlement. Les provinces occupées par leurs armées proclament leur indépendance. On parle d'une expédition contre Pékin. Dès le début de juin, certains journaux asiatiques annoncent que la révolte des généraux pourrait « préluder à un effort pour restaurer le jeune empereur » (j'ai lu cette information à Singapour, le 2 juin 1917, dans le *Straits Times*).

Un des principaux généraux, Chang Hsioun, qui avait commandé les troupes impériales pendant la révolution, s'était retiré avec 20 ou 30 000 hommes aux frontières du Chantoung, du Kiangsou et du Nganhoei, et y vivait dans une sorte d'indépendance. Il propose d'être le médiateur entre le président et les généraux, arrive à Pékin avec quelques milliers d'hommes. Il exige alors la dissolution du Parlement. Le président la lui accorde. Les ministres refusent de contresigner le décret. Chang Hsioun le fait contresigner par le commandant de la gendarmerie, qu'il nomme premier ministre pour la circonstance. Le *Kouo min tang* proteste contre cette dissolution illégale et cette violation de la Constitution.

Chang Hsioun exerce à Pékin, où il est partout fêté, une véritable dictature. Ses soldats, qui, contrairement aux édits, portent la tresse et fument l'opium, lui sont entièrement dévoués. Peu intelligent, animé d'une sorte de loyalisme, poussé aussi par l'Allemagne, qui désire maintenir le désordre en Chine, il médite le rétablissement de l'Empire. Il gagne le préfet de police à ses intentions. Dans la nuit du 30 juin, il apprend, au théâtre, par le préfet de police, que ses projets sont découverts. Il se décide à faire son coup d'État. Au matin du 1er juillet, il proclame empereur le jeune descendant des Tsing, Pou Yi, âgé de onze ans, devant les Mandchous effrayés par cet excès d'audace. A trois heures du matin, il va apprendre l'événement au président Li Yuen Hong. Il prétend avoir l'adhésion de tous les chefs militaires et du vice-président

Fong Kouo Chang. Il annonce au public l'établissement d'un Empire constitutionnel. Il proclame le respect des traités liant la Chine aux étrangers, supprime l'impôt du timbre, autorise le port de la natte.

Ses premiers actes révèlent son accord avec l'Allemagne, qui lui a fourni de l'argent, des armes et des munitions. Il nomme ministre des Affaires étrangères un Chinois germanophile, ancien ministre de Chine à Berlin, qui prend pour secrétaire l'interprète de la Légation d'Autriche. Il fait savoir à toutes les légations que la Chine gardera la neutralité. Les soldats allemands quittent le camp où ils étaient internés et retournent à leur caserne.

Mais, contre le coup d'État, le plus grande partie de la Chine se dresse. Le général Touan Chi Joui annonce qu'il est décidé à s'y opposer par la force. Les autres généraux, bien qu'ayant poussé Chang Hsioun, se séparent de lui. Les chefs de la marine déclarent qu'ils restent fidèles à la République. Le général Touan dirige sur Pékin une armée qui n'a pas de peine à battre les troupes de Chang Hsioun, d'abord entre Tientsin et Pékin, puis à Pékin même. La famille impériale, effrayée par les bombes qu'a jetées sur l'ancienne *ville interdite* un aviateur révolutionnaire, fait savoir qu'elle est opposée au rétablissement de l'Empire. L'empereur abdique. Chang Hsioun est conduit par des amis allemands à la légation de Hollande. L'Empire restauré n'a pas vécu deux semaines. La République est rétablie.

Le président Li Yuan Hong exprime le désir de se retirer ; il est remplacé par le vice-président Fong Kouo Chang. Le général Touan Chi Joui forme un nouveau cabinet avec lequel il va gouverner sans Parlement. Représentant lui-même le parti militaire du Nord, il fait appel aux leaders du *Shin pou tang*, M. Liang Chi Chao et M. Tang Houa Long, et au chef du groupe des Communications, M. Tsao Jou Lin. C'est une sorte de *grand ministère*, dont on attend les plus heureux résultats.

Le 14 août, le gouvernement annonce que l'état de guerre existe entre la Chine et l'Allemagne, ainsi que l'Autriche-Hongrie, ces puissances n'ayant tenu aucun compte des plaintes de la Chine contre la guerre sous-marine, et ayant infligé des pertes et des dommages à des sujets chinois. Le

premier ministre fait savoir que, en face des intrigues allemandes, il ne pouvait attendre la convocation du Parlement pour déclarer la guerre. D'ailleurs, la rupture avait été votée antérieurement par la Chambre.

Cependant, dès la mi-juillet, le *Kouo min tang* a proclamé illégal ce ministère qui gouverne sans Parlement contrairement à la Constitution. Un appel, signé par le président de la Chambre et le vice-président du Sénat, est adressé, fin juillet, à la Chambre des députés française et aux autres Parlements démocratiques, disant qu'en Chine la démocratie est obligée de lutter pour la vie, et que les républicains chinois doivent combattre, comme les troupes alliées, contre « la bête du militarisme ».

Le docteur Sun Yat Sen, appuyé par les chefs de la marine, convoque le Parlement dissous, qui se réunit à Canton le 25 août 1917. Il reconnaît que le pays a soif de paix : « mais, ajoute-t-il, si un homme que l'on appelle à lutter contre un incendie dévorant sa maison, répondait qu'il ne veut pas être dérangé, ne passerait-il pas pour un fou? Or, l'incendie dévore la Chine et la République ». L'Assemblée nationale extraordinaire de Canton vote l'organisation d'un gouvernement militaire, dont le docteur Sun est nommé généralissime. Elle vote aussi la déclaration de guerre à l'Allemagne.

Cependant le président Fong Kouo Chang maintient, plus ou moins secrètement, des relations avec les Sudistes. Quelques-unes de ses déclarations paraissent une protestation contre le gouvernement dictatorial de son premier ministre. Dans un message publié le 9 octobre, pour annoncer la convocation prochaine d'un *Conseil national* destiné à reviser la loi électorale, il déclare qu'« il est incompatible avec l'esprit du vrai républicanisme pour ce pays d'être sans législature même pendant un seul jour » ; qu'il est « personnellement de l'avis de la partie éclairée du peuple » qui réclame un Parlement. Il espère que la convocation d'un Conseil national rapprochera les partis, et que lui-même ne sera plus accusé « d'être infidèle à la République ».

L'opposition contre le cabinet Touan Chi Joui devient de plus en plus vive. Un certain nombre d'importantes *guilds* commerciales de Shanghaï, du Kouang-Toung, du Kouang-Si,

y compris la Chambre de commerce de Shanghaï, protestent contre les emprunts faits au Japon, jugés défavorables à l'intérêt chinois, et contre « la guerre fratricide » du Nord et du Sud. En même temps, les généraux des provinces du Yantsé, Kiang-Sou, Kiang-Si et Houpé, télégraphient au président qu'il est temps de mettre un terme aux troubles désolant la Chine, de faire des concessions au Sud, de suspendre les hostilités pour chercher une solution pacifique des problèmes posés : « Cette montagne de tués, c'est notre peuple ; ces sommes gaspillées sans compter, c'est notre argent : vit-on jamais un œuf resté intact dans un nid tombé? » Les généraux suggèrent comme moyen d'action « la réorganisation du cabinet Touan »; formule poliment chinoise pour demander son départ.

Dès qu'il apprend cette intervention de généraux représentant une force réelle, le premier ministre Touan offre sa démission, le 17 novembre 1917. Le président de la République la refuse d'abord, par politesse. Il l'accepte quelques jours après.

Il confie la présidence du Conseil au général Wang Cheu Tchen (ou Wang Che Tseng). Celui-ci accepte, tout en se déclarant indigne de cette tâche : « Je pourrais, écrit-il aux membres de son Cabinet, tout au plus faire un général de brigade à peu près convenable. Je connais peu de choses à l'art militaire, et je suis trop vieux pour pouvoir me rendre utile dans les conditions toutes nouvelles de la guerre moderne. Quant aux affaires étrangères, aux finances, à l'administration, à l'instruction publique et à l'industrie, mon ignorance est complète... Dans ma jeunesse, il me semblait que rien n'est impossible à l'homme. Peu à peu, j'ai compris qu'au rebours de ce que je pensais trente ans plus tôt, il n'est rien, ici-bas, de possible à l'homme... »

Ce premier ministre d'une modestie éclatante a pris comme ministre des Affaires étrangères un Chinois d'une extrême distinction, qui n'appartient à aucun des partis politiques, M. Lou Cheng Siang (ou Lu Cheng Hsiang). Né à Shanghai en 1871, il y a étudié les langues étrangères, et s'est rendu ensuite en Europe où il a vécu de longues années et épousé une Européenne. Il a occupé diverses situations diplomatiques en Russie et en Hollande, a été le délégué de la Chine à la Confé-

rence de la Haye en 1899 et en 1907. Il a été nommé ministre des Affaires étrangères dans le premier cabinet républicain ; il a occupé ce poste à plusieurs reprises, et a été quelque temps président du Conseil. Il dirigeait, quand j'étais à Pékin, la Commission étudiant le projet de l'envoi d'une armée chinoise sur le front français. C'est un grand ami de l'Entente, et de la France, dont il parle parfaitement la langue. M. Lou Cheng Siang a bien voulu présider une conférence, accompagnée de projections, que j'ai faite, — au *Peking Pavillon*, la principale salle de cinéma de Pékin, aux limites de la ville tartare et du quartier des légations, — sur l'effort de la France au cours de la guerre actuelle. Dès cette époque on pensait que M. Lou Cheng Siang serait le représentant de la Chine à la Conférence de la Paix.

Le cabinet Wang Cheu Tcheng paraît vouloir négocier avec les républicains du Sud, tout en subissant l'influence de certains généraux du Nord, qui réclament la guerre à outrance. Le président Fong Kouo Chang signe, le 28 décembre 1917, un décret ordonnant de suspendre les hostilités. C'est le dernier événement de la politique intérieure chinoise en l'année 1917.

Les nouvelles reçues au cours des mois suivants montrent qu'aucun effort n'a réussi à concilier les gouvernants de Pékin et les parlementaires de Canton. Les gouvernants de Pékin n'ont pas accepté de rappeler l'ancien Parlement, illégalement dissous ; les parlementaires de Canton ont refusé d'accepter l'élection d'un nouveau Parlement, selon les formes constitutionnelles. L'égale obstination des adversaires s'est opposée à ces deux solutions, qu'en décembre 1917 j'entendais considérer comme souhaitables par d'éminents Chinois au Yunnan. L'une ou l'autre aurait permis la réconciliation des deux Chines, qu'aucune raison profonde de race ni de langue ne divise.

Le désordre s'éternise, et avec le désordre, l'impuissance. Impuissante, la Chine ne joue pas dans le monde le grand rôle qu'elle pourrait souhaiter. Elle serait aujourd'hui encore incapable de défendre son indépendance et son intégrité, si quelque autre nation, moderne et forte, les menaçait.

***

Pourtant, il ne faut pas désespérer de ce vaste peuple, doué de qualités précieuses, policé et cultivé depuis tant de siècles. Parmi ces troubles et ces divisions regrettables, la Chine progresse. C'est le mérite des Jeunes-Chinois, quel que soit leur parti, d'entretenir et d'activer le courant d'idées qui provoque cette évolution [1].

Ils ont eu le désir de répandre dans le peuple ce patriotisme qu'ils admirent chez les Japonais ; ils ont certainement accru le sentiment national, l'ont rendu plus vif et plus sensible. Aujourd'hui, si une puissance étrangère méconnaît les droits de la Chine, ils organisent contre elle, à défaut d'autre moyen d'action, le boycottage ; ils réussissent à provoquer la même protestation d'un bout à l'autre du pays. En même temps, ils font comprendre au peuple le mérite et la valeur de la civilisation moderne. On se montre aujourd'hui, en Chine, beaucoup plus respectueux des étrangers qu'on ne l'était il y a vingt ans. Depuis 1900, il n'y a pas eu de violence commise contre les collectivités européennes et américaines, pas de missionnaires massacrés, pas d'entreprises détruites, pas de maisons brûlées, même aux moments et dans les lieux des plus sérieuses dissensions entre Chinois et des troubles les plus graves. La Chine progresse dans le sens d'un sentiment national à la fois plus profond et plus respectueux de l'étranger.

Les Jeunes-Chinois répandent aussi parmi le peuple l'esprit républicain. On commence à mieux oser, et mieux savoir, revendiquer son droit. On invoque la loi, égale pour tous. J'ai recueilli sur ce point le témoignage très net d'hommes tels que Mgr Jarlin, l'évêque de Pékin, et plusieurs missionnaires catholiques ou protestants de la Chine du Sud. L'intérêt naissant pour la politique se manifeste par l'attention que l'on commence à porter aux journaux. La presse n'a pas encore en Chine un rôle comparable à celui qu'elle joue dans l'Empire japonais. Mais les feuilles populaires à très bon

1. J'ai étudié en détail ces progrès récents de la Chine dans un article de *l'Europe Nouvelle*, 25 mai 1918.

marché se répandent dans les villes. Même les domestiques, les petits boutiquiers, lisent ou se font lire les nouvelles du jour, et discutent à leur sujet. Il commence à y avoir un rudiment d'opinion publique. La Chine progresse dans le sens de l'esprit républicain.

Enfin, les Jeunes-Chinois ont commencé à guérir quelques-uns des maux anciens dont souffrait la Chine et qui contribuaient à l'immobiliser. La natte, symbole de fidélité au passé, disparaît de plus en plus, ainsi que l'usage de bander les pieds des femmes : dans les villes on ne rencontre plus guère de ces jeunes femmes que l'esthétique chinoise comparait à des lotus vacillant sur leur tige. L'habitude de fumer l'opium est moins répandue qu'autrefois. Les préjugés mystiques opposés aux lignes droites des voies ferrées et à l'élévation des édifices disparaissent aussi : on ne rencontre plus de résistances pour établir des chemins de fer, des télégraphes et des routes. Les chemins de fer sont partout un immense succès ; le réseau ferré de la Chine est destiné à se développer de plus en plus. La transformation s'accomplit dans les esprit comme dans les choses. L'orgueil chinois commence à s'incliner devant la valeur de la science européenne, manifestée par la puissance qu'elle confère. Le nombre est encore infime, mais il est constamment croissant, des Chinois, et même des Chinoises, qui étudient nos sciences physico-chimiques et notre médecine, en Amérique surtout et même en Chine, dans les établissements européens et américains. La Chine progresse dans le sens de la civilisation européenne.

Un jour, aux environs de Pékin, je visitai le beau *Tsingtua College*, mis par les États-Unis à la disposition des étudiants chinois, avec un écrivain américain passionnément intéressé aux problèmes extrême-orientaux, M. Mac Cormick. Au cours de la conversation qui suivit cette visite, il me dit :

— La Chine a plus évolué en ces dix dernières années qu'elle ne l'avait fait au cours des deux mille années précédentes.

Et il ajouta :

— Il ne faut pas intervenir brutalement au cours de cette transformation. Il faut lui laisser courir sa chance.

J'aimai cette formule, sage, équitable, animée d'un opti-

misme sans illusion, qui souhaite et ne garantit point le succès de la liberté et de la justice. Elle me paraît encore la conclusion nécessaire d'une étude impartiale sur la Chine actuelle. A l'heure où ce grand peuple accomplit, parmi tant de difficultés, l'immense effort de se transformer lui-même, il serait scandaleux d'attenter à son indépendance. C'est sur la base du droit égal pour tous, de la justice nécessaire au maintien d'une paix durable, qu'il faut édifier une nouvelle Europe, une Asie nouvelle, un monde nouveau. La Chine a certes grand besoin d'être aidée en son évolution par les puissances plus modernes, par ses alliés d'Europe et d'Amérique, par le Japon. Mais il faut que cette assistance la libère au lieu de l'asservir. Il faut laisser la Chine « courir sa chance »...

FÉLICIEN CHALLAYE

L'Administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1919

		Pages
PAUL REBOUX	Romulus Coucou (1re partie)	5
G. L.	Quelques Causes de notre Malaise actuel	40
ALFRED POIZAT	Echo et Narcisse	55
JEAN GUEHENNO	Le Message de l'Orient. — Rabindranath Tagore	79
ABEL HERMANT	La Journée brève (2e partie)	110
LÉON CAHEN	La Population parisienne au XVIIIe siècle	146
FRANCK-L. SCHOELL	Avec le Tsar Ferdinand (1910). — II	171
JACQUES-E. BLANCHE	Les Arts et la Vie	192
LIEUTENANT Z.	Les Dirigeables dans les Transports publics	211

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1919

CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Victoire des Alliés en Orient. — I	225
POÈTES MODERNES	Anthologie de Pièces inédites. — I	262
E.-F. GAUTIER	Deux Algériens	285
ABEL HERMANT	La Journée brève (3e partie)	316
ALTIAR	Le Mouvement féministe aux États-Unis	361
PAUL REBOUX	Romulus Coucou (2e partie)	381
FERNAND VANDÉREM	Les Lettres et la Vie	420
AMIRAL DEGOUY	La Question du Slesvig	436

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1919

		Pages
FRANC-NOHAIN	Fables	449
ABEL HERMANT	La Journée brève (4e partie)	459
EM. DE MARTONNE	Choses vues en Bessarabie	499
PAUL REBOUX	Romulus Coucou (fin)	535
MARTINE RÉMUSAT	Un Ambassadeur de France en Pologne (1674-1680)	563
ÉLIE HALÉVY	La nouvelle Loi scolaire anglaise	596
BERTHE POIRIER	Le Culte du Souvenir en Lorraine (1871-1913)	622
JACQUES-É. BLANCHE	Les Arts et la Vie	641
V. TCHERKÉSOFF	La Géorgie	660

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1919

ERNEST LAVISSE	Quelques Mots avant les Élections	673
JANE CALS	La Ronde (1re partie)	686
ÉMILE MALE	L'Art du Moyen Age et les Pèlerinages	717
ABEL HERMANT	La Journée brève (fin)	755
GEORGES MARÇAIS	Nostalgie de Fellahs	788
EDMOND SÉE	Poèmes	808
L. DESCLOS-AURICOSTE	Aux jeunes Françaises	819
JULES-SÉVERIN CAILLOT	La Reine Chrysostome	837
FERNAND VANDÉREM	Les Lettres et la Vie	848
FÉLICIEN CHALLAYE	La Politique intérieure en Chine	866

LIVRES NOUVEAUX

LE CHOIX D'ANDROMAQUE

par **Noelle Roger.**

L'auteur a choisi un sujet fécond en intérêt dramatique et l'a traité avec la véritable éloquence, qui n'a rien de factice, mais emprunte sa force aux situations, aux faits, aux caractères des personnages. Il s'agit d'une mère qui doit choisir entre le salut de son fils et l'immolation de sa propre personne à la passion odieuse d'un Allemand. Madame Noelle Roger a tiré de ce thème cruel un livre émouvant.

ÉTUDES DE CARTOGRAPHIE HISTORIQUE SUR L'ALEMANIE

par **J.-M. Tourneur-Aumont.**

Le nom de France et celui d'Allemagne rappellent une opposition ancienne que les événements contemporains invitent à saisir jusque dans ses origines, jusqu'au temps des luttes de la Gaule franque contre les Alamans. Ne voit-on pas avec surprise figurer, parmi les arguments des Germains modernes, le rôle de ces Alamans anciens? La Suisse orientale est dite « alémanique », l'Alsace aussi.

Ces problèmes ont un intérêt humain. Ils se ramènent à l'examen des fondements de la nationalité. Des traditions obscures ont-elles une valeur opposable à l'option sincère d'hommes de nos jours?

Pour les résoudre, il a fallu que l'auteur étende son enquête dans tous les pays du haut Rhin et du haut Danube et qu'il explore une vaste bibliographie. Mais c'est la marque ordinaire de la science française d'essayer d'unir à la solidité l'art d'initier aux plus difficiles questions sur lesquelles notre temps exige que chacun ait des clartés.

LES MASQUES DE FER

par **Rémy-Boyer.**

Les Masques de fer, ce sont les femmes musulmanes qui vivent au contact de notre civilisation dans nos colonies d'Afrique, tout en restant condamnées par d'antiques coutumes à la claustration, à l'asservissement et à l'ignorance. En des chapitres dont les titres humoristiques arrêtent l'attention, l'auteur dépeint leur condition, citant les écrivains qui se sont apitoyés sur ce perpétuel esclavage, et plaidant avec chaleur pour leur émancipation. Cet ouvrage, écrit dans un dessein de propagande, est d'une inspiration généreuse.

LA PAIX D'INQUIÉTUDE

par **l'Amiral Degouy.**

Dans cette conférence, l'amiral Degouy traite un double thème : les stipulations du traité avec l'Allemagne constituent pour la France une paix de déception et d'inquiétude : elles ne lui assurent ni des réparations financières, ni des garanties de sécurité suffisantes ; d'autre part la France ne bénéficie pas, malgré ses immenses sacrifices, d'avantages équivalents à ceux de ses Alliés. Les critiques ramassées et précises que l'auteur développe avec la vigueur qu'on connaît se terminent par un éloquent appel à l'esprit d'équité des États-Unis et de l'Angleterre.

COMMENT UTILISER LA GUERRE

par le **Dr Toulouse.**

Le livre du docteur Toulouse se distingue de tant d'autres ouvrages qui prétendent tirer des enseignements de la guerre par la hardiesse de la pensée. Au lieu de distribuer l'éloge aux dirigeants civils ou militaires, il signale les « préjugés » et les « errements » dans lesquels les pouvoirs publics et l'opinion elle-même se sont complus pendant la crise. On lira avec curiosité ces discussions parfois audacieuses, souvent discutables, mais riches en suggestions, inspirées par la préoccupation d'organiser scientifiquement notre société tout en la renouvelant et en l'adaptant à des conditions de vie nouvelles, en accord avec le monde nouveau qui prend naissance.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES BLOCUS NOUVEAUX

par **Jean Alessandri.**

L'emploi des sous-marins a modifié complètement les conditions du blocus comme de la guerre navale en général. La guerre européenne ayant montré toute l'importance de l'arme sous-marine, les nations de l'Entente ont eu à déterminer les règles à appliquer en la matière. Ces règles, à peine esquissées en 1909, définies en 1915, permettent maintenant d'établir une nouvelle théorie du blocus ; l'auteur a fixé ce point capital de droit international en tenant compte des formes les plus modernes de la guerre sur mer.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Parait le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.